



paul  
auster  
4321

ACTES SUD





## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À en croire la légende familiale, le grand-père nommé Isaac Reznikoff quitta un jour à pied sa ville natale de Minsk avec cent roubles cousus dans la doublure de sa veste, passa Varsovie puis Berlin, atteignit Hambourg et s'embarqua sur l'*Impératrice de Chine* qui franchit l'Atlantique en essuyant plusieurs tempêtes, puis jeta l'ancre dans le port de New York au tout premier jour du xx<sup>e</sup> siècle. À Ellis Island, par une de ces bifurcations du destin chères à l'auteur, le nouvel arrivant fut rebaptisé Ferguson. Dès lors, en quatre variations biographiques qui se conjuguent, Paul Auster décline les parcours des *quatre possibilités* du petit-fils de l'immigrant. Quatre trajectoires pour un seul personnage, quatre répliques de Ferguson qui traversent d'un même mouvement l'histoire américaine des fifties et des sixties. Quatre contemporains de Paul Auster lui-même, dont le "maître de Brooklyn" arpente les existences avec l'irrésistible plaisir de raconter qui fait de lui l'un des plus fameux romanciers de notre temps.

*En France, toute l'œuvre de Paul Auster est publiée par Actes Sud.*

Roman traduit de l'américain par Gérard Meudal

Photographie de couverture :

© Herbert Gehr / The LIFE Picture Collection / Getty Images

Le traducteur remercie le CNL pour son soutien.

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

*4321*

Éditeur original :

Henry Holt and Company, New York

© Paul Auster, 2017

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-09828-5

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2018

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-1307-3

PAUL AUSTER

4 3 2 1

roman traduit de l'américain  
par Gérard Meudal

*ACTES SUD/LEMÉAC*



## 1.0

Selon la légende familiale, le grand-père de Ferguson serait parti à pied de sa ville natale de Minsk avec cent roubles cousus dans la doublure de sa veste, il aurait fait route vers l'ouest jusqu'à Hambourg en passant par Varsovie et Berlin et il aurait acheté un billet sur un bateau baptisé *l'Impératrice de Chine* qui traversa l'Atlantique à travers de rudes tempêtes hivernales pour entrer dans le port de New York le premier jour du xx<sup>e</sup> siècle. Pendant qu'il attendait d'être interrogé par un agent du service d'immigration à Ellis Island, il engagea la conversation avec un compatriote juif russe. L'homme lui dit : *Oublie ton nom de Reznikoff. Il ne t'attirera que des ennuis dans ce pays. Il te faut un nom américain pour ta nouvelle vie en Amérique, quelque chose qui sonne vraiment américain.* Comme l'anglais était encore une langue étrangère pour Reznikoff en 1900, il demanda à son compatriote plus âgé et plus expérimenté de lui faire une suggestion. *Dis-leur que tu t'appelles Rockefeller*, lui répondit l'homme. *Tout ira bien avec un nom pareil.* Une heure s'écoula, puis une autre et au moment où Reznikoff alors âgé de dix-neuf ans s'assit en face de l'agent de l'immigration pour être interrogé, il avait oublié le nom que l'homme lui avait dit de donner. *Votre nom ?* demanda l'agent. Se frappant le front de frustration l'immigrant épuisé laissa échapper en yiddish, *Ikh hob fargessen !* (J'ai oublié !) Ainsi Isaac Reznikoff commença-t-il sa nouvelle vie en Amérique sous le nom d'Ichabod Ferguson.

Il connut des périodes difficiles, surtout dans les premiers temps, mais même quand il n'en était plus à ses débuts, rien ne se passa jamais comme il l'avait imaginé dans son pays adoptif.

Il est vrai qu'il parvint à se trouver une femme juste après son vingt-sixième anniversaire et il est tout aussi vrai que cette femme, Fanny, née Grossman, lui donna trois fils robustes et pleins de santé, mais la vie en Amérique fut une lutte constante pour le grand-père de Ferguson depuis le jour où il débarqua du bateau jusqu'à cette nuit du 7 mars 1923 où il trouva une mort prématurée et inattendue à l'âge de quarante-deux ans, abattu lors du cambriolage de l'entrepôt de maroquinerie de Chicago où il travaillait comme gardien de nuit.

On n'a gardé aucune photo de lui mais tous les témoignages le décrivent comme un homme costaud, au dos solide et aux mains énormes, dépourvu de toute éducation et de toute formation, l'essence même du blanc-bec totalement ignorant. Lors du premier après-midi qu'il passa à New York, il croisa par hasard un marchand ambulancier qui vendait les pommes les plus rouges, les plus rondes, les plus parfaites qu'il ait jamais vues. Incapable de résister il en acheta une et s'empressa de mordre dedans. Mais au lieu de la douceur qu'il attendait il lui trouva un goût étrange et amer. Pire encore, la pomme était d'une mollesse écœurante et dès que ses dents en eurent percé la peau, l'intérieur du fruit dégouлина sur le devant de son manteau comme une pluie de liquide rouge pâle parsemé de graines en forme de boulettes. Telle fut sa première découverte gustative du Nouveau Monde, sa première rencontre, qu'il n'était pas près d'oublier, avec une tomate de Jersey.

Il n'était donc pas un Rockefeller mais un homme de peine aux épaules carrées, un Hébreu géant affublé d'un nom absurde et doté de deux pieds jamais au repos qui tenta sa chance à Manhattan et à Brooklyn, à Baltimore et à Charleston, à Duluth et à Chicago, s'employant tour à tour comme débardeur, simple matelot à bord d'un cargo sur les Grands Lacs, soigneur dans un cirque ambulancier, travailleur à la chaîne dans une usine de boîtes de conserve, conducteur de poids lourds, terrassier, veilleur de nuit. Et malgré tous ses efforts, il ne gagna jamais que de la menue monnaie, aussi les seules choses que le pauvre Ike Ferguson légua à sa femme et à ses trois fils furent les aventures qu'il leur avait contées de sa jeunesse vagabonde. À long terme les histoires ont probablement autant de valeur que l'argent mais à court terme elles ont incontestablement leurs limites.



La société de maroquinerie versa à Fanny une modeste indemnité pour la dédommager de sa perte et elle quitta Chicago avec ses enfants pour se rendre à Newark dans le New Jersey à l'invitation des parents de son mari qui lui offrirent l'appartement au dernier étage de leur maison dans Central Ward en échange d'un loyer mensuel symbolique. Ses fils étaient âgés de quatorze, douze et neuf ans. Louis, l'aîné, se faisait depuis longtemps appeler Lew. Aaron, le cadet, avait décidé de se faire appeler Arnold à cause de trop nombreuses bagarres à l'école à Chicago ; et Stanley, le benjamin, était connu comme Sonny. Pour parvenir à joindre les deux bouts, leur mère s'employa à des travaux de couture et de lessive, mais bientôt les garçons contribuèrent eux aussi aux finances familiales et chacun d'eux avait un travail après l'école et rapportait à sa mère chaque sou qu'il avait gagné. Les temps étaient durs et le spectre de la misère emplissait toutes les pièces de la maison tel un brouillard aveuglant et dense. On ne pouvait pas échapper à la peur et peu à peu les trois garçons s'imprégnèrent des sinistres conclusions ontologiques de leur mère quant au sens de la vie. Travailler ou crever de faim. Travailler ou ne plus avoir de toit au-dessus de sa tête. Travailler ou mourir. Pour les Ferguson, la notion débile de Tous pour Un et Un pour Tous n'existait pas. Dans leur petit monde, c'était Tous pour Tous, ou rien.

Ferguson n'avait pas deux ans à la mort de sa grand-mère, de sorte qu'il ne garda d'elle aucun souvenir conscient mais selon la légende familiale, Fanny était une femme difficile et imprévisible, sujette à de violents accès de hurlements et à des crises frénétiques de sanglots incontrôlables, elle battait ses fils à coups de balai quand ils s'étaient mal conduits et s'était vu interdire l'accès à certaines boutiques des environs à cause de son habitude de marchander à grands cris. Personne ne savait où elle était née mais on racontait qu'elle avait débarqué à New York, orpheline de quatorze ans, et qu'elle avait passé plusieurs années dans un local sans fenêtre du Lower East Side à fabriquer des chapeaux. Le père de Ferguson, Stanley, parlait rarement de ses parents à son fils et se contentait d'apporter aux questions du garçon des réponses vagues, laconiques et prudentes et les rares informations que le jeune Ferguson réussit à glaner au sujet de

ses grands-parents paternels lui vinrent presque exclusivement de sa mère, Rose, de loin la plus jeune des trois belles-sœurs Ferguson de la deuxième génération, qui elle-même tenait la plupart de ses informations de Millie, l'épouse de Lew, une vraie commère qui avait épousé un homme bien moins renfermé et bien plus bavard que Stanley ou Arnold. Quand Ferguson eut dix-huit ans, sa mère lui transmit une des histoires de Millie, qu'elle lui présenta comme une simple rumeur, une conjecture non vérifiée qui pouvait être vraie ou pas. D'après ce que Lew avait raconté à Millie, du moins d'après ce qu'elle prétendait qu'il lui avait dit, il y avait eu un quatrième enfant Ferguson, une fille née trois ou quatre ans après Stanley, à l'époque où la famille s'était installée à Duluth et où Ike cherchait un emploi de simple matelot sur un bateau des Grands Lacs, une période de quelques mois où la famille avait connu une extrême pauvreté, et comme Ike était absent au moment où Fanny donna naissance à l'enfant et comme on se trouvait dans le Minnesota, que c'était l'hiver et un hiver particulièrement rigoureux dans une région particulièrement froide, et comme la maison qu'ils habitaient n'était chauffée que par un unique poêle à bois, et comme ils manquaient tellement d'argent à ce moment-là que Fanny et les garçons avaient dû se restreindre à un seul repas par jour, l'idée d'avoir à s'occuper d'un autre enfant la remplit d'une telle terreur qu'elle noya le bébé dans la baignoire.

Si Stanley parla peu de ses parents à son fils, il ne dit pas non plus grand-chose de lui-même. De sorte qu'il fut difficile pour Ferguson de se forger une image claire de son père enfant, adolescent, jeune homme ou à quelque époque que ce soit avant son mariage avec Rose, deux mois après son trentième anniversaire. Des remarques lâchées avec désinvolture qui franchissaient parfois les lèvres de son père, Ferguson parvint tout de même à reconstituer ceci : que Stanley avait toujours été taquiné et malmené par ses frères aînés, qu'étant le plus jeune des trois et donc celui qui avait connu l'enfance la plus courte avec son père en vie, il était le plus attaché à Fanny, qu'il avait été un étudiant appliqué, qu'il était haut la main le meilleur athlète des trois frères, qu'il avait joué dans l'équipe de football et qu'il avait couru le 400 mètres sur la piste de Central High, que ses talents

d'électronicien l'avaient amené à ouvrir un petit atelier de réparation de radios l'été qui suivit l'obtention de son diplôme de fin d'études secondaires en 1932 (*un trou dans le mur sur Academy Street dans le centre de Newark*, selon ses propres termes, *à peine plus grand que l'étal d'un cireur de chaussures*), qu'il avait été blessé à l'œil droit quand il avait onze ans au cours d'une de ces crises de corrections maternelles à coups de balai (ce qui l'avait rendu partiellement aveugle et amené à être réformé lors de la Seconde Guerre mondiale), qu'il détestait son surnom de Sonny et qu'il s'en débarrassa à l'instant même où il quitta l'école, qu'il aimait danser et jouer au tennis, qu'il ne dit jamais le moindre mal de ses frères quelle que soit la manière stupide ou méprisante dont ils le traitaient, que quand il était gamin son boulot après l'école consistait à livrer des journaux, qu'il avait sérieusement envisagé de faire des études de droit mais qu'il y avait renoncé par manque d'argent, qu'à la vingtaine il avait la réputation d'être un séducteur et qu'il avait multiplié les rendez-vous avec quantité de jeunes femmes juives sans aucune intention d'en épouser une seule, qu'il fit plusieurs balades à Cuba quand La Havane était la capitale du péché de tout l'hémisphère ouest, que sa plus grande ambition dans la vie était de devenir millionnaire, d'être aussi riche que Rockefeller.

Lew et Arnold se marièrent dès qu'ils atteignirent leurs vingt ans, bien décidés l'un et l'autre à échapper le plus vite possible au foyer déjanté de Fanny, à fuir la monarque hurlante qui avait régné sur les Ferguson depuis la mort de leur père en 1923, mais Stanley, qui n'était encore qu'un adolescent au moment où ses frères prirent le large, n'eut d'autre choix que de rester. Après tout il sortait à peine du lycée, mais par la suite les années passèrent, l'une après l'autre pendant onze ans, et il demeura là, il continua pour des raisons incompréhensibles à partager avec Fanny ce même appartement du dernier étage pendant toute la Dépression et la première moitié de la guerre, peut-être coincé là par inertie ou paresse, peut-être habité par un sentiment de devoir ou de culpabilité à l'égard de sa mère, peut-être mû par toutes ces raisons à la fois, ce qui le rendait incapable d'imaginer vivre ailleurs. Lew et Arnold eurent tous les deux des enfants mais Stanley paraissait se satisfaire de conter fleurette, dépensant

l'essentiel de son énergie à transformer sa petite affaire en une affaire plus importante et comme il ne montrait aucun goût pour le mariage, et ce même à l'approche de la trentaine, il ne faisait aucun doute qu'il resterait célibataire toute sa vie. Mais en octobre 1943, moins d'une semaine après que la 5<sup>e</sup> armée américaine eut repris Naples aux Allemands, en cette période remplie d'espoir où le cours de la guerre finit par tourner en faveur des Alliés, Stanley rencontra à New York Rose Adler âgée de vingt et un ans à l'occasion d'un rendez-vous arrangé et le charme d'un célibat définitif connut une mort instantanée et durable.

Elle était si jolie, la mère de Ferguson, si ravissante avec ses yeux gris-vert et ses longs cheveux châtain, si spontanée et vive, toujours prête à sourire, si délicieusement bien tournée de toute la hauteur du mètre soixante-sept qui avait été alloué à sa personne que Stanley, quand il lui serra la main pour la première fois, le Stanley distant et habituellement indifférent, le Stanley âgé de vingt-neuf ans et qui n'avait jamais été dévoré par les flammes de l'amour, eut l'impression de se désintégrer en présence de Rose, comme si tout l'air avait été aspiré hors de ses poumons et qu'il ne pourrait plus jamais respirer.

Elle aussi était fille d'immigrants, d'un père né à Varsovie et d'une mère originaire d'Odessa qui étaient tous deux arrivés en Amérique avant l'âge de trois ans. Les Adler étaient donc une famille mieux intégrée que les Ferguson et la voix des parents de Rose n'avait jamais gardé la moindre trace d'un accent étranger. Ils avaient grandi à Detroit et à Hudson dans l'État de New York et le yiddish, le polonais, le russe de leurs parents avaient cédé la place à un anglais fluide et parfaitement idiomatique alors que le père de Stanley s'était battu jusqu'au jour de sa mort pour maîtriser sa seconde langue et qu'aujourd'hui encore, en 1943, près d'un demi-siècle après avoir été arrachée à ses racines d'Europe de l'Est, sa mère continuait à lire le *Jewish Daily Forward* au lieu des journaux américains et s'exprimait dans un étrange charabia que ses fils qualifiaient de yinglish, un patois quasiment incompréhensible mixant le yiddish et l'anglais dans à peu près chaque phrase qui sortait de sa bouche. C'était là une différence essentielle entre les parents de Rose et ceux de Stanley, mais il y en avait une bien plus importante que la question

de savoir jusqu'à quel point les parents s'étaient adaptés à la vie américaine, c'était la question de la chance. Les parents et les grands-parents de Rose avaient réussi à échapper aux violents revers de fortune qui avaient frappé les malheureux Ferguson et leur histoire ne comprenait ni meurtre lors du cambriolage d'un entrepôt, ni misère frisant la famine et le désespoir, ni nouveau-né noyé dans une baignoire. Le grand-père de Detroit avait été tailleur, celui de Hudson coiffeur, et même si tailler des habits ou couper des cheveux n'étaient pas le genre de métiers qui vous propulsaient sur la voie de la fortune et du succès mondial, ils fournissaient un revenu assez correct pour avoir de quoi manger à table et des vêtements sur le dos des enfants.

Le père de Rose, Benjamin, tantôt connu sous le nom de Ben, tantôt sous celui de Benjy, avait quitté Detroit au lendemain de l'obtention de son diplôme de fin d'études secondaires pour se rendre à New York, où un parent éloigné lui avait trouvé une place de vendeur dans un magasin de vêtements pour hommes du centre-ville, mais le jeune Adler laissa tout tomber au bout de deux semaines, conscient que le destin n'avait pas prévu qu'il gâche le peu de temps qu'il avait à passer sur terre à vendre des chaussettes et des sous-vêtements masculins, et trente-trois ans plus tard, après avoir vendu au porte-à-porte des produits d'entretien ménager, été représentant de disques pour gramophones, soldat de la Première Guerre mondiale, vendeur de voitures, copropriétaire d'une aire de voitures d'occasion à Brooklyn, il gagnait à présent sa vie en étant l'un des trois actionnaires minoritaires d'une société immobilière de Manhattan, et son revenu lui avait permis de quitter Crown Heights à Brooklyn pour installer sa famille dans un immeuble neuf sur la 58<sup>e</sup> Rue Ouest en 1941, six mois avant l'entrée en guerre des États-Unis.

D'après ce qui avait été raconté à Rose, ses parents s'étaient rencontrés à un pique-nique dominical dans le Nord de l'État de New York, pas très loin de la maison qu'habitait sa mère à Hudson, et six mois après (en novembre 1919) ils étaient mariés. Comme Rose le confessa plus tard à son fils, ce mariage était toujours demeuré pour elle un mystère car elle avait rarement vu deux personnes plus incompatibles que ses parents et le fait que leur mariage ait duré plus de quatre décennies était sans

doute une des plus grandes énigmes dans les annales du couple humain. Benjy Adler était un petit prétentieux volubile, un arnaqueur qui avait toujours une centaine de combines dans la poche, un plaisantin qui racontait des blagues, un ambitieux qui s'arrangeait pour toujours monopoliser l'attention et voilà que ce dimanche après-midi à ce pique-nique dans le Nord de l'État de New York il tombait amoureux de la timidité faite femme, cette Emma Bromowitz, une fille rondelette âgée de vingt-trois ans, dotée d'une poitrine opulente, de la plus pâle de toutes les peaux blanches et d'une abondante couronne de cheveux roux, et elle était si virginale, si inexpérimentée, si victorienne dans toute son allure qu'on pouvait conclure au premier coup d'œil que ses lèvres n'avaient jamais été touchées par celles d'un homme. C'était incompréhensible qu'ils se soient mariés, tout donnait à penser qu'ils étaient voués à une vie de conflits et de mésententes, ils se marièrent pourtant et même si Benjy eut du mal à demeurer fidèle à sa femme après la naissance de leurs filles (Mildred en 1920, Rose en 1922), il lui resta très attaché dans son cœur et elle-même, même s'il ne cessait de la tromper, ne fut jamais capable de lui en vouloir vraiment.

Rose adorait sa grande sœur mais on ne pouvait pas dire que la réciproque fût vraie car Mildred, l'aînée, avait tout naturellement accepté son rôle inné de princesse du foyer, quant à la petite rivale qui avait débarqué sur la scène, il faudrait lui apprendre – encore et encore si nécessaire – qu'il n'y avait qu'un seul trône dans l'appartement des Adler sur Franklin Avenue, un seul trône et une seule princesse, et que toute tentative d'usurpation de ce trône se solderait par une déclaration de guerre. Cela ne veut pas dire que Mildred était ouvertement hostile à Rose mais ses gentillesses se mesuraient à la petite cuiller, pas plus de tant par minute, par heure ou par mois, et toujours accordées avec une pointe de condescendance hautaine comme il seyait à sa personne de rang royal. Mildred froide et circonspecte, Rose brouillonne et chaleureuse. Lorsque les filles atteignirent respectivement douze et dix ans, il était déjà clair que Mildred était dotée d'une intelligence exceptionnelle et que ses succès scolaires ne résultaient pas seulement d'un travail sérieux mais d'aptitudes intellectuelles supérieures tandis que Rose, si elle ne manquait pas de



capacités et enregistrait des résultats parfaitement respectables, n'était qu'une outsider comparée à sa sœur. Sans très bien comprendre ses propres motivations, sans même y penser une seule fois consciemment et sans formuler aucun plan, Rose cessa progressivement de se mesurer à sa sœur car elle comprenait instinctivement que d'être en compétition avec elle ne pouvait que la mener à l'échec et que donc s'il devait y avoir quelque part du bonheur pour elle, elle devait s'attaquer à un autre chemin.

Elle trouva la solution dans le travail, s'efforçant de se conquérir une place en gagnant son propre argent et dès qu'elle eut quatorze ans, l'âge légal pour travailler, elle trouva son premier emploi qui la mena très vite à toute une série d'autres et, à l'âge de seize ans, elle travaillait déjà à plein temps le jour et poursuivait ses études au lycée le soir. Mildred pouvait bien se retirer dans le cloître de son cerveau tapissé de livres, elle pouvait bien naviguer vers l'université et lire tous les livres écrits au cours des deux derniers millénaires, ce que Rose, elle, voulait et ce à quoi elle appartenait, c'était le monde réel, la bousculade et les clameurs des rues de New York, le sentiment de se débrouiller toute seule et de suivre sa propre voie. À l'instar des braves héroïnes débrouillardes des films qu'elle voyait deux ou trois fois par semaine, la troupe immense des studios de cinéma parmi laquelle figuraient Claudette Colbert, Barbara Stanwyck, Ginger Rogers, Joan Blondell, Rosalind Russell et Jean Arthur, elle adopta le rôle d'une jeune femme bien déterminée à faire carrière et s'y identifia avec autant de sérieux que si elle jouait le film de sa propre vie, *L'Histoire de Rose Adler*, ce long film d'une infinie complexité qui n'en était encore qu'à ses premières bobines mais qui promettait de grandes choses dans les années à venir.

Quand elle rencontra Stanley en 1943, elle travaillait depuis deux ans chez un photographe spécialisé dans le portrait, un certain Emanuel Schneiderman dont l'atelier se trouvait sur la 37<sup>e</sup> Rue Ouest près de la Sixième Avenue. Rose avait débuté comme secrétaire-réceptionniste-comptable mais quand l'assistant photographe de Schneiderman partit rejoindre l'armée en 1942, Rose le remplaça. Le vieux Schneiderman avait alors dans les soixante-cinq ans, c'était un immigré juif allemand qui était arrivé à New York après la Première Guerre mondiale

accompagné de sa femme et de ses deux fils, un homme ombreux sujet à des accès de mauvaise humeur le poussant à user d'un langage franchement insultant, mais avec le temps il s'était mis à éprouver malgré lui une certaine tendresse pour la belle Rose et, comme il avait remarqué avec quelle attention elle l'avait regardé travailler depuis ses premiers jours au studio, il décida de l'engager comme apprentie assistante et de lui enseigner tout ce qu'il savait des appareils photos, de l'éclairage et du développement, tout l'art et le savoir-faire de son métier. Pour Rose, qui jusque-là n'avait jamais vraiment su où elle allait, qui avait occupé divers emplois de bureau avant tout alimentaires, sans l'espoir d'y trouver une satisfaction personnelle, c'était comme si elle avait soudain trouvé par hasard sa vocation, pas seulement un nouveau travail mais une nouvelle façon d'être au monde : observer le visage des autres, chaque jour de nouveaux visages, le matin et l'après-midi des visages différents, chaque visage étant différent de tous les autres et il ne fallut pas longtemps à Rose pour comprendre qu'elle aimait ce travail qui consistait à regarder les autres et que jamais elle ne saurait s'en lasser.

Stanley travaillait désormais avec ses deux frères, lesquels avaient également été l'un et l'autre exemptés du service militaire (pieds plats et vue basse), et après un certain nombre de réorganisations et d'extensions, la petite boutique de réparation de radios fondée en 1932 était devenue un magasin de meubles et d'appareils ménagers d'une taille respectable sur Springfield Avenue, qui employait toutes les astuces et stratagèmes du commerce américain de détail d'aujourd'hui : les crédits longue durée, les offres du type pour l'achat de deux le troisième est gratuit, les soldes monstres deux fois par an, le service de conseils aux jeunes mariés, les ventes spéciales du Flag Day. Arnold avait été le premier à le rejoindre, le frère cadet maladroit, pas très brillant, qui avait perdu plusieurs emplois dans le commerce et qui avait du mal à joindre les deux bouts pour entretenir sa femme Joan et leurs trois enfants, et quelques années plus tard, Lew rentra lui aussi au bercail, non qu'il éprouvât le moindre intérêt pour les meubles ou les appareils ménagers mais parce que Stanley venait de lui payer ses dettes de jeu pour la deuxième fois en cinq ans et qu'il l'avait obligé à rejoindre l'entreprise en gage de bonne

volonté et de contrition, étant bien entendu que toute mauvaise volonté de la part de Lew l'empêcherait de recevoir de sa part le moindre penny pour le restant de ses jours. Ainsi naquit l'entreprise connue sous le nom de 3 Brothers Home World, qui était en réalité dirigée par un seul des frères, Stanley, le plus jeune et le plus ambitieux des fils de Fanny qui, poussé par la conviction perverse mais irréfutable que la loyauté familiale primait toutes les autres valeurs humaines, avait de son plein gré endossé le fardeau qui consistait à aider ses deux frères défail-lants, lesquels lui témoignaient leur gratitude en arrivant régulièrement en retard au travail, en fauchant des billets dans la caisse quand leurs poches étaient vides et, à la belle saison, en partant jouer au golf l'après-midi. Stanley était agacé par leur comportement et pourtant il ne se plaignait jamais car les lois de l'univers interdisaient de se plaindre de ses frères et même si les bénéfices de Home World étaient quelque peu minorés par les salaires de Lew et d'Arnold, l'affaire se portait bien et après la fin de la guerre au bout d'un ou deux ans, le tableau serait encore plus reluisant car la télévision allait faire son apparition et les trois frères seraient les premiers gars du quartier à en vendre. Non, Stanley n'était pas encore un homme riche, mais depuis quelque temps ses revenus ne cessaient d'augmenter régulièrement et quand il rencontra Rose en ce soir d'octobre 1943, il était convaincu que le meilleur restait à venir.

À la différence de Stanley, Rose s'était déjà brûlée aux flammes d'un amour passionné. Sans la guerre qui lui avait arraché cet amour, ces deux-là ne se seraient jamais rencontrés car elle aurait déjà été mariée à quelqu'un d'autre bien avant cette nuit d'octobre, mais le jeune homme auquel elle était fiancée, David Raskin, futur médecin né à Brooklyn qui était entré dans sa vie quand elle avait dix-sept ans, avait été tué lors d'une explosion improbable au cours d'un entraînement de routine à Fort Benning en Géorgie. La nouvelle lui en était parvenue en août 1942 et pendant plusieurs mois Rose avait été en deuil, tour à tour assommée et amère, anéantie, désespérée, à moitié folle de chagrin, maudissant la guerre tandis qu'elle hurlait la nuit dans son oreiller, incapable d'admettre le fait que David ne la toucherait plus jamais. La seule chose qui lui permit de tenir le coup

pendant tous ces mois ce fut son travail avec Schneiderman, qui lui apportait un peu de réconfort, de plaisir, lui donnait une raison de se lever le matin mais elle n'avait plus aucune envie de rencontrer des gens, en particulier d'autres hommes, et réduisait sa vie à une routine de base : travail, maison et sorties au cinéma avec son amie Nancy Fein. Pourtant, progressivement, et spécialement au cours des deux ou trois derniers mois, Rose avait doucement commencé à reprendre ses esprits, redécouvrant par exemple que la nourriture avait un goût quand on la mettait dans la bouche ou que lorsqu'il pleuvait sur la ville, la pluie ne tombait pas seulement sur elle mais que chaque homme, chaque femme et chaque enfant devait traverser les mêmes flaques qu'elle. Non, elle ne pourrait jamais se remettre de la mort de David, il resterait à jamais le fantôme secret qui marchait à ses côtés tandis qu'elle s'avavançait d'un pas trébuchant vers l'avenir mais vingt et un ans c'était trop jeune pour tourner le dos au monde et si elle ne faisait pas un effort pour y retrouver sa place elle savait bien qu'elle allait se ratatiner et mourir.

Ce fut Nancy Fein qui arrangea pour elle le rendez-vous avec Stanley : blagueuse, caustique, avec ses grandes dents et ses bras maigres, elle était la meilleure amie de Rose depuis leur enfance passée ensemble à Crown Heights. Elle avait fait la connaissance de Stanley lors d'un week-end de danse dans les Catskills, une de ces fêtes très courues à l'hôtel Brown destinées aux jeunes Juifs célibataires de la ville en quête active de partenaire, *le marché de la viande casher*, selon les termes de Nancy, et si Nancy quant à elle ne cherchait personne (elle était fiancée à un soldat basé dans le Pacifique et qui aux dernières nouvelles comptait toujours parmi les vivants), elle était venue là avec un ami, juste pour s'amuser et elle avait dansé deux ou trois fois avec *un gars de Newark nommé Stanley*. Il avait demandé à la revoir, avait raconté Nancy, mais quand elle lui avait dit qu'elle avait déjà promis sa virginité à un autre, il avait souri, s'était incliné en un petit salut comique et cérémonieux et s'apprêtait à partir quand elle s'était mise à lui parler de son amie Rose, Rose Adler, *la plus jolie fille sur cette rive du Danube et la personne la plus chouette qui soit sur toutes les rives du monde*. Tels étaient les sentiments véritables de Nancy à l'égard de Rose et, lorsque Stanley

comprit qu'elle pensait vraiment ce qu'elle disait, il lui fit savoir qu'il acceptait de rencontrer son amie. Nancy s'excusa auprès de Rose d'avoir mentionné son nom, mais Rose se contenta de hausser les épaules sachant que Nancy n'avait pas pensé à mal puis elle lui demanda : Et alors, à quoi il ressemble ? D'après la description de Nancy, Stanley Ferguson mesurait environ un mètre quatre-vingt-trois, il avait belle allure, était un peu vieux, presque trente ans cela semblait vieux aux yeux d'une jeune fille de vingt et un ans, il avait sa propre affaire et apparemment s'en sortait bien, il était charmant, poli et très bon danseur. Après avoir assimilé toutes ces informations, Rose réfléchit quelques instants, se demandant si elle était prête à accepter un rendez-vous arrangé et, au beau milieu de ces réflexions, il lui apparut soudain que cela faisait plus d'un an que David était mort. Qu'elle le veuille ou non, le moment était venu de retâter le terrain. Elle jeta un regard à Nancy en disant : Je suppose que je devrais rencontrer ce Stanley Ferguson, tu ne crois pas ?

Des années plus tard en racontant à son fils les événements de cette soirée, elle ne mentionna pas le nom du restaurant où Stanley et elle s'étaient retrouvés pour dîner. Pourtant si sa mémoire ne lui jouait pas de tour, Ferguson était convaincu que c'était quelque part dans le centre de Manhattan soit dans l'East Side soit dans le West Side, mais en tout cas dans un endroit élégant où il y avait des nappes blanches et des serveurs en courtes vestes noires et nœuds papillons, ce qui signifie que Stanley avait sciemment décidé de l'impressionner, de lui prouver qu'il pouvait se permettre ce genre d'extravagance quand il en avait envie et en effet elle le trouva séduisant, elle fut frappée par l'impression de souplesse et de légèreté qu'il dégageait, par la grâce et la fluidité de son corps en mouvement mais aussi par ses mains, par la taille et la force de ses mains, elle remarqua cela au premier regard, et aussi ses yeux placides, dénués de toute agressivité, qui ne cessaient de la dévorer, ses yeux bruns ni grands ni petits et les épais sourcils noirs au-dessus d'eux. Inconsciente de l'impact monumental qu'elle avait eu sur son convive abasourdi, de l'effet de cette poignée de main qui avait provoqué la désintégration totale du for intérieur de Stanley, elle avait été un peu déconcertée par son manque de conversation au début

du dîner et l'avait pris pour quelqu'un d'excessivement timide, ce qui n'était pas tout à fait le cas. Et comme elle se sentait elle-même nerveuse, et parce que Stanley restait assis en face d'elle en gardant pratiquement le silence, elle se mit à parler pour deux, c'est-à-dire qu'elle parla trop et à mesure que les minutes passaient elle se sentit de plus en plus choquée par ce babilage de pipelette écervelée, se vantant de sa sœur par exemple et lui racontant quelle brillante étudiante elle était, sortie en juin dernier de Hunter *summa cum laude* et à présent inscrite en troisième cycle à Columbia, la seule femme du département d'anglais, une des trois seuls étudiants juifs, imaginez un peu la fierté de la famille et à peine avait-elle évoqué la famille qu'elle embrayait sur son oncle Archie, le plus jeune frère de son père, Archie Adler, pianiste du Downtown Quintet qui jouait actuellement au Moe's Hideout sur la 52<sup>e</sup> Rue, et comme c'était exaltant d'avoir un musicien dans la famille, un artiste, un renégat qui pensait à autre chose qu'à gagner de l'argent, oui elle aimait beaucoup son oncle Archie, il était de loin son préféré dans la famille et puis, inévitablement elle se mit à parler de son travail auprès de Schneiderman, énumérant tout ce qu'il lui avait appris au cours des dix-huit derniers mois, ce Schneiderman grincheux et grossier qui l'emmenait à la Bowery les dimanche après-midi en quête de vieux ivrognes et de clochards, des créatures brisées avec leur barbe blanche et leurs longs cheveux blancs, des têtes magnifiques, des têtes de prophètes antiques et de rois, et Schneiderman leur donnait de l'argent pour qu'ils viennent au studio poser pour lui, la plupart du temps en costumes, ces vieillards vêtus de turbans, de toges et de robes de velours, à la façon dont Rembrandt avait habillé les miséreux de l'Amsterdam du XVII<sup>e</sup> siècle, et c'était cette lumière-là qu'ils employaient pour ces hommes, la lumière de Rembrandt, à la fois claire et sombre, une ombre dense, rien que de la pénombre avec une simple touche de lumière et à présent Schneiderman lui faisait suffisamment confiance pour la laisser organiser ses propres éclairages, elle avait réalisé toute seule plusieurs douzaines de ces portraits, et puis elle employa le mot *chiaroscuro* et elle comprit que Stanley n'avait aucune idée de ce dont elle parlait, qu'elle aurait pu tout aussi bien parler japonais pour



ce qu'il en comprenait, pourtant il ne cessait de la regarder, de l'écouter, ravi et silencieux, abasourdi.

Elle sentit que son comportement était déplacé, que c'en était embarrassant. Heureusement son monologue fut interrompu par l'arrivée du plat principal, ce qui lui donna quelques instants pour reprendre ses esprits et quand ils commencèrent à manger (on ne sait quels étaient les plats), elle avait retrouvé assez de calme pour comprendre que ses divagations qui lui ressemblaient si peu n'avaient été qu'un écran destiné à l'empêcher de parler de David car c'était là le seul sujet qu'elle ne voulait pas aborder, dont elle refusait de parler, c'est pourquoi elle s'était lancée dans des digressions interminables et ridicules pour cacher sa blessure. Ferguson n'avait rien à voir là-dedans. C'était apparemment quelqu'un de bien et ce n'était pas sa faute s'il avait été rejeté par l'armée, s'il était assis dans ce restaurant vêtu de vêtements civils de bonne coupe au lieu d'être en train de patauger dans la boue sur quelque lointain champ de bataille ou de se faire exploser en morceaux au cours d'un entraînement de routine. Non, ce n'était pas sa faute et elle aurait été bien cruelle de lui reprocher d'avoir été épargné, et pourtant comment éviter la comparaison, comment ne pas se demander pourquoi cet homme était vivant alors que David était mort ?

Malgré tout, le dîner se passa relativement bien. Après avoir récupéré de son choc initial et retrouvé sa respiration, Stanley s'avéra un type agréable, pas imbu de lui-même comme tant d'hommes mais attentif et bien élevé, peut-être pas un esprit fulgurant, certes, mais capable d'apprécier l'humour, qui riait même quand elle disait quelque chose de pas vraiment drôle et quand il parla de son travail et de ses projets d'avenir, Rose vit clairement qu'il avait en lui quelque chose de solide, de fiable. Quel dommage qu'il fût un homme d'affaires qui ne s'intéressait ni à Rembrandt ni à la photographie mais au moins il était partisan de Roosevelt (essentiel) et assez honnête pour reconnaître qu'il savait peu voire rien de bien des sujets dont la peinture du XVII<sup>e</sup> siècle et l'art de la photographie. Elle l'aimait bien. Elle trouvait sa compagnie agréable mais même s'il possédait toutes les qualités ou presque de ce qu'il est convenu d'appeler un bon parti, elle savait qu'elle ne pourrait jamais tomber

amoureuse de lui de la manière qu'espérait Nancy. Après le restaurant, ils se promenèrent pendant une demi-heure sur les trottoirs du centre-ville, s'arrêtèrent prendre un verre au Moe's Hideout où ils firent signe à l'oncle Archie tandis qu'il jouait du piano (il leur fit un large sourire et un clin d'œil en guise de réponse) puis Stanley la reconduisit chez ses parents sur la 58<sup>e</sup> Rue Ouest. Il prit l'ascenseur avec elle mais elle ne lui proposa pas d'entrer. Lui tendant la main en guise de bonsoir (évitant habilement toute tentative de sa part de l'embrasser), elle le remercia pour cette charmante soirée, lui tourna le dos, ouvrit la porte et pénétra dans l'appartement pratiquement certaine qu'elle ne le reverrait jamais.

Il en allait tout autrement pour Stanley, il en était allé tout autrement depuis le premier instant de ce premier rendez-vous, et comme il ignorait tout de David Raskin et du cœur brisé de Rose, il se dit qu'il devait agir vite car une fille comme Rose n'était pas du genre à rester seule longtemps, les hommes devaient certainement se presser nombreux autour d'elle, elle était irrésistible, chaque parcelle de son être exprimait grâce, beauté et bonté, et pour la première fois de sa vie Stanley entreprit l'impossible, vaincre la cohorte toujours croissante des soupirants de Rose et gagner son cœur puisqu'elle était la femme qu'il avait décidé d'épouser, et si Rose ne devenait pas sa femme il n'en épouserait aucune autre.

Au cours des quatre mois qui suivirent, il l'appela souvent, pas assez pour paraître importun mais de manière régulière et constante, avec une détermination et une insistance sans faille, débordant ses rivaux imaginaires par ce qu'il croyait être une stratégie astucieuse mais la vérité c'est qu'il n'y avait aucun rival sérieux dans le décor, seulement deux ou trois hommes que Nancy lui avait fait rencontrer depuis son rendez-vous avec Stanley en octobre, mais, l'un après l'autre, Rose les avait trouvés décevants et avait refusé toute nouvelle invitation de leur part, elle continuait donc à attendre son heure, ainsi Stanley était un chevalier menant la charge sur un champ de bataille désert même s'il se croyait entouré de toutes parts d'ennemis fantômes. Les sentiments de Rose à son égard n'avaient pas changé mais elle préférait la compagnie de Stanley à la solitude

de sa chambre ou aux soirées passées à écouter la radio avec ses parents après dîner, elle refusait donc rarement ses invitations à sortir le soir : elle accepta d'aller à la patinoire et au bowling, puis d'aller danser (oui, il dansait merveilleusement bien), puis à un concert de Beethoven à Carnegie Hall, deux comédies musicales à Broadway et enfin au cinéma plusieurs fois. Elle découvrit rapidement que les films dramatiques n'avaient aucun effet sur Stanley (il piqua du nez pendant *Le Chant de Bernadette* et *Pour qui sonne le glas*), en revanche il gardait invariablement les yeux grands ouverts devant les comédies. *Plus on est de fous plus on rit* par exemple, une petite friandise savoureuse sur la pénurie de logements à Washington pendant la guerre les fit rire tous les deux, avec dans les rôles principaux Joel McCrea (si beau) et Jean Arthur (une des actrices préférées de Rose) mais ce fut une phrase prononcée par un des autres acteurs qui fit sur elle la plus grosse impression, une expression employée par Charles Coburn qui jouait le rôle d'une sorte de Cupidon sous les traits d'un vieux patapouf américain et il ne cessait de la répéter tout au long du film, *un beau jeune homme soigné bien sous tous rapports* comme s'il s'agissait d'une incantation vantant les mérites du genre de mari dont toute femme devrait rêver. Stanley Ferguson était soigné, beau, et encore relativement jeune et si *bien sous tous rapports* signifiait intègre, courtois et respectueux de la loi, il avait aussi toutes ces qualités mais Rose n'était pas du tout sûre que c'étaient là les vertus qu'elle recherchait, pas après l'amour qu'elle avait partagé avec le passionné et imprévisible David Raskin, un amour parfois épuisant mais vif et toujours inattendu sous ses formes toujours changeantes, alors que Stanley semblait tellement doux et prévisible, tellement prudent qu'elle se demandait si un caractère aussi constant était en fin de compte une qualité ou un défaut.

D'un autre côté, il ne la harcelait pas, n'exigeait pas d'elle des baisers dont il savait qu'elle ne voulait pas les donner même s'il était devenu parfaitement évident qu'il était épris d'elle et que chaque fois qu'ils étaient ensemble il devait se faire violence pour ne pas la toucher, l'embrasser, la tripoter.

D'un autre côté, quand elle lui dit combien elle trouvait Ingrid Bergman belle, il répondit par un petit rire dédaigneux,

la regarda droit dans les yeux et lui déclara sur le ton le plus calme et le plus assuré qui soit qu'Ingrid Bergman ne lui arrivait pas à la cheville.

D'un autre côté, il y eut ce jour froid à la fin novembre où il se présenta à l'improviste au studio de Schneiderman pour demander qu'on lui fasse son portrait, pas Schneiderman mais elle.

D'un autre côté, ses parents appréciaient Stanley, Schneiderman aussi et même Mildred, la Duchesse du Palais des Snobs, exprima son assentiment en déclarant que Rose aurait pu faire bien pire.

D'un autre côté, il avait ses moments de folie, d'inexplicables accès de chahut lorsque quelque chose en lui se libérait momentanément pour le transformer en un joyeux drille drôle et culotté comme le soir où il lui fit un numéro dans la cuisine de ses parents en jonglant avec trois œufs crus, les maintenant en l'air avec une précision et une vitesse éblouissante pendant deux bonnes minutes avant que l'un des œufs ne s'écrase au sol, sur quoi il lâcha exprès les deux autres et s'excusa à la manière d'un comédien en haussant les épaules en silence et ne prononça qu'un seul mot : Whoops.

Ils se virent une ou deux fois par semaine au cours de ces quatre mois et même si Rose ne pouvait pas donner son cœur à Stanley de la manière dont il lui avait donné le sien, elle lui était reconnaissante de l'avoir relevée de terre et remise sur pied. Tout bien considéré, elle aurait bien aimé continuer ainsi un certain temps mais juste au moment où elle commençait à se sentir bien avec lui, à apprécier le jeu qu'ils jouaient ensemble, Stanley changea brusquement les règles.

C'était fin janvier 1944. En Russie le siège de Leningrad venait de se terminer au bout de neuf cents jours, en Italie les Alliés étaient coincés par les Allemands à Monte Cassino, dans le Pacifique les troupes américaines s'apprêtaient à lancer l'assaut contre les îles Marshall ; et sur le front intérieur au bord de Central Park dans la ville de New York, Stanley demandait à Rose de l'épouser. Un soleil d'hiver éclatant brûlait, le ciel sans nuage avait une nuance de bleu profond et scintillant, ce bleu cristallin qui n'enveloppe New York que certains jours de janvier, et par ce dimanche après-midi baigné de soleil à des milliers

de kilomètres des carnages et des massacres de l'interminable guerre, Stanley lui expliquait qu'il fallait que ce soit le mariage ou rien, qu'il l'adorait, qu'il n'avait jamais éprouvé de tels sentiments pour quiconque, que son avenir tout entier ne dépendait que d'elle, que si elle le repoussait il ne la reverrait jamais, la seule idée de la revoir serait trop pénible pour lui, il disparaîtrait donc de sa vie pour de bon.

Elle lui demanda une semaine. Tout cela était si soudain, si inattendu, elle avait besoin d'un peu de temps pour réfléchir. Bien sûr, répondit Stanley, qu'elle prenne une semaine pour y penser, il la rappellerait le dimanche suivant et au moment où ils allaient se séparer, à l'entrée du parc donnant sur la 59<sup>e</sup> Rue, ils s'embrassèrent pour la première fois et pour la première fois depuis leur rencontre Rose vit briller des larmes dans les yeux de Stanley.

Le dénouement, naturellement, était écrit depuis le début. Non seulement il est dûment répertorié dans l'édition officielle et intégrale du *Livre de la vie terrestre*, mais on peut aussi en trouver la trace aux archives de Manhattan où un registre nous informe que Rose Adler et Stanley Ferguson se sont mariés le 6 avril 1944, deux mois exactement avant le débarquement des Alliés en Normandie. Nous savons quelle fut la décision de Rose mais comment et pourquoi parvint-elle à cette conclusion, c'est là une question complexe. De nombreux arguments furent pris en compte et chacun d'entre eux s'accordait ou s'opposait aux autres, et comme elle avait deux avis différents sur chacun d'entre eux, la semaine fut éprouvante et tourmentée pour la future mère de Ferguson. Premièrement : sachant que Stanley était homme de parole, elle répugnait à l'idée de ne plus jamais le revoir. Pour le pire comme le meilleur, il était devenu, après Nancy, son meilleur ami. Deuxièmement : elle avait déjà vingt et un ans, ce qui était encore assez jeune pour être considérée comme telle mais pas aussi jeune que la plupart des mariées de l'époque, il n'était pas inhabituel en effet que des jeunes filles enfilent leur robe de mariée à dix-huit ou dix-neuf ans, et la dernière chose que Rose souhaitait c'était bien de rester célibataire. Troisièmement : non, elle n'aimait pas Stanley, mais il était prouvé que tous les mariages d'amour ne donnaient pas

des unions heureuses et d'après ce qu'elle avait lu quelque part les mariages arrangés qui étaient de règle dans les cultures étrangères traditionnelles n'étaient ni plus ni moins heureux que les mariages en Occident. Quatrièmement : non, elle n'aimait pas Stanley mais la vérité c'est qu'elle n'était capable d'aimer personne, pas de ce Grand Amour qu'elle avait éprouvé pour David, car le Grand Amour ne se présente qu'une seule fois dans une vie, elle allait donc devoir en rabattre sur son idéal si elle ne voulait passer seule le reste de ses jours. Cinquièmement : rien chez Stanley ne l'ennuyait ni ne la dégoûtait. L'idée de faire l'amour avec lui ne la rebutait pas. Sixièmement : il l'aimait à la folie et la traitait avec bonté et respect. Septièmement : lors d'une discussion qu'elle avait eue avec lui deux semaines auparavant sur le mariage, il lui avait dit que les femmes devraient avoir la liberté de poursuivre les buts qui les intéressaient, que leur vie ne devrait pas tourner exclusivement autour de leur mari. Voulaient-ils parler du travail ? avait-elle demandé. Oui, le travail, entre autres. Épouser Stanley ne l'obligerait donc pas à abandonner Schneiderman, elle pourrait garder son activité et continuer à apprendre le métier de photographe. Huitièmement : non, elle n'aimait pas Stanley. Neuvièmement : il y avait chez lui beaucoup de choses qu'elle admirait, c'était indiscutable que ses bons côtés dépassaient largement les moins bons mais pourquoi donc persistait-il à s'endormir au cinéma ? Était-il fatigué de ses longues heures de travail au magasin ou ces paupières tombantes ne suggéraient-elles pas une relation déficiente au monde des sentiments ? Dixièmement : Newark ! Est-ce qu'il serait possible d'y vivre ? Onzièmement : Newark était un vrai problème. Douzièmement : il était temps pour elle de quitter ses parents. Elle était trop âgée à présent pour vivre dans cet appartement et, autant elle était attachée à son père et à sa mère, autant elle les méprisait tous les deux pour leur hypocrisie – son père parce qu'il était un coureur de jupon impénitent, sa mère parce qu'elle feignait de ne rien voir. L'autre jour, par accident, alors qu'elle allait déjeuner à la cafétéria automatique près du studio de Schneiderman, elle avait aperçu son père marchant bras dessus bras dessous avec une femme qu'elle n'avait jamais vue auparavant, une femme qui avait quinze ou vingt ans de moins que lui, elle



en avait éprouvé un tel dégoût et une telle colère qu'elle avait eu envie de courir jusqu'à son père et de lui flanquer son poing dans la figure. Treizièmement : en épousant Stanley, elle battrait enfin Mildred sur un point même s'il n'était pas évident que Mildred s'intéresse le moins du monde au mariage. Pour l'instant sa sœur semblait heureuse de passer d'une brève liaison à une autre. Tant mieux pour elle, mais Rose ne voyait pas l'intérêt de vivre ainsi. Quatorzièmement : Stanley gagnait pas mal d'argent et, au train où allaient les choses, il en gagnerait encore davantage à l'avenir. Il y avait quelque chose de réconfortant dans cette idée mais aussi d'angoissant. Pour gagner de l'argent il faut penser constamment à l'argent. Serait-il possible de vivre avec un homme dont la seule préoccupation serait son compte en banque ? Quinzièmement : Stanley pensait qu'elle était la plus belle femme de New York. Elle savait bien que ce n'était pas vrai mais était certaine que Stanley le pensait vraiment. Seizièmement : il n'y avait personne d'autre en vue. Même si Stanley ne pouvait pas être un nouveau David il était largement supérieur à la bande de pleurnichards que Nancy lui avait envoyés dans les pattes. Stanley au moins était un adulte. Stanley au moins ne se plaignait jamais. Dix-septièmement : Stanley était juif tout comme elle, un membre loyal de la tribu mais qui ne s'intéressait pas particulièrement à la pratique religieuse et ne jurait pas allégeance à Dieu, ce qui voudrait dire une vie débarrassée du rituel et de la superstition, avec simplement des cadeaux pour Hanoukkah, de la *matza* et les quatre questions une fois par an au printemps, la circoncision pour un garçon s'ils en avaient un mais pas de prières, pas de synagogue, pas besoin de faire semblant de croire à ce en quoi elle ne croyait pas, ce en quoi ils ne croyaient pas. Dix-huitièmement : non, elle n'aimait pas Stanley mais Stanley l'aimait. C'était peut-être assez pour se lancer, un premier pas. Et ensuite, qui sait ?

Ils passèrent leur lune de miel dans un hôtel au bord d'un lac dans les Adirondacks, une semaine d'initiation aux secrets de la vie conjugale, à la fois courte et infinie car chaque instant semblait avoir acquis la densité d'une heure ou d'une journée à cause de la véritable nouveauté de tout ce qu'ils découvraient, période d'inquiétude et d'ajustements délicats, de petites victoires et de

révélations intimes au cours de laquelle Stanley donna à Rose ses premières leçons de conduite et lui enseigna les rudiments du tennis, puis ils regagnèrent Newark et s'installèrent dans l'appartement où ils allaient passer les premières années de leur mariage, un trois-pièces sur Van Velsor Place dans le quartier de Weequahic. Schneiderman lui avait offert en guise de cadeau de noces un mois de congés payés et pendant les trois semaines qui lui restaient avant de retourner au travail, Rose se mit frénétiquement à apprendre à cuisiner en se basant exclusivement sur le bon vieux manuel de l'art culinaire américain que sa mère lui avait offert pour son anniversaire, *La Cuisine des foyers pour nécessiteux*, sous-titré *Comment gagner le cœur d'un homme*, un volume de six cent vingt-trois pages sous la direction de Mrs Simon Kander et qui comprenait "Des recettes éprouvées des établissements d'enseignement culinaire du Milwaukee, des lycées professionnels et techniques féminins, de diététiciens confirmés et de ménagères expérimentées". Il y eut pas mal de désastres, au début, mais Rose avait toujours appris vite et chaque fois qu'elle s'attelait à une tâche elle s'en sortait généralement avec un joli succès. Et même dans cette période de tâtonnements et d'erreurs, de viandes trop cuites et de légumes ramollis, de tartes gluantes et de purées grumeleuses, Stanley ne lui fit jamais la moindre remarque négative. Même si le repas qu'elle lui servait n'était pas exquis, il en fourrait calmement le moindre morceau dans sa bouche, le mâchait avec un plaisir apparent, puis tous les soirs, tous les soirs sans exception, il levait les yeux vers elle pour lui dire à quel point il trouvait cela délicieux. Rose se demandait parfois s'il ne faisait pas cela pour la taquiner ou bien s'il était trop distrait pour s'apercevoir de ce qu'elle lui servait, mais comme pour les repas qu'elle préparait, il en allait de même pour tout ce qui concernait leur vie commune, et lorsque Rose commença à en prendre conscience, c'est-à-dire lorsqu'elle additionna tous les exemples de désaccord potentiel entre eux, elle parvint à cette conclusion à la fois surprenante et inimaginable : *Stanley ne la critiquait jamais*. Pour lui elle était un être parfait, une femme parfaite, une épouse parfaite et ainsi comme dans une assertion théologique sur l'inévitable existence de Dieu, tout ce qu'elle faisait, disait ou pensait

était nécessairement parfait, devait nécessairement l'être. Après avoir partagé une chambre avec Mildred pendant la plus grande partie de sa vie, cette même Mildred qui avait placé un cadenas sur les tiroirs de sa commode pour empêcher sa jeune sœur de lui emprunter ses vêtements, cette même Mildred qui la traitait de *tête de linotte* parce qu'elle allait si souvent au cinéma, elle partageait désormais sa chambre avec un homme qui la trouvait parfaite et qui, de plus, dans cette même chambre, apprenait rapidement à lui prodiguer les caresses qu'elle préférait.

Newark était rasoir mais l'appartement était plus grand et plus clair que celui de ses parents de l'autre côté du fleuve, et tout le mobilier était neuf (ce que 3 Brothers Home World avait de mieux, ce qui n'était peut-être pas ce qui se faisait de mieux mais pour l'instant c'était bien suffisant), et quand elle reprit son travail chez Schneiderman, la ville resta une part essentielle de sa vie, cette chère ville de New York sale et envoûtante, la capitale des visages, la Babel horizontale des langues humaines. Le trajet quotidien comportait un lent voyage en bus jusqu'à la gare puis douze minutes de train d'une Penn Station à l'autre et une petite marche jusqu'au studio de Schneiderman, mais cela ne la dérangeait pas, il y avait tant de gens à regarder et elle aimait particulièrement le moment où le train arrivait à New York et s'arrêtait, toujours suivi d'une brève pause comme si le monde retenait son souffle en silence en attendant l'instant suivant puis les portes s'ouvraient et tout le monde se ruait dehors, chaque voiture vomissant ses passagers sur le quai soudainement bondé et elle adorait la rapidité et la ténacité de cette foule où chacun fonçait dans la même direction et elle en était une petite partie, au milieu de cette foule, se rendant à son travail avec tous les autres. Cela lui donnait le sentiment d'être indépendante, attachée à Stanley mais libre en même temps, ce qui était un sentiment nouveau, un sentiment agréable, et après avoir monté les escaliers et retrouvé une autre foule à la surface, elle se dirigeait vers la 27<sup>e</sup> Rue Ouest en imaginant tous les gens qui viendraient ce jour-là au studio, les mères et les pères accompagnés de leurs nouveau-nés, les petits garçons en tenue de baseball, les gens âgés assis l'un près de l'autre pour le portrait de leur quarantième ou cinquantième anniversaire de mariage, les

jeunes filles souriantes en tenue de diplômées, les femmes des clubs de femmes, les hommes des clubs d'hommes, les jeunes recrues de la police en uniforme et bien sûr les soldats, toujours plus de soldats, parfois accompagnés de leur femme, de leur petite amie ou de leurs parents mais le plus souvent tout seuls, soldats solitaires s'appêtant à quitter New York, ou en permission, ou sur le point d'aller quelque part tuer ou se faire tuer et elle priait pour eux tous, elle priait pour qu'ils reviennent entiers, les membres bien attachés à un corps encore capable de respirer, elle priait tous les matins en se rendant de Penn Station à la 27<sup>e</sup> Rue Ouest pour que la guerre se termine bientôt.

Elle n'eut jamais vraiment à regretter d'avoir accepté la proposition de Stanley ni n'éprouva de déceptions après coup, toutefois le mariage n'alla pas sans quelques désagréments dont aucun ne pouvait être directement imputé à Stanley, car en l'épousant elle avait aussi épousé sa famille et chaque fois qu'elle se retrouvait au milieu de ce trio de désaxés, elle se demandait comment Stanley était parvenu à survivre à son enfance sans devenir aussi cinglé que les autres. En premier lieu il y avait sa mère, Fanny Ferguson, toujours en forme avec sa soixantaine bien tapée et son mètre cinquante-deux à tout casser, une harpie aux cheveux blancs toujours grincheuse et sur le qui-vive, qui lors des réunions de famille marmonnait toute seule assise sur le canapé, toute seule parce que personne n'osait s'approcher d'elle, et surtout pas ses cinq petits-enfants, qui avaient entre six et onze ans et qu'elle semblait carrément terroriser, car Fanny ne se gênait pas pour leur flanquer de grandes claques sur la tête chaque fois qu'ils dépassaient les bornes (si tant est que des infractions comme rire, pousser des cris, sauter en l'air, se cogner aux meubles ou roter bruyamment puissent être considérées comme telles) et si elle était trop loin pour leur donner une gifle, elle leur hurlait dessus à en faire trembler les abat-jours. La première fois que Rose la rencontra, Fanny lui pinça la joue (assez fort pour lui faire mal) et déclara qu'elle était une bien jolie fille. Puis elle entreprit de l'ignorer pendant tout le temps de la visite comme elle avait continué à le faire depuis lors à chaque nouvelle visite et il n'y avait pas plus d'échanges entre elles que les formalités creuses consistant à se dire bonjour

et au revoir, mais puisque Fanny faisait preuve de la même indifférence à l'égard de ses deux autres belles-filles, Millie et Joan, Rose ne s'en formalisa pas. Fanny ne se préoccupait que de ses fils, ces fils qui subvenaient à ses besoins et venaient scrupuleusement dîner chez elle tous les vendredis, mais les femmes qu'avaient épousées ses fils n'étaient pour elle que des ombres et la plupart du temps elle avait du mal à retenir leur prénom. Tout cela ne dérangeait pas particulièrement Rose, dont les rapports avec Fanny étaient rares et irréguliers, en revanche pour les frères de Stanley c'était une autre histoire : ils travaillaient avec lui et il les voyait tous les jours. Après avoir encaissé le fait étonnant qu'ils étaient deux des plus beaux hommes qu'elle ait jamais vus, de véritables dieux qui ressemblaient à Errol Flynn (Lew) et à Cary Grant (Arnold), elle se mit à éprouver pour chacun d'eux une profonde aversion. Elle les trouvait superficiels et malhonnêtes, l'aîné Lew n'était pas bête mais handicapé par son penchant pour les paris sur les matchs de football ou de baseball et le plus jeune des deux, Arnold, était à moitié crétin, un pervers au regard vitreux qui buvait trop et ne laissait jamais passer une occasion de lui toucher les bras ou les épaules, de lui serrer les bras ou les épaules, qui l'appelait *Poupée*, *Bébé* ou *Beauté* et la remplissait d'un dégoût de plus en plus profond. Elle détestait l'idée que Stanley leur ait donné des emplois au magasin et elle détestait la manière dont ils se moquaient de lui derrière son dos et parfois même en face, ce brave Stanley qui valait cent fois mieux qu'eux et pourtant Stanley faisait semblant de ne rien remarquer et supportait leur méchanceté, leur paresse et leurs moqueries sans jamais protester, faisant preuve d'une telle patience que Rose se demandait si elle n'avait pas sans le savoir épousé un saint, une de ces rares âmes qui ne pensent jamais du mal de personne, d'un autre côté, se disait-elle, il n'était peut-être qu'une chiffé molle qui n'avait jamais appris à se défendre et à se battre. Avec peu voire pas d'aide de ses frères, il avait transformé 3 Brothers Home World en une entreprise florissante, un grand magasin illuminé de lumières fluorescentes et empli de fauteuils, de radios, de tables de salle à manger, de glacières, de mobilier de chambres à coucher, de mixeurs Waring, un business de masse et de qualité moyenne qui fournissait une

clientèle de niveau moyen aux revenus plutôt bas, une merveilleuse agora du xx<sup>e</sup> siècle à sa façon, mais après quelques visites dans les semaines qui suivirent sa lune de miel, Rose avait cessé de venir au magasin, pas seulement parce qu'elle avait repris son travail : parce qu'elle se sentait mal à l'aise, malheureuse, complètement en décalage avec les frères de Stanley. Cependant sa déception à l'égard de la famille était quelque peu tempérée par les femmes et les enfants des frères, les Ferguson qui n'étaient pas de vrais Ferguson, ceux qui n'avaient pas connu les calamités qui s'étaient abattues sur Ike, Fanny et leurs enfants, et Rose se fit rapidement deux nouvelles amies en la personne de Millie et de Joan. Les deux femmes étaient plus âgées qu'elle (trente-quatre et trente-deux ans) mais elles l'accueillirent dans la tribu comme un membre à part entière, lui accordant ce statut complet dès le jour de son mariage, ce qui signifiait, entre autres, avoir le droit de partager tous les secrets de ses belles-sœurs. Rose était particulièrement impressionnée par Millie qui parlait à toute vitesse et fumait sans arrêt, une femme si mince qu'elle semblait avoir des câbles sous la peau à la place des os, quelqu'un de futé qui avait des idées bien arrêtées et savait très bien quel homme elle avait épousé en se mariant avec Lew, et même si elle demeurait fidèle à son époux sournois et dépensier, cela ne l'empêchait pas de balancer un flot continu de remarques ironiques sur son compte, des apartés si brillants et si caustiques que Rose devait parfois quitter la pièce de peur d'éclater de rire. À côté de Millie, Joan avait l'air d'une bécasse, mais si chaleureuse et si généreuse qu'elle ne s'était pas encore aperçue qu'elle avait épousé un imbécile et puis c'était une si bonne mère, se disait Rose, si tendre, si patiente, si affectueuse, alors que la langue acérée de Millie provoquait souvent des disputes avec ses enfants qui étaient moins bien élevés que ceux de Joan. Les deux enfants de Millie étaient Andrew, onze ans et Alice, neuf ans ; Joan en avait trois, Jack, dix ans, Francie, huit ans, et Ruth, six ans. Rose les aimait bien tous avec leurs caractères différents à l'exception peut-être d'Andrew qui avait un côté rude et agressif et qui se faisait souvent gronder par Millie pour avoir frappé sa petite sœur, mais celle que Rose préférait c'était Francie, incontestablement c'était Francie, elle n'y pouvait rien, la gamine était si



belle, si exceptionnellement enjouée et quand elles se rencontrèrent ce fut comme si elles tombaient amoureuses l'une de l'autre au premier regard, et la grande Francie aux cheveux auburn se jeta dans les bras de Rose en s'écriant, tante Rose, ma nouvelle tante Rose, tu es si jolie, si jolie, tellement jolie, désormais nous serons amies pour toujours. C'est ainsi que cela commença et cela dura ainsi, chacune d'elles était fascinée par l'autre et il y avait peu de choses meilleures en ce monde, se disait Rose, que d'avoir Francie installée sur ses genoux quand ils étaient tous assis autour de la table et que la fillette se mettait à lui parler de l'école, du dernier livre qu'elle avait lu, d'une amie qui lui avait dit une méchanceté ou de la robe que sa mère allait lui offrir pour son anniversaire. La petite fille se laissait aller dans la douceur confortable du corps de Rose et tandis qu'elle parlait, Rose lui caressait la tête, la joue ou le dos si bien que Rose ne tardait pas à avoir l'impression qu'elle flottait, qu'elles avaient toutes les deux quitté la pièce, la maison et la rue et qu'elles flottaient ensemble dans le ciel. Oui, ces réunions de famille pouvaient être des corvées désagréables mais il y avait aussi des compensations, de petits miracles inespérés qui se produisaient aux moments les plus inattendus car les dieux sont irrationnels, décréta Rose, et ils nous accordent leurs cadeaux quand ils veulent et où ils veulent.

Rose voulait être mère, donner naissance à un enfant, porter un enfant, avoir un deuxième cœur qui batte en elle. Rien n'était plus important, pas même son travail chez Schneiderman, pas même son projet à long terme et encore assez flou de devenir sa propre patronne et de devenir photographe, d'ouvrir un studio avec son nom sur l'enseigne au-dessus de l'entrée. Ces ambitions ne comptaient pas comparées au simple désir de faire venir au monde un nouvel être, son propre fils ou bien sa propre fille, son bébé à elle et d'en être la mère pour le restant de ses jours. Stanley jouait son rôle, il lui faisait l'amour sans préservatif et la mit enceinte trois fois au cours des dix-huit premiers mois de leur mariage mais Rose fit trois fausses couches, trois fois au troisième mois de grossesse et au moment de fêter leur deuxième anniversaire de mariage en avril 1946 ils n'avaient toujours pas d'enfant.

Les médecins affirmaient qu'elle n'avait aucun problème, qu'elle était en bonne santé et qu'elle finirait par mener une grossesse à terme mais ces pertes affectaient terriblement Rose et tandis qu'un bébé non né succédait à un autre, tandis qu'un échec menait au suivant, elle commença à éprouver le sentiment que sa féminité lui avait été volée. Elle pleurait pendant des jours après chaque débâcle, elle pleurait comme elle n'avait pas pleuré depuis les mois qui avaient suivi la mort de David et elle qui en temps normal était optimiste, la Rose toujours solide et toujours perspicace, sombra dans un état de tristesse, d'apitoiement morbide et de chagrin. Sans Stanley, qui sait jusqu'où elle aurait pu dégringoler, mais lui restait d'un calme inébranlable, il ne se laissait pas troubler par ses larmes et après chaque bébé perdu, il lui affirmait que ce n'était qu'un contretemps momentané et que tout finirait par s'arranger. Elle se sentait si proche de lui quand il lui disait cela, si reconnaissante de sa gentillesse, elle se sentait aimée d'un amour si extraordinaire. Bien sûr elle ne croyait pas un mot de ce qu'il disait – comment pouvait-elle le croire quand à l'évidence il avait tort ? –, mais cela lui faisait du bien de s'entendre dire des mensonges aussi réconfortants. Pourtant elle était stupéfaite de voir avec quel calme il acceptait l'annonce de chaque nouvelle fausse couche, comme il semblait peu affecté par l'expulsion brutale et sanglante de ses enfants non nés du corps de sa femme. Se pouvait-il, se demandait-elle, que Stanley ne partage pas son désir d'enfant ? Peut-être n'en était-il même pas conscient mais peut-être souhaitait-il en secret que les choses restent comme elles étaient et qu'il continue à l'avoir pour lui tout seul, une femme d'une fidélité absolue qui n'ait pas à partager son affection entre enfant et père ? Elle n'osa jamais avouer ces pensées à Stanley, n'aurait même pas imaginé l'insulter par des soupçons sans fondement mais le doute persista en elle. Et elle se demandait si Stanley n'avait pas été trop parfait dans son rôle de fils, de frère et de mari et si c'était le cas peut-être ne restait-il aucune place en lui pour la paternité.

Le 5 mai 1945, trois jours avant la fin de la guerre en Europe, oncle Archie mourut d'une crise cardiaque. Il avait quarante-neuf ans, un âge ridiculement jeune pour mourir et, pour rendre les circonstances de sa mort encore plus grotesques, son

enterrement eut lieu le jour de la victoire en Europe, ce qui fit que lorsque la famille Adler, plongée dans l'affliction, quitta le cimetière pour regagner l'appartement d'Archie, sur Flatbush Avenue à Brooklyn, les gens dansaient dans les rues du voisinage, klaxonnaient à tout va et poussaient de grands cris de joie pour fêter la fin d'une moitié de la guerre. Le tapage dura des heures pendant que Pearl, la femme d'Archie, leurs jumelles de dix-neuf ans, Betty et Charlotte, les parents et la sœur de Rose, Rose elle-même, Stanley et les quatre membres survivants du Downtown Quintet plus une bonne douzaine d'amis, de parents et de voisins se tenaient dans l'appartement silencieux derrière les stores baissés. La bonne nouvelle qu'ils avaient tous si longtemps attendue semblait tourner en dérision l'horreur de la mort d'Archie et les chants de jubilation dehors avaient l'air d'une cruelle profanation, comme si tout le quartier de Brooklyn dansait sur la tombe d'Archie. Cet après-midi-là, Rose ne l'oublierait jamais. Pas seulement à cause de son propre chagrin qui n'était pas facile à oublier mais parce que Mildred était si bouleversée qu'elle but sept whiskies et s'endormit sur le canapé et parce que c'était la première fois de sa vie qu'elle voyait son père s'effondrer et pleurer. Ce fut aussi cet après-midi-là que Rose se dit que si elle avait un jour la chance d'avoir un fils elle le prénommerait Archie.

Les énormes bombes tombèrent sur Hiroshima et Nagasaki en août, la deuxième moitié de la guerre s'acheva et vers le milieu de l'année 1946, deux mois après le deuxième anniversaire de mariage de Rose, Schneiderman lui annonça qu'il avait l'intention de prendre bientôt sa retraite et qu'il cherchait quelqu'un pour reprendre son affaire. Étant donné les progrès qu'elle avait faits pendant les années qu'ils avaient passées ensemble, dit-il, et compte tenu du fait qu'elle était devenue à présent une photographe habile et compétente, il se demandait si ça ne l'intéresserait pas de lui succéder. C'était le plus beau compliment qu'il lui eût jamais fait. Bien que flattée, Rose savait bien que le moment était mal choisi car Stanley et elle avaient économisé toute l'année passée pour s'acheter une maison en banlieue, une maison indépendante avec un jardin, des arbres et un double garage, et ils n'avaient pas les moyens d'acheter à la fois

la maison et le studio. Elle répondit à Schneiderman qu'il fallait qu'elle en parle à son mari, ce qu'elle fit sans tarder, le soir même après le dîner, convaincue que Stanley allait lui répondre que c'était hors de question mais il la dérouta en lui disant que c'était à elle de choisir, que si elle voulait renoncer à l'idée de la maison, elle pouvait acheter le studio du moment que l'opération était dans leurs moyens. Rose en fut estomaquée. Elle savait que Stanley désirait de tout son cœur acheter la maison et voilà que tout à coup il lui disait que l'appartement lui convenait parfaitement, que cela ne le dérangerait pas d'y vivre encore quelques années ce qui était absolument faux et puisqu'il lui mentait de cette façon, qu'il lui mentait parce qu'il l'adorait et voulait qu'elle obtienne tout ce qu'elle désirait, il se produisit un changement ce soir-là chez Rose, elle comprit qu'elle commençait à aimer Stanley, à l'aimer vraiment et si la vie gardait pendant longtemps encore cette tournure il se pourrait bien qu'elle tombe amoureuse de lui, qu'elle soit foudroyée par un impossible second Grand Amour.

Ne nous emballons pas, dit-elle, moi aussi j'ai rêvé de cette maison, et passer d'assistante à patron c'est un grand pas à franchir. Je ne suis pas sûre d'être prête à l'assumer. On pourrait y réfléchir.

Stanley accepta de prendre le temps de la réflexion. Le lendemain matin, quand elle vit Schneiderman au travail, lui aussi accepta de lui accorder un délai et, dix jours après qu'elle eut commencé à réfléchir, elle s'aperçut qu'elle était de nouveau enceinte.

Au cours des mois précédents elle avait consulté un nouveau médecin, un homme en qui elle avait confiance, nommé Seymour Jacobs, un bon médecin, intelligent, selon elle, qui l'écoutait attentivement et ne prenait pas de décisions hâtives, en raison des problèmes qu'elle avait connus, de ses trois avortements spontanés, Jacobs insista pour qu'elle renonce à se rendre tous les jours à New York, qu'elle cesse son travail pendant toute la durée de sa grossesse et qu'elle ne bouge plus de chez elle en restant couchée le plus possible. Il admettait que ces mesures pouvaient paraître radicales et un peu démodées mais il se faisait du souci pour elle, cette fois ce pourrait bien être

sa dernière vraie chance d'avoir un enfant. *Ma dernière chance*, se dit Rose en elle-même tout en écoutant ce docteur de quarante-deux ans avec son grand nez et ses yeux marron pleins de compassion lui expliquer comment réussir à devenir mère. Plus de tabac, plus d'alcool, ajouta-t-il. Mais un régime strict, riche en protéines, des compléments vitaminés et des exercices spécifiques quotidiens. Il passerait la voir tous les quinze jours et au premier élançement qu'elle éprouverait, à la moindre douleur elle devait attraper le téléphone et composer son numéro. Était-ce bien clair ?

Oui, parfaitement clair. Ainsi fut résolue la question de savoir s'il fallait acheter la maison ou l'atelier, ainsi prit fin sa collaboration avec Schneiderman sans parler de l'interruption de son travail de photographe et du bouleversement radical de sa vie.

Rose était à la fois folle de joie et désorientée. Heureuse d'apprendre qu'elle avait encore une chance, inquiète de savoir comment elle allait occuper ce qui revenait à une assignation à résidence de sept mois. Elle allait devoir prendre un nombre infini de dispositions, pas elle seulement mais aussi Stanley puisque c'est lui qui allait devoir faire les courses et préparer l'essentiel des repas, pauvre Stanley qui travaillait si dur et avait déjà un emploi du temps si chargé, et puis il allait falloir prévoir des dépenses supplémentaires pour engager une femme qui ferait le ménage et s'occuperait du linge une ou deux fois par semaine, presque tous les aspects de la vie quotidienne allaient se trouver bouleversés, ses journées allaient dorénavant être régies par une multitude d'interdictions et de restrictions, plus question de soulever des objets lourds, de déplacer des meubles, de faire un effort pour ouvrir une fenêtre coincée pendant les chaudes journées d'été, elle devrait se surveiller en permanence, prendre conscience des milliers de gestes petits et grands qu'elle avait toujours faits machinalement et naturellement, plus question de tennis (qu'elle avait appris à aimer) ni de natation (qu'elle avait toujours adorée depuis sa plus tendre enfance). En d'autres termes, l'athlétique et vigoureuse Rose qui était toujours en mouvement, qui ne se sentait vraiment bien que lorsqu'elle était plongée dans des activités rapides et débordantes, allait devoir apprendre à rester assise.

De tous, ce fut Mildred qui la sauva de la perspective d'un ennui mortel en prenant l'initiative de transformer ces mois d'immobilité en ce que Rose décrirait plus tard à son fils comme *une grande aventure*.

Tu ne peux pas rester assise toute la journée chez toi à écouter la radio ou à regarder ces bêtises à la télévision, lui dit Mildred. Pourquoi tu ne ferais pas travailler ton cerveau pour une fois, pour faire un peu de rattrapage ?

Du rattrapage ? répondit Rose, ne comprenant pas très bien de quoi voulait parler Mildred.

Tu ne t'en rends peut-être pas compte, lui dit sa sœur, mais ton médecin t'a fait un cadeau extraordinaire. Il t'a transformée en prisonnière et la seule chose dont les prisonniers disposent et que les autres n'ont pas, c'est le temps, des quantités infinies de temps. Mets-toi à la lecture, Rose. Commence à faire ton éducation. C'est une chance pour toi et si tu le veux bien je t'aiderai avec plaisir.

L'aide de Mildred se concrétisa sous la forme d'une liste de lecture, de plusieurs listes de lecture au cours des mois qui suivirent, et comme les cinémas n'étaient pour l'instant plus à sa portée, pour la première fois de sa vie Rose entreprit d'assouvir sa passion pour les histoires en lisant des romans, de bons romans, pas des romans policiers ou les best-sellers qui l'auraient attirée si elle les avait choisis elle-même mais des livres que Mildred recommandait, des classiques pour être plus sûre, mais toujours sélectionnés spécialement pour Rose, des livres dont Mildred pensait que Rose les aimerait, ce qui veut dire que *Moby Dick*, *Ulysse* et *La Montagne magique* ne figurèrent jamais sur aucune de ses listes parce que ces romans auraient été trop intimidants pour une lectrice aussi peu expérimentée que Rose, mais il y en avait tant d'autres à choisir et, au fil des mois, tandis que le bébé grandissait dans son ventre, Rose passait ses journées à nager dans les pages des livres, et même si elle eut quelques déceptions parmi les douzaines de livres qu'elle lut (comme *Le soleil se lève aussi* qu'elle trouva creux et artificiel), presque tous les autres la captivèrent et la maintinrent sous le charme du premier au dernier, ainsi *Tendre est la nuit*, *Orgueil et préjugés*, *Chez les heureux du monde*, *Moll Flanders*, *La Foire aux vanités*, *Les*

*Hauts de Hurlevent, Madame Bovary, La Chartreuse de Parme, Premier amour, Gens de Dublin, Lumière d'août, David Copperfield, Middlemarch, Washington Square, La Lettre écarlate, Main Street, Jane Eyre* et tant d'autres mais de tous les écrivains qu'elle découvrit pendant sa retraite forcée, ce fut Tolstoï qui la toucha le plus, ce démon de Tolstoï qui selon elle comprenait tout de la vie, tout ce qu'il y a à savoir du cœur humain et de l'esprit humain, que le cœur ou l'esprit soient ceux d'un homme ou ceux d'une femme, et comment se pouvait-il, se demandait-elle émerveillée, qu'un homme sache tout ce que Tolstoï savait des femmes, ce n'était pas possible qu'un homme puisse être tous les hommes et toutes les femmes, elle entreprit donc de lire presque tout ce que Tolstoï avait écrit, non seulement les grands romans comme *Guerre et Paix, Anna Karénine* et *Résurrection* mais aussi les œuvres plus courtes, comme ses romans brefs et ses nouvelles, et aucun livre ne la toucha davantage que *Le Bonheur conjugal*, une œuvre d'une centaine de pages, l'histoire d'une jeune mariée et de la perte progressive de ses illusions, qui la toucha tellement qu'elle en pleura à la fin, et quand Stanley rentra ce soir-là à la maison il s'inquiéta de la voir dans un tel état car même si elle avait fini sa lecture à trois heures de l'après-midi, elle avait encore les yeux mouillés de larmes.

La naissance du bébé était prévue pour le 16 mars 1947, mais à dix heures du matin, le 2 mars, quelques heures après que Stanley fut parti au travail, Rose, encore en chemise de nuit, bien calée contre ses oreillers avec *Un conte de deux villes* appuyé sur la face nord de son énorme ventre, sentit une pression soudaine dans sa vessie. Pensant qu'elle avait envie de faire pipi elle s'extirpa lentement du drap et des couvertures, avança sa masse énorme sur le bord du lit, posa les pieds au sol et se leva. Avant même de pouvoir faire un pas vers les toilettes elle sentit se déverser un liquide chaud sur la face interne de ses cuisses. Elle resta immobile. Elle faisait face à la fenêtre et quand elle regarda dehors elle vit tomber une neige fine et légère. Comme tout paraissait calme à ce moment, se dit-elle comme si plus rien dans le monde ne bougeait à l'exception de la neige. Elle se rassit sur le lit et appela 3 Brothers Home World mais la personne qui lui répondit lui dit que Stanley était sorti faire une course et

qu'il ne serait de retour qu'après le déjeuner. Elle appela alors le Dr Jacobs dont la secrétaire lui apprit qu'il venait de quitter son cabinet pour une visite à domicile. Sentant venir un début de panique, Rose demanda à la secrétaire de dire au docteur qu'elle se rendait à l'hôpital puis elle composa le numéro de Millie. Sa belle-sœur décrocha à la troisième sonnerie et ce fut donc Millie qui vint la chercher. Pendant le court trajet jusqu'à la maternité de Beth Israel, Rose lui dit que Stanley et elle avaient déjà choisi le nom de l'enfant qui allait naître. Si c'était une fille ils allaient l'appeler Esther Ann Ferguson. Si c'était un garçon il affronterait la vie sous le nom d'Archibald Isaac Ferguson.

Millie jeta un coup d'œil au rétroviseur et observa Rose vautrée sur la banquette arrière. Archibald, dit-elle. Vous êtes sûrs de ce prénom ?

Oui nous sommes sûrs, répondit Rose. À cause de mon oncle Archie. Et Isaac en référence au père de Stanley.

Espérons que ce sera un gamin solide, dit Millie. Elle s'apprêtait à ajouter quelque chose mais avant qu'un autre mot sorte de sa bouche, elles étaient arrivées devant l'hôpital.

Millie rameuta les troupes et lorsque Rose donna naissance à son fils à deux heures sept le lendemain matin, tout le monde était là, Stanley et ses beaux-parents, Mildred et Joan et même la mère de Stanley. Ainsi Ferguson était né, et pendant les quelques secondes qui suivirent son expulsion du ventre maternel, il fut le plus jeune être humain à la surface de la terre.



## 1.1

Sa mère s'appelait Rose et quand il serait assez grand pour nouer ses lacets tout seul et ne plus mouiller son lit, il allait se marier avec elle. Ferguson savait bien que Rose était déjà mariée avec son père, mais son père était un vieux monsieur et il n'allait pas tarder à mourir. À ce moment-là, Ferguson épouserait sa mère et dorénavant le nom de son mari serait Archie et non plus Stanley. Il serait triste quand son père mourrait, mais pas trop triste, pas assez triste pour verser des larmes. Les larmes, c'était bon pour les bébés et il n'était plus un bébé. Par moments, il lui arrivait encore de verser des larmes, bien sûr, mais seulement quand il était tombé et qu'il s'était fait mal et quand on se fait mal ça ne compte pas.

Les meilleures choses au monde c'étaient les crèmes glacées à la vanille et sauter sur le lit de ses parents. Les pires choses c'étaient les maux de ventre et la fièvre.

Il savait désormais que les bonbons acidulés étaient dangereux. Même s'il les aimait beaucoup, il avait compris qu'il ne devait plus les mettre dans sa bouche. Ils étaient trop glissants, impossible de ne pas les avaler, et comme ils étaient trop gros pour descendre tout seuls, ils restaient coincés dans la trachée et empêchaient de respirer. Il n'oublierait jamais l'horrible sensation le jour où il s'était mis à étouffer, mais sa mère s'était précipitée dans la chambre, l'avait soulevé de terre, l'avait retourné la tête en bas et en le tenant d'une main par les pieds elle lui avait tapé dans le dos de son autre main jusqu'à ce que le bonbon jaillisse de sa bouche pour rouler au sol. Sa mère lui dit : *Finis les bonbons acidulés, Archie. Ils sont trop dangereux.* Ensuite

elle lui demanda de l'aider à porter le bol de bonbons dans la cuisine et en les prenant un par un, chacun son tour ils jetèrent les bonbons rouges, jaunes et verts à la poubelle. Puis sa mère dit : *Adiós, les bonbons*. Quel mot marrant, *adiós*.

Cela s'était produit à Newark en ces jours très lointains où ils habitaient l'appartement du troisième étage. Aujourd'hui ils habitaient une maison dans un endroit nommé Montclair. La maison était plus grande que l'appartement mais la vérité c'est qu'il n'arrivait plus à présent à se rappeler grand-chose de l'appartement. À l'exception des bonbons acidulés. À l'exception des stores vénitiens dans sa chambre qui faisaient du bruit chaque fois que la fenêtre était ouverte, à l'exception du jour où sa mère repleia son lit de bébé et où il dormit seul dans un lit de grand pour la première fois.

Son père quittait la maison tôt le matin souvent avant le réveil de Ferguson. Quelquefois son père rentrait dîner et quelquefois il ne rentrait à la maison qu'après le coucher de Ferguson. Son père travaillait. C'est ce que faisaient les hommes. Ils quittaient tous les jours la maison pour aller travailler et en travaillant ils gagnaient de l'argent et parce qu'ils gagnaient de l'argent ils pouvaient acheter des choses à leur femme et leurs enfants. C'est ce que lui expliqua sa mère un matin alors qu'il regardait partir la voiture bleue de son père. Cela semblait un arrangement honnête, pensait Ferguson, pourtant l'histoire de l'argent était un peu bizarre. L'argent c'était si petit et si sale, comment ces petits bouts de papier pouvaient-ils vous permettre d'obtenir quelque chose d'aussi grand qu'une voiture ou une maison ?

Ses parents avaient deux voitures, la DeSoto bleue de son père et la Chevrolet verte de sa mère, mais Ferguson avait trente-six voitures et les jours maussades, quand il faisait trop humide pour sortir, il les sortait de leur boîte et alignait toute sa flotte miniature sur le parquet de la salle à manger. Il y avait des trois et des cinq portes, des cabriolets et des camions-bennes, des voitures de police et des ambulances, des taxis et des bus, des voitures de pompiers et des camions-toupies, des camionnettes de livraison et des breaks, des Ford et des Chrysler, des Pontiac et des Studebaker, des Buick et des Nash Rambler, chacune différente des autres, aucune ne se ressemblant même de loin, et chaque fois

que Ferguson en faisait avancer une sur le parquet il se penchait et regardait le siège vide du conducteur, et comme toute voiture a besoin d'un conducteur pour avancer, il s'imaginait assis au volant comme un minuscule personnage, un homme si petit qu'il ne dépassait pas la taille de la dernière phalange de son pouce.

Sa mère fumait des cigarettes mais son père ne fumait pas, pas même la pipe ou le cigare. Old Gold. Voilà un nom qui sonnait bien, se disait Ferguson et comme il riait aux éclats quand sa mère faisait des ronds de fumée pour l'amuser. De temps en temps son père disait à sa mère, *Rose, tu fumes trop* et sa mère approuvait d'un signe de tête mais elle continuait à fumer autant. Chaque fois que sa mère et lui prenaient la voiture verte pour aller faire des courses, ils s'arrêtaient pour déjeuner dans un petit restaurant nommé Al's Diner, et aussitôt son chocolat au lait et son sandwich au fromage grillé terminés, sa mère lui donnait une pièce de vingt-cinq cents et lui demandait d'aller lui chercher un paquet de Old Gold au distributeur automatique. Il avait l'impression d'être une grande personne quand elle lui donnait cette pièce, un sentiment des plus agréables, et il se rendait à l'arrière du restaurant où le distributeur était installé contre le mur entre les toilettes pour hommes et les toilettes pour dames. Là il se dressait sur la pointe des pieds pour pouvoir glisser la pièce dans la fente, tirait sur le bouton placé sous la pile des Old Gold et écoutait le bruit du paquet qui tombait de la grosse machine et atterrissait dans le plateau d'argent placé sous les boutons. À cette époque, les cigarettes ne coûtaient pas vingt-cinq cents mais vingt-trois et chaque paquet tombait avec deux pennies tout neufs coincés à l'intérieur de l'emballage en cellophane. La mère de Ferguson lui laissait toujours ces deux pennies et tandis qu'elle fumait sa cigarette de fin de repas et finissait son café, il les gardait dans sa paume ouverte et contemplait le profil de l'homme qui figurait en relief sur les deux pièces. Abraham Lincoln. Ou selon l'expression que sa mère employait parfois, *l'Honnête Abe*.

En dehors du petit cercle familial composé de Ferguson et de ses parents, il y avait deux autres familles à prendre en compte, la famille de son père et celle de sa mère, les Ferguson du New

Jersey et les Adler de New York, la grande famille qui comprenait deux tantes, deux oncles et cinq cousins et la petite famille constituée de ses grands-parents, de tante Mildred à laquelle on ajoutait parfois sa grand-tante Pearl et ses deux cousines jumelles désormais adultes, Betty et Charlotte. Oncle Lew portait une petite moustache et des lunettes cerclées d'acier, oncle Arnold fumait des Camel et avait les cheveux roux. Tante Joan était petite et rondouillette, tante Millie était un peu plus grande mais très mince et ses cousins l'ignoraient presque tous parce qu'il était tellement plus jeune qu'eux, à l'exception de Francie qui venait parfois le garder quand ses parents allaient au cinéma ou à une fête. Francie était de très loin sa préférée de toute la famille du New Jersey. Elle lui faisait des dessins très beaux et très compliqués représentant des châteaux et des chevaliers sur leur monture, le laissait manger autant de glace à la vanille qu'il voulait, lui racontait des blagues rigolotes et était toujours si jolie à regarder avec ses longs cheveux qui paraissaient châains et roux à la fois. Tante Mildred était jolie, elle aussi, mais elle avait les cheveux blonds contrairement à sa mère qui était châain foncé et même si cette dernière ne cessait de lui répéter que Mildred était sa sœur, il lui arrivait de l'oublier tant elles étaient différentes l'une de l'autre. Il appelait son grand-père Papa et sa grand-mère Nana. Papa fumait des Chesterfield et n'avait presque plus de cheveux. Nana était plutôt enveloppée et elle avait le rire le plus captivant qui soit, comme si elle avait des oiseaux enfermés dans la gorge. C'était plus agréable de se rendre à l'appartement des Adler à New York que d'aller rendre visite aux Ferguson dans leurs maisons d'Union et de Maplewood, notamment parce que cela lui plaisait beaucoup de passer en voiture par le Holland Tunnel, cette curieuse sensation de voyager sous l'eau à travers un tube pavé de millions de carreaux de faïence identiques et chaque fois il s'émerveillait de voir que ces carreaux étaient parfaitement assemblés et il se demandait combien d'hommes il avait fallu pour accomplir une tâche aussi colossale. L'appartement était plus petit que les maisons du New Jersey mais il avait l'avantage d'être situé en hauteur, au cinquième étage de l'immeuble, et Ferguson ne se lassait jamais de regarder par la fenêtre du salon et d'observer

la circulation autour de Columbus Circle, et puis pour Thanksgiving il y avait un avantage supplémentaire, celui d'assister à la parade annuelle qui passait sous cette fenêtre avec le gigantesque ballon en forme de Mickey Mouse qui venait pratiquement se coller à sa figure. Un autre avantage d'aller à New York c'est qu'il y avait toujours des cadeaux qui l'attendaient à son arrivée, des boîtes de bonbons offertes par sa grand-mère, des livres et des disques de la part de tante Mildred et toutes sortes de jeux spéciaux de la part de son grand-père : des avions en balsa, un jeu appelé Parcheesi (encore un mot excellent), des paquets de cartes à jouer, des tours de magie, un chapeau de cow-boy rouge et une paire de six-coups dans de véritables étuis en cuir. Les maisons du New Jersey n'offraient pas cette abondance, Ferguson décida donc que c'était à New York qu'il fallait être. Quand il demanda à sa mère pourquoi ils ne pouvaient pas y vivre en permanence, elle eut un grand sourire et répondit : *Demande à ton père*. Quand il posa la question à son père, celui-ci répondit : *Demande à ta mère*. Apparemment, il y avait des questions qui restaient sans réponses.

Il voulait avoir un frère, de préférence un frère aîné mais puisque ce n'était plus possible il se contenterait d'un petit frère et s'il ne pouvait pas en avoir, une sœur ferait l'affaire, même une petite sœur. Il se sentait souvent seul, n'ayant personne avec qui jouer ou à qui parler. Et l'expérience lui avait appris que tous les enfants avaient un frère ou une sœur ou plusieurs frères et plusieurs sœurs et, à sa connaissance, il était la seule exception à cette règle dans le monde entier. Francie avait Jack et Ruth, Andrew et Alice étaient là l'un pour l'autre, son ami Bobby au bout de la rue avait un frère et deux sœurs et même ses parents avaient passé leur enfance en compagnie d'autres enfants, deux frères dans le cas de son père et une sœur dans le cas de sa mère et il ne semblait pas juste qu'il soit la seule personne parmi des milliards de gens sur terre à devoir passer sa vie tout seul. Il ne savait pas très précisément comment on faisait les bébés mais il en avait assez appris pour savoir qu'ils démarraient dans le ventre de leur mère et que donc les mères jouaient un rôle essentiel dans cette opération, ce qui voulait dire qu'il allait devoir demander à sa mère de le faire passer du statut de

fil unique à celui de frère. Le lendemain matin, il aborda la question en lui demandant carrément si elle ne pourrait pas, de grâce, se mettre au boulot pour lui fabriquer un petit frère. Sa mère garda le silence quelques secondes puis elle s'agenouilla, le regarda dans les yeux et se mit à lui caresser la tête. C'était bizarre, se dit-il, pas du tout ce à quoi il s'attendait, et pendant quelques instants sa mère eut l'air triste, si triste que Ferguson regretta aussitôt d'avoir posé la question. Oh, Archie, fit-elle. Bien sûr que tu veux un frère ou une sœur, et j'aurais aimé que tu en aies, mais il semble que j'aie fini de faire des bébés et que je ne peux plus en avoir. J'ai eu de la peine pour toi quand le médecin me l'a appris, et puis je me suis dit ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose après tout. Tu sais pourquoi ? (*Ferguson secoua la tête.*) Parce que je l'aime tant mon petit Archie, comment pourrais-je aimer un autre enfant alors que tout l'amour que j'ai en moi t'appartient ?

Ce n'était pas juste un problème temporaire, comprit-il alors, c'était définitif. Il n'aurait jamais ni frères ni sœurs et comme ce constat était intolérable, il entreprit de se sortir de cette impasse en s'inventant un frère imaginaire. C'était certes un acte désespéré mais quelque chose valait toujours mieux que rien, et même s'il ne pouvait voir, toucher ou sentir ce quelque chose, quelle autre solution avait-il ? Il baptisa son frère John. Puisque les lois de la réalité n'avaient plus cours, John était plus âgé que lui, il avait quatre ans de plus, ce qui fait qu'il était plus grand, plus fort et plus intelligent que Ferguson, et contrairement à Bobby George qui vivait au bout de la rue, Bobby trapu et rondouillard qui respirait par la bouche parce qu'il avait toujours le nez encombré par un amas de morve verte, John savait lire et écrire, était champion de baseball et de foot. Ferguson fit bien attention de ne jamais lui parler à haute voix quand il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce car John était son secret et il voulait que personne n'en sache rien, pas même son père ni sa mère. Il dérapa une seule fois mais ce fut sans conséquence car il était en compagnie de Francie. Elle était venue le garder ce soir-là et en arrivant dans le jardin elle l'entendit parler à John du cheval qu'il voulait pour son prochain anniversaire. Ferguson aimait tellement Francie qu'il lui avoua la vérité. Il s'attendait à

ce qu'elle se moque de lui mais Francie se contenta de hocher la tête comme pour dire qu'elle approuvait l'idée d'un frère imaginaire, et Ferguson lui donna donc l'autorisation de parler elle aussi à John. Au cours des mois qui suivirent, chaque fois qu'il rencontrait Francie, elle commençait par lui dire bonjour de sa voix normale puis elle se penchait, mettait sa bouche contre son oreille et murmurait : Bonjour, John. Ferguson n'avait pas encore cinq ans mais il savait déjà que le monde se composait de deux royaumes, le visible et l'invisible, et que les choses qu'il ne pouvait voir étaient souvent plus réelles que celles qu'il voyait.

Parmi ses endroits préférés, il y avait le bureau de son grand-père à New York et le magasin de son père à Newark. Le bureau était situé sur la 57<sup>e</sup> Rue Ouest, à seulement une rue de là où habitaient ses grands-parents et ce qu'il y avait de bien tout d'abord c'est qu'il était au onzième étage, encore plus haut que l'appartement, ce qui offrait une vue encore plus intéressante que sur la 58<sup>e</sup> Rue Ouest parce qu'il pouvait porter son regard bien plus loin sur les environs et voir beaucoup plus de bâtiments, sans parler de presque tout Central Park et en bas, dans la rue, les voitures et les taxis étaient si petits qu'ils ressemblaient aux jouets qu'il avait à la maison. L'autre intérêt de cet endroit c'étaient les grands bureaux sur lesquels étaient posées des machines à écrire et des calculatrices. Le bruit des machines à écrire lui faisait parfois penser à de la musique, surtout lorsque la clochette tintait à la fin de chaque ligne mais cela lui évoquait aussi une violente averse sur le toit de la maison de Montclair et le bruit de graviers lancés contre une fenêtre. La secrétaire de son grand-père était une femme maigre prénommée Doris qui avait des poils noirs sur les avant-bras et une haleine qui sentait les pastilles à la menthe, mais il aimait bien qu'elle l'appelle Master Ferguson et qu'elle l'autorise à jouer avec sa machine à écrire qu'elle désignait sous le nom de Sir Underwood, et à présent qu'il commençait à apprendre les lettres de l'alphabet il était content d'être capable de poser ses doigts sur les touches de ce gros appareil et de taper toute une ligne de *a* ou de *y* par exemple, ou, si Doris n'était pas trop occupée, de lui demander qu'elle l'aide à écrire son nom. Le magasin de Newark était beaucoup plus vaste que le bureau de New York et il contenait

beaucoup plus d'appareils, pas juste une machine à écrire et trois calculatrices dans la pièce du fond mais de très nombreuses rangées de petits gadgets ou de gros appareils électroménagers et tout un secteur au premier étage réservé aux lits, aux tables et aux chaises, un innombrable nombre de lits, de tables et de chaises. Ferguson n'était pas censé y toucher mais quand son père et ses oncles n'étaient pas en vue ou qu'ils lui tournaient le dos, il lui arrivait de temps en temps d'ouvrir en douce la porte d'un réfrigérateur pour sentir l'odeur très particulière qu'il y avait à l'intérieur ou de se hisser sur un lit pour tester en rebondissant l'élasticité du matelas, et même quand il était pris sur le fait, personne n'entraînait dans une colère terrible sauf parfois oncle Arnold qui le grondait sèchement et grognait : on ne touche pas à la marchandise, fiston. Il n'aimait pas qu'on lui parle comme ça et il n'aima vraiment pas la fois où son oncle, un samedi après-midi, lui donna une tape derrière la tête qui lui fit si mal qu'il en pleura, mais maintenant qu'il avait surpris sa mère en train de dire à son père qu'oncle Arnold était une andouille, il n'y attachait plus guère d'importance. En tous les cas les lits et les réfrigérateurs ne retenaient jamais longtemps son attention, pas quand on pouvait regarder les téléviseurs, les tout récents Philco et Emerson qui régnaient sur tous les autres appareils exposés : douze ou quinze modèles alignés côte à côte contre le mur à gauche de l'entrée, tous allumés sans le son et Ferguson n'aimait rien tant que changer les chaînes des postes pour que sept programmes différents soient diffusés en même temps, quel tourbillon délirant et désordonné c'était alors avec un dessin animé sur le premier écran, un western sur le deuxième, un feuilleton sur le troisième, un service religieux sur le quatrième, une publicité sur le cinquième, un journal d'informations sur le sixième et un match de football sur le septième. Ferguson courait sans cesse d'un écran à l'autre, puis se mettait à tourner en rond jusqu'à en avoir le vertige et tout en tournant il s'éloignait progressivement des écrans et quand il s'arrêtait il était en mesure de les regarder tous les sept à la fois, et de voir tant de choses différentes se produire en même temps ne manquait jamais de le faire rire. C'était drôle, si drôle et son père le laissait faire parce que lui aussi trouvait ça drôle.



La plupart du temps son père n'était pas drôle. Il travaillait de longues heures six jours par semaine, les journées les plus longues étant le mercredi et le vendredi, quand le magasin ne fermait pas avant vingt et une heures, et le dimanche il dormait jusqu'à dix heures ou dix heures et demie et l'après-midi il jouait au tennis. Son commandement favori était : *Écoute ta mère*, sa question préférée : *As-tu été un gentil garçon ?* Ferguson s'efforçait d'être un gentil garçon et d'écouter sa mère même s'il lui arrivait parfois de faillir à la tâche et d'oublier d'être gentil et d'écouter. Mais ce qu'il y avait de bien à propos de ces dérapages, c'est que son père semblait ne jamais s'en apercevoir. Il était sans doute trop occupé pour cela et Ferguson lui en était reconnaissant puisque sa mère, elle, le punissait rarement, même quand il oubliait d'écouter et d'être gentil, et dans la mesure où son père ne lui criait jamais dessus de la façon dont tante Millie criait sur ses enfants et ne le frappait jamais comme oncle Arnold frappait parfois son cousin Jack, Ferguson en vint à la conclusion que cette branche de la famille Ferguson était la meilleure même si elle n'était que trop réduite. Il arrivait pourtant parfois que son père le fasse rire et comme ces occasions étaient rares, Ferguson riait encore plus fort qu'il ne l'aurait fait si elles s'étaient produites plus souvent. Ce qu'il y avait d'amusant, c'était d'être lancé en l'air, et comme son père était très fort et avait des muscles bien saillants, Ferguson volait presque jusqu'au plafond quand ils étaient dans la maison et encore plus haut quand ils étaient dans le jardin, et pas une seule fois il ne lui vint à l'esprit que son père pourrait le lâcher, ce qui signifie qu'il se sentait suffisamment en sécurité pour ouvrir la bouche le plus grand possible et remplir l'air de grandes ventrées de rire. Encore une chose amusante : regarder son père jongler avec des oranges dans la cuisine. Et la troisième chose amusante était de l'entendre péter, pas seulement parce que les pets sont drôles en eux-mêmes mais parce que chaque fois que son père lâchait un pet en sa présence il avait coutume de dire Whoops c'est Hoppy qui passe, en référence à Hopalong Cassidy, le cow-boy de la télévision que Ferguson aimait tant. Pourquoi son père disait-il cela après avoir péti c'était là un des grands mystères du monde, mais Ferguson adorait ça et

il riait chaque fois que son père prononçait ces mots. Comme l'idée était étrange et intéressante : transformer un pet en un cow-boy nommé Hopalong Cassidy.

Peu après le cinquième anniversaire de Ferguson, tante Mildred épousa Henry Ross, un homme grand aux cheveux fins, professeur d'université, comme Mildred qui avait achevé ses études de littérature anglaise quatre ans auparavant et qui enseignait dans une université du nom de Vassar. Le nouvel oncle de Ferguson fumait des Pall Mall (*exceptionnelles et elles sont douces*) et semblait très nerveux car il fumait plus de cigarettes en un après-midi que sa mère pendant toute une journée, mais ce qui intrigua le plus Ferguson chez le mari de Mildred c'était qu'il parlait si vite et employait des mots si longs et si compliqués qu'il était impossible de comprendre plus que quelques bribes de ce qu'il disait. Pourtant il fit à Ferguson l'impression d'être un type bien avec un éclat de rire retentissant et une lueur joyeuse dans le regard, et il voyait bien que sa mère était heureuse du choix de Mildred puisqu'elle ne parlait jamais d'oncle Henry sans le qualifier de *brillant* et ne cessait de répéter qu'il lui rappelait quelqu'un du nom de Rex Harrison. Ferguson espérait que sa tante et son oncle allaient s'y mettre, question bébé, et lui fournir rapidement un petit cousin. Les frères imaginaires avaient leurs limites après tout et peut-être qu'un cousin Adler pourrait se transformer en quelque chose comme un presque frère ou à la rigueur en une presque sœur. Pendant plusieurs mois il attendit l'annonce, espérant tous les matins que sa mère allait entrer dans sa chambre et lui dire que tante Mildred allait avoir un enfant, mais il se produisit alors une chose, une calamité imprévue qui renversa tous les plans que Ferguson avait si soigneusement ourdis. Son oncle et sa tante allaient s'installer à Berkeley en Californie. Ils allaient y enseigner et y vivre et ne reviendraient jamais, ce qui voulait dire que même s'ils lui fabriquaient un cousin, ce cousin ne pourrait jamais devenir un presque frère puisque les frères et les presque frères doivent vivre près les uns des autres, de préférence sous le même toit. Quand sa mère déploya une carte des États-Unis pour lui montrer où était la Californie, il en fut si découragé qu'il martela de son poing l'Ohio, le Kansas, l'Utah et tous les autres États entre le

New Jersey et l'océan Pacifique. Cinq mille kilomètres. Une distance impossible, c'était si loin qu'il aurait pu s'agir d'un autre pays, d'un autre monde.

C'était l'un des souvenirs les plus vifs de son enfance : le trajet jusqu'à l'aéroport dans la Chevrolet verte en compagnie de sa mère et de tante Mildred le jour où celle-ci partit pour la Californie. Oncle Henry avait déjà pris l'avion deux semaines plus tôt, il n'y avait donc que tante Mildred avec eux en cette chaude et humide journée de la mi-août, Ferguson était assis à l'arrière vêtu d'un short, la tête moite de sueur et ses jambes nues collant à la banquette en similicuir et bien que ce fût la première fois qu'il se rendait à l'aéroport, la première fois qu'il voyait des avions de si près et qu'il pouvait savourer le gigantisme et la beauté de ces machines, le souvenir de cette matinée se grava en lui à cause de ces deux femmes, sa mère avec sa sœur, l'une brune et l'autre blonde, l'une aux cheveux longs et l'autre aux cheveux courts, si différentes l'une de l'autre qu'il fallait étudier leur visage un certain temps pour comprendre qu'elles étaient issues des deux mêmes parents, sa mère, si affectueuse et chaleureuse, toujours prête à vous toucher et à vous prendre dans ses bras, et Mildred, si distante et réservée, touchant rarement les autres, et pourtant elles étaient là toutes les deux à la porte d'embarquement du vol de la Pan Am pour San Francisco et quand le haut-parleur annonça le numéro du vol et que vint le moment de faire ses adieux, comme si elles répondaient à un signal caché fixé à l'avance, elles se mirent toutes les deux à pleurer, leurs larmes tombaient en cascade jusqu'à terre, puis elles se serrèrent dans les bras et restèrent comme ça un moment, à se serrer et à pleurer. Sa mère n'avait encore jamais pleuré devant lui, et avant de l'avoir vu de ses propres yeux il n'aurait jamais cru Mildred capable de pleurer et pourtant elles étaient là, pleurant devant lui en se faisant leurs adieux et elles savaient bien l'une et l'autre qu'il pourrait se passer des mois ou des années avant qu'elles ne se revoient et Ferguson comprit cela alors qu'il se tenait près d'elles du haut de ses cinq ans, levant les yeux vers sa mère et sa tante, sidéré par l'ampleur de l'émotion qui se dégageait d'elles et l'image alla s'ancrer en lui si profondément qu'il ne l'oublia jamais.

En novembre de l'année suivante, deux mois après l'entrée de Ferguson à l'école primaire, sa mère ouvrit un atelier de photographie dans le centre de Montclair. L'enseigne au-dessus de la porte annonçait Roseland Photo et la vie chez les Ferguson prit un nouveau rythme plus rapide commençant chaque jour par une bousculade matinale afin de conduire l'un d'entre eux à l'heure à l'école, suivie du départ des deux autres pour le travail chacun dans sa voiture, et comme sa mère était désormais absente de la maison cinq jours par semaine (du mardi au samedi), il y eut une femme nommée Cassie pour assurer les tâches domestiques, faire le ménage, les lits, les courses et parfois même pour faire dîner Ferguson quand ses parents travaillaient tard. Il voyait beaucoup moins sa mère à présent mais la vérité c'est qu'il avait moins besoin d'elle. Il savait lacer ses chaussures tout seul, après tout, et chaque fois qu'il pensait à celle qu'il épouserait, il hésitait entre deux candidates potentielles : Cathy Gold, la petite blonde aux yeux bleus et à la longue queue de cheval, et Margie Fitzpatrick, la rousse imposante qui était si forte et si intrépide qu'elle pouvait attraper deux garçons à la fois et les soulever de terre.

La première personne qui posa pour un portrait chez Roseland Photo fut le fils de la propriétaire. Du plus loin que Ferguson s'en souvienne, sa mère avait toujours pointé son objectif vers lui, mais ces premières photos étaient des instantanés et elle s'était servie d'un petit appareil léger et portable alors que l'appareil de l'atelier était beaucoup plus imposant et devait être fixé sur un pied à trois branches nommé tripode. Il aimait bien ce mot, tripode, qui lui faisait penser aux petits pois, son légume préféré, à cause de l'expression *two peas in a pod* et il était aussi très impressionné par le soin que mettait sa mère à régler les lumières avant de prendre les clichés, ce qui semblait prouver qu'elle maîtrisait parfaitement ce qu'elle faisait et de la voir travailler avec une telle adresse et une telle assurance emplît Ferguson d'un sentiment agréable pour sa mère, qui tout à coup n'était plus simplement sa mère mais quelqu'un qui faisait des choses importantes ailleurs dans le monde. Elle lui fit revêtir de beaux habits pour la photo, à savoir sa veste de sport en tweed et sa chemise blanche avec le grand col sans bouton en haut, et

Ferguson trouva cela si agréable d'être assis là pendant que sa mère s'affairait à ajuster la pose qu'il n'eut aucune difficulté à sourire quand elle le lui demanda. L'amie de sa mère originaire de Brooklyn était avec eux ce jour-là, Nancy Solomon autrefois connue sous le nom de Nancy Fein et qui vivait à présent à West Orange, sacrée Nancy avec ses dents de lapin et ses deux gamins, la meilleure copine de sa mère, qu'il connaissait donc depuis toujours. Sa mère lui expliqua que lorsque les clichés seraient développés, l'un d'eux serait agrandi à une très grande échelle et transféré sur une toile que Nancy allait peindre, transformant la photo en un véritable portrait à l'huile. C'était l'un des services que Roseland Photo prévoyait de proposer à ses clients : non seulement des portraits en noir et blanc mais aussi de véritables peintures. Ferguson n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait faire cela mais il supposait que Nancy devait être un peintre sacrément doué pour réaliser une transformation aussi difficile. Deux samedis plus tard, sa mère et lui quittèrent la maison à huit heures du matin et se rendirent en voiture dans le centre-ville de Montclair. La rue était pratiquement déserte et il y avait une place de stationnement libre juste devant Roseland Photo mais vingt ou trente mètres avant de s'arrêter, sa mère demanda à Ferguson de fermer les yeux. Il voulut demander pourquoi mais, alors qu'il s'apprêtait à ouvrir la bouche, elle dit : Pas de questions, Archie. Il ferma donc les yeux et après s'être garée devant l'atelier, elle l'aida à sortir de la voiture et l'emmena par la main à l'endroit où elle avait décidé de le conduire. Très bien, dit-elle, maintenant tu peux ouvrir les yeux. Ferguson ouvrit les yeux et se retrouva à contempler la devanture de la nouvelle boutique de sa mère et ce qu'il y vit ce furent deux grands portraits de lui, mesurant chacun soixante par quatre-vingt-dix centimètres, le premier une photo en noir et blanc et le deuxième une réplique exacte du premier mais en couleurs, avec ses cheveux châtain clair et ses yeux gris-vert, sa veste marron mouchetée de rouge en tout point semblables à ce qu'ils étaient dans la réalité. Nancy avait un coup de pinceau tellement précis, l'exécution était si parfaite qu'il était incapable de dire s'il regardait une photo ou un tableau. Des semaines passèrent et comme les photos étaient maintenant exposées en

permanence, des inconnus commencèrent à le reconnaître et à l'arrêter dans la rue pour lui demander si ce n'était pas lui le petit gars dans la vitrine de Roseland Photo. Il était devenu le gamin de six ans le plus célèbre de Montclair, le garçon de la photo de l'atelier de sa mère, une véritable légende.

Le 29 septembre 1954, Ferguson n'alla pas à l'école et resta à la maison. Il avait une température de 38,6° et avait passé la nuit précédente à vomir dans un faitout en aluminium que sa mère avait posé par terre près de son lit. Quand elle partit travailler ce matin-là, elle lui recommanda de rester en pyjama et de dormir le plus possible. S'il n'arrivait pas à dormir, il fallait qu'il reste au lit avec ses bandes dessinées et chaque fois qu'il devait aller aux toilettes il fallait qu'il pense à mettre ses chaussons. Pourtant, vers treize heures, la fièvre était tombée à 37,2 et il se sentit assez bien pour descendre et demander à Cassie si elle pouvait lui préparer quelque chose à manger. Elle lui fit des œufs brouillés avec des toasts qui passèrent convenablement sans lui barbouiller l'estomac et donc au lieu de remonter se coucher il se rendit d'un pas traînant dans la petite pièce proche de la cuisine que ses parents appelaient alternativement le petit salon ou le living-room et il alluma la télévision. Cassie l'y suivit et s'assit sur le canapé à côté de lui et lui dit que le premier match des World Series allait commencer dans quelques minutes. Les World Series. Il savait ce que c'était mais il n'avait jamais vu aucun des matchs, il avait seulement vu une ou deux fois des matchs en saison régulière, pas parce qu'il n'aimait pas le baseball – qu'en réalité il adorait pratiquer – mais simplement parce qu'il était toujours dehors avec ses copains quand les parties avaient lieu en journée, et quand débutaient celles en soirée, on l'avait déjà mis au lit. Il connaissait le nom de certains joueurs importants, Williams, Musial, Feller, Robinson, Berra mais il ne soutenait aucune équipe en particulier, ne lisait pas les pages sport du *Newark Star-Ledger* ni du *Newark Evening News* et n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire être un supporter. À l'inverse, Cassie Burton, qui avait trente-huit ans, était une inconditionnelle des Brooklyn Dodgers, surtout parce que Jackie Robinson jouait dans leur équipe, le numéro 42, le joueur de deuxième base qu'elle appelait toujours *Jackie, mon homme*, le

premier joueur à la peau noire à porter le maillot d'une ligue majeure, chose que Ferguson savait pour l'avoir apprise de sa mère et de Cassie, mais, sur ce sujet, c'était Cassie qui en savait le plus car elle était elle-même une personne à la peau noire, une femme qui avait passé les dix-huit premières années de sa vie en Géorgie et qui parlait avec un fort accent du Sud que Ferguson trouvait à la fois étrange et merveilleux, si langoureux dans sa musicalité qu'il ne se lassait jamais d'entendre parler Cassie. Les Dodgers ne participaient pas cette année au championnat, lui apprit-elle, ils avaient été éliminés par les Giants, mais les Giants étaient aussi une équipe locale donc elle les soutenait et espérait qu'ils allaient remporter les World Series. Ils avaient quelques bons joueurs *de couleur*, dit-elle (c'était l'expression qu'elle employait, *de couleur*, alors que la mère de Ferguson lui avait appris à employer le mot *Nègre* à propos de personnes à la peau noire ou foncée, comme tout cela était bizarre, pensait-il, qu'un Nègre ne dise pas *Nègre* mais *de couleur*, encore une preuve que le monde était décidément déconcertant), mais malgré la présence de Willie Mays, de Hank Thompson et de Monte Irvin dans l'équipe des Giants, personne ne leur donnait la moindre chance contre les Cleveland Indians qui avaient établi le record du plus grand nombre de victoires d'une équipe de l'American League. Nous verrons bien, dit Cassie, qui ne voulait rien concéder aux parieurs, puis Ferguson et elle s'installèrent pour assister à la retransmission depuis le Polo Grounds. Le match commença très mal lorsque Cleveland marqua deux points au sommet de la première manche mais les Giants récupérèrent ces points au bas de la troisième manche et le jeu évolua alors vers une de ces batailles intenses et bien senties (*Maglie versus Lemon*) dans lesquelles personne ne fait grand-chose et tout peut dépendre d'un seul *at-bat* ce qui rend chaque lancer plus important et plus dramatique à mesure que le jeu avance. Quatre manches consécutives sans que personne n'atteigne le marbre dans aucune des équipes et soudain au sommet de la huitième, les Indians eurent deux joueurs sur base et alors se dressa Vic Wertz, un batteur gaucher très puissant qui frappa une balle rapide lancée par le releveur des Giants, Don Liddle, et l'envoya voler dans le champ extérieur central si loin que Ferguson pensa qu'il

allait à coup sûr réussir un coup de circuit mais il était encore novice à l'époque et ne savait pas que le Polo Grounds était un terrain à la configuration bizarre, avec le champ central le plus profond de tous les terrains de baseball – cent quarante-sept mètres du marbre jusqu'à la clôture –, de sorte que la chandelle extraordinaire de Wertz, qui lui aurait valu un coup de circuit n'importe où ailleurs, n'allait pas atteindre les gradins, mais ça n'en était pas moins un coup foudroyant, il était certain qu'il allait survoler le voltigeur de centre des Giants avant d'aller rebondir contre le mur, de quoi marquer un triple, voire un coup de circuit à l'intérieur du parc, ce qui aurait donné aux Indians au moins deux ou trois points supplémentaires, mais Ferguson assista alors à une chose qui défiait toute probabilité, une prouesse athlétique qui écrasait tous les exploits humains dont il avait pu être témoin dans sa courte vie car le jeune Willie Mays courut après la balle en tournant le dos au champ intérieur, il courut comme Ferguson n'avait jamais vu un homme courir, démarrant à la seconde même où la balle quittait la batte de Wertz, comme si le bruit de la balle contre le bois lui avait indiqué l'endroit exact où la balle allait atterrir, et Willie Mays ne regardait ni en l'air ni derrière lui en fonçant dans la même direction que la balle, connaissant la trajectoire de la balle sans même la voir, comme s'il avait des yeux derrière la tête, puis la balle atteignit son apogée et entama sa descente vers un point situé à cent trente mètres du marbre, et Willie Mays s'y trouvait, tendant le bras devant lui et la balle descendit au-dessus de son épaule gauche et vint atterrir dans le creux de son gant grand ouvert. Au moment où Mays rattrapa la balle, Cassie sauta du canapé et se mit à crier : *Oh là là, oh là là, oh là là !* mais cette balle rattrapée n'était pas tout car à l'instant même où les hommes de la base avaient vu la balle quitter la batte de Wertz, ils s'étaient mis à courir, à courir avec la conviction qu'ils allaient marquer le point, qu'ils devaient obligatoirement marquer le point puisque aucun voltigeur de centre ne pouvait rattraper une telle balle et dès que Mays eut rattrapé la balle, il se retourna et la lança vers le champ intérieur, un tir long, impossible, qu'il expédia si fort qu'il en perdit sa casquette et tomba à la renverse après que la balle eut quitté sa main, et non seulement Wertz était



hors-jeu mais le coureur principal fut empêché de marquer sur la balle au vol. Le score restait serré. Il semblait inévitable que les Giants finissent par l'emporter au bas de la huitième ou de la neuvième manche mais ce ne fut pas le cas. On joua les prolongations. Marv Grissom, le nouveau lanceur de relève des Giants, empêcha les Indiens de marquer en haut de la dixième manche, puis les Giants placèrent deux joueurs en bas de la manche, incitant l'entraîneur Leo Durocher à envoyer Dusty Rhodes au poste de frappeur d'urgence. Quel chouette nom c'était là, se dit Ferguson, Dusty Rhodes, c'était un peu comme s'appeler Wet Sidewalks ou Snowy Streets mais lorsque Cassie vit ce gars de l'Alabama aux sourcils épais s'échauffer en faisant tourner sa batte, elle s'exclama : *Regarde-moi ce connard de Blanc avec sa barbe au menton. S'il est pas bourré, Archie, c'est que moi je suis la reine d'Angleterre.* Bourré ou pas, Rhodes avait un excellent coup d'œil ce jour-là et une fraction de seconde après qu'un Bob Lemon fatigué eut lancé une balle pas tellement rapide au milieu du marbre, Rhodes fonça sur elle et la relança par-dessus la clôture du champ droit. Fin de partie. Giants 5, Indiens 2. Cassie exulta. Ferguson exulta. Ils se serrèrent dans les bras, ils bondirent sur place, dansèrent ensemble dans la pièce et à partir de ce jour, le baseball devint le sport favori de Ferguson.

Les Giants continuèrent à écraser les Indiens en gagnant aussi la deuxième, la troisième et la quatrième manche, un retournement miraculeux qui ravit le petit Ferguson de sept ans, mais personne ne fut plus heureux du résultat des World Series de 1954 que l'oncle Lew. Le frère aîné de son père avait connu au fil des années des hauts et des bas en tant que parieur, perdant plus qu'il ne gagnait, mais gagnant tout de même juste assez pour garder la tête hors de l'eau, et cette fois, alors que tous les paris se portaient sur Cleveland, il aurait dû raisonnablement suivre le troupeau, mais son équipe c'étaient les Giants, il les avait soutenus lors des bonnes et des mauvaises saisons depuis le début des années vingt et pour une fois il décida de ne pas tenir compte des pronostics et de parier avec son cœur plutôt qu'avec sa raison. Non seulement il paria toute sa mise sur les tocards mais il paria qu'ils allaient gagner quatre à zéro, hypothèse si

absurde et si délirante que son bookmaker prit son pari à 300 contre un, ce qui veut dire qu'en misant la modique somme de deux cents dollars, l'élégant Lew Ferguson repartit avec un trésor de soixante mille dollars, une somme énorme pour l'époque, une fortune. Le butin était si extraordinaire, si étonnant dans toutes ses conséquences qu'oncle Lew et tante Millie invitèrent toute la famille à un grand gueuleton avec champagne, homard, épais steaks chateaubriand mais aussi présentation du nouveau manteau de vison de Millie et tour du pâté de maisons dans la Cadillac blanche flambant neuve de Lew. Ce soir-là, Ferguson n'était pas dans son assiette (Francie n'était pas là, il avait mal au ventre et ses autres cousins lui adressèrent à peine la parole) mais il s'imagina que tous les autres avaient passé un bon moment. Pourtant, après les festivités, alors qu'il rentrait à la maison avec ses parents dans la voiture bleue, il fut très surpris d'entendre sa mère se mettre à critiquer oncle Lew auprès de son père. Il ne saisissait pas tout ce qu'elle disait mais sa voix en colère était inhabituellement sévère, c'était une harangue acerbe qui semblait en rapport avec le fait que son oncle devait de l'argent à son père, et comment Lew pouvait-il se permettre de gaspiller de l'argent en Cadillac et en manteau de vison avant de rembourser son père. Au début, son père prit les choses avec calme puis il éleva la voix, ce qui n'arrivait pratiquement jamais, et brusquement il se mit à hurler, disant à la mère de Ferguson de se taire, que Lew ne lui devait rien, que c'était l'argent de son frère et qu'il pouvait bien en faire ce qu'il voulait. Ferguson savait bien qu'il arrivait à ses parents de se disputer (il entendait leurs voix à travers la cloison de leur chambre) mais c'était la première fois qu'ils se disputaient en sa présence et comme c'était la première fois, il ne put s'empêcher de penser que quelque chose de fondamental venait de changer dans le monde.

L'année suivante, juste après Thanksgiving, l'entrepôt de son père fut entièrement dévalisé lors d'un cambriolage nocturne. L'entrepôt était un bâtiment en parpaings d'un seul étage qui se dressait derrière 3 Brothers Home World, Ferguson y était allé plusieurs fois au fil des ans, c'était un vaste espace sentant le froid et l'humidité où s'alignaient, rangée après rangée, des cartons contenant des téléviseurs, des réfrigérateurs, des machines

à laver et tous les autres appareils que les frères vendaient dans leur magasin. La marchandise dans les rayons était simplement exposée pour que le client fasse son choix. Quand quelqu'un voulait acheter un appareil, il fallait l'envoyer chercher dans l'entrepôt par un homme dénommé Ed, un gars costaud qui avait une sirène tatouée sur l'avant-bras droit et qui avait servi sur un porte-avions pendant la guerre. S'il s'agissait d'un petit objet comme un grille-pain, une lampe ou une cafetière, Ed le remettait au client qui l'emportait chez lui dans sa propre voiture, mais si c'était un gros appareil comme une machine à laver ou un réfrigérateur, Ed, avec l'aide d'un autre vétéran très musclé, Phil, le chargeait à l'arrière de la camionnette et le livrait chez le client. C'est comme ça que marchait le commerce au 3 Brothers Home World, et Ferguson connaissait bien le système et était assez grand pour comprendre que l'entrepôt était le cœur de toute l'opération. Et quand sa mère vint le réveiller le dimanche matin d'après Thanksgiving et lui raconta que l'entrepôt avait été cambriolé, il saisit immédiatement l'horrible signification de ce crime. Un entrepôt vide signifiait plus de commerce, plus de commerce signifiait plus d'argent, plus d'argent c'étaient des problèmes : l'hospice, la famine, la mort. Sa mère lui fit remarquer que la situation n'était tout de même pas à ce point désespérée parce que les marchandises étaient assurées mais, oui, tout de même, c'était un coup dur surtout à l'approche de la période des achats de Noël et comme il faudrait probablement des semaines ou des mois avant que l'assurance ne les rembourse, le magasin ne survivrait pas sans un prêt d'urgence de la banque. Pour l'instant, son père était à Newark en train de faire sa déclaration à la police, dit-elle, et comme chaque article portait un numéro de série, il y avait peut-être une chance, une petite chance qu'on retrouve les voleurs et qu'on les arrête.

Le temps passa, les voleurs ne furent pas retrouvés mais son père réussit à obtenir le prêt de la banque, évitant ainsi à Ferguson et sa famille le déshonneur de devoir déménager à l'hospice. La vie continua plus ou moins comme avant, pourtant Ferguson ressentit un changement dans l'atmosphère familiale, quelque chose de triste, de maussade et de mystérieux qui

flottait dans l'air environnant. Il lui fallut un certain temps pour identifier la source de ce changement de climat, mais en observant sa mère et son père, ensemble et séparément, il parvint à la conclusion que sa mère n'avait absolument pas changé, elle débordait toujours d'anecdotes sur son travail à l'atelier, fournissait toujours son lot quotidien de sourires et d'éclats de rire, le regardait toujours droit dans les yeux en lui parlant, était toujours prête pour des parties de ping-pong endiablées dans la véranda de derrière aménagée pour l'hiver, et l'écoutait toujours très attentivement chaque fois qu'il venait lui exposer un problème. C'était son père qui avait changé, son père si peu bavard en temps normal qui à présent ne disait pratiquement plus rien le matin à la table du petit-déjeuner, qui semblait distrait et à peine présent comme si son esprit était concentré sur un problème sombre et douloureux qu'il ne voulait partager avec personne. Peu après le début de la nouvelle année, quand 1955 se fut changé en 1956, Ferguson prit son courage à deux mains et alla demander à sa mère ce qui n'allait pas, qu'elle lui explique pourquoi son père semblait si triste et si distant. C'était le cambriolage, dit-elle, le cambriolage *le dévorait vivant* et plus il y pensait, moins il pouvait penser à autre chose. Ferguson ne comprenait pas. Cela faisait déjà six ou sept semaines que l'entrepôt avait été cambriolé, l'assurance s'appropriait à rembourser les marchandises perdues, la banque avait accordé son prêt et le magasin tournait toujours. Pourquoi son père se ferait-il du souci alors qu'il n'y avait vraiment pas de quoi ? Il vit sa mère hésiter comme si elle luttait pour décider s'il fallait le mettre dans la confiance, pas convaincue qu'il fût assez grand pour faire face à la réalité des faits, et la lueur du doute vacilla dans son regard l'espace d'un instant mais n'en fut pas moins palpable, alors tout en lui caressant la tête et en observant ce visage d'un enfant qui n'avait pas encore neuf ans, elle se jeta à l'eau et se livra à lui comme elle ne l'avait encore jamais fait, lui révélant le secret qui anéantissait son père. La police et l'assurance travaillaient toujours sur l'affaire, dit-elle, et elles étaient l'une et l'autre parvenues à la conclusion qu'il s'agissait d'un *coup monté de l'intérieur*, c'est-à-dire que le cambriolage avait été commis non par des étrangers mais par quelqu'un qui travaillait au

magasin. Ferguson, qui connaissait tout le monde dans l'équipe de 3 Brothers Home World, depuis les magasiniers Ed et Phil jusqu'à la comptable Adelle Rosen en passant par le réparateur Charlie Sykes et le portier Bob Dawkins, sentit les muscles de son estomac se contracter en une petite crampe douloureuse. Il était impossible que l'un de ces braves gens ait pu faire un si mauvais coup à son père, pas un seul d'entre eux n'était capable d'une telle trahison, la police et l'assurance devaient se tromper. Non, Archie, lui dit sa mère, je ne pense pas qu'ils se trompent. Mais la personne qui a fait le coup n'est aucun de ceux que tu viens de mentionner.

Que voulait-elle dire ? se demanda Ferguson. Les seules autres personnes en rapport avec le magasin étaient oncle Lew et oncle Arnold, les frères de son père, et les frères ne se volent pas entre eux, n'est-ce pas ? De telles choses ne peuvent pas arriver.

Ton père a été confronté à un choix terrible. Renoncer aux poursuites et aux indemnités de l'assurance ou bien envoyer Arnold en prison. Que crois-tu qu'il ait décidé ?

Il a retiré sa plainte et n'a pas envoyé Arnold en prison.

Évidemment. Il n'aurait même pas imaginé le faire. Mais tu comprends à présent pourquoi il est tellement bouleversé.

Une semaine après cette conversation avec sa mère, elle lui annonça qu'oncle Arnold et tante Joan partaient s'installer à Los Angeles. Joan allait lui manquer, lui confia sa mère mais c'était probablement mieux ainsi dans la mesure où les dégâts causés étaient irréparables. Deux mois après le départ en Californie d'Arnold et Joan, oncle Lew fracassa sa Cadillac blanche sur l'autoroute Garden State Parkway et mourut dans l'ambulance qui le conduisait à l'hôpital, et avant qu'on ait pu comprendre à quelle vitesse les dieux interviennent quand ils n'ont rien de mieux à faire, le clan Ferguson avait été réduit en miettes.



## 1.2

Quand Ferguson avait six ans, sa mère lui raconta comment elle avait failli le perdre. Non pas le perdre au sens de ne plus savoir où il était, mais au sens de le voir mort, de le voir quitter le monde et flotter dans le ciel comme un esprit désincarné. Il n'avait pas encore un an et demi, dit-elle, une nuit il se mit à avoir de la fièvre, une petite fièvre qui grimpa rapidement juste au-dessus de 41°, une température alarmante même pour un jeune enfant, de sorte que son père et elle le conduisirent immédiatement à l'hôpital où il fut pris de convulsions qui auraient facilement pu le tuer car même le médecin qui lui retira les amygdales ce soir-là déclara que la situation était délicate, il n'était pas certain que Ferguson survive, que tout cela était dans la main de Dieu, et sa mère en fut si effrayée, lui dit-elle, si horriblement effrayée à l'idée de perdre son petit garçon qu'elle faillit *en devenir folle*.

Ce fut le pire moment de sa vie, dit-elle, la fois où elle crut que le monde pouvait vraiment s'écrouler, mais il y eut aussi d'autres coups durs, toute une liste de secousses imprévues et de mésaventures, et elle se mit alors à énumérer les divers accidents qui lui étaient arrivés quand il était petit, dont plusieurs auraient pu le tuer ou l'estropier, comme la fois où il s'étouffa en avalant un morceau de steak pas assez mâché ou bien le morceau de verre cassé qui lui était entré dans la plante du pied ce qui avait nécessité quatorze points de suture, ou bien la fois où il avait trébuché sur une pierre qui lui avait ouvert la joue gauche et il avait fallu onze points de suture, ou la piqûre d'abeille qui lui fit enfler le visage au point de lui fermer les yeux, ou encore

l'été dernier quand il apprenait à nager et avait failli se noyer quand son cousin Andrew lui avait fait boire la tasse. Et chaque fois que sa mère racontait un de ces événements, elle marquait une petite pause et demandait à Ferguson s'il s'en souvenait et le fait est qu'il s'en souvenait, qu'il se souvenait de presque tous ces incidents comme s'ils s'étaient produits la veille.

Ils eurent cette conversation à la mi-juin, trois jours après que Ferguson se fut cassé la jambe gauche en tombant du chêne dans le jardin, et ce que sa mère s'efforçait de démontrer en évoquant cette litanie de petites catastrophes, c'est que chaque fois qu'il s'était fait mal par le passé, il s'était toujours rétabli, que son corps l'avait fait souffrir pendant un moment puis que la douleur avait disparu et c'était exactement ce qui allait se passer pour sa jambe. C'était vraiment désagréable de devoir porter un plâtre, bien sûr, mais on finirait par le lui enlever et il se sentirait comme neuf. Ferguson voulut savoir combien de temps cela prendrait et sa mère lui répondit un mois environ, ce qui était, à son avis, une réponse extrêmement vague et peu satisfaisante, un mois correspondant à un cycle de la lune pourrait être supportable s'il ne se mettait pas à faire trop chaud mais *environ* voulait dire beaucoup plus longtemps, une période indéfinie et donc insupportable. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de se mettre en colère contre l'injustice de toute cette histoire, sa mère lui posa une question, une question étrange, la plus étrange qu'on lui ait jamais posée.

*Es-tu en colère contre toi-même, Archie, ou contre l'arbre ?*

Voilà une énigme bien embarrassante à lancer à un garçon qui n'était pas encore sorti de l'école maternelle. En colère ? Pourquoi devrait-il être en colère contre quoi que ce soit ? Ne lui suffisait-il pas d'être triste ?

Sa mère sourit. Elle était heureuse, dit-elle, qu'il n'en veuille pas à l'arbre parce qu'elle l'aimait bien cet arbre, son père et elle aimaient cet arbre tous les deux et ils avaient acheté cette maison à West Orange en grande partie à cause de ce grand jardin, et ce que ce jardin avait de mieux et de plus beau c'était ce chêne planté en son centre et qui le dominait. Trois ans et demi plus tôt, lorsque son père et elle avaient décidé de quitter l'appartement de Newark pour acheter une maison en banlieue, ils



avaient cherché dans plusieurs villes, Montclair et Maplewood, Millburn et South Orange, mais dans aucun de ces endroits il n'y avait la maison qui leur convenait, ils étaient fatigués et découragés de voir tant de maisons qui ne faisaient pas l'affaire et puis ils avaient découvert celle-ci et compris que c'était celle qu'il leur fallait. Elle était heureuse qu'il ne soit pas fâché contre l'arbre, dit-elle, parce que s'il avait été fâché, elle aurait été obligée de l'abattre. Pourquoi l'abattre ? demanda Ferguson qui commençait maintenant à rire à l'idée de voir sa mère en train d'abattre un si grand arbre, sa mère si jolie en combinaison de travail en train d'attaquer le chêne armée d'une énorme hache étincelante. Parce que je suis de ton côté, Archie, dit-elle, et que tes ennemis sont aussi les miens.

Le lendemain, son père rapporta de 3 Brothers Home World un climatiseur pour la chambre de Ferguson. Il commence à faire chaud, fit son père, signifiant qu'il voulait que son fils soit à l'aise pendant qu'il se languissait sur son lit avec son plâtre, et ce sera également utile contre son rhume des foins, poursuivit-il, en empêchant le pollen d'entrer dans la pièce, car le nez de Ferguson était d'une sensibilité extrême à tous les agents irritants en suspension dans l'air provenant de l'herbe, de la poussière et des fleurs, et moins il éternuerait pendant sa convalescence moins sa jambe cassée lui ferait mal, parce qu'un éternuement était une force puissante, et s'il était violent il pouvait résonner à travers votre corps tout entier, depuis le sommet de votre tête fortement secouée jusqu'au bout de vos orteils. Ferguson, âgé de six ans, regardait son père s'affairer à installer le climatiseur sur la fenêtre à droite du bureau, une opération beaucoup plus compliquée qu'il ne l'aurait cru qui commençait par le démontage de la moustiquaire et requérait des outils comme un mètre ruban, un crayon, une perceuse, un pistolet à mastic, des baguettes de bois, un tournevis et plusieurs vis, et Ferguson fut impressionné de voir avec quelle rapidité et avec quel soin son père travaillait, comme si ses mains savaient quoi faire sans recevoir d'ordres de l'esprit, des mains autonomes pour ainsi dire, dotées de leur propre savoir et puis vint le moment de hisser le gros cube de métal et de l'ajuster à la fenêtre, l'objet semblait à Ferguson tellement lourd à soulever, mais son père y arriva sans

effort apparent et, tandis qu'il parachevait le travail à l'aide du tournevis et du pistolet à mastic, son père fredonnait la chanson qu'il fredonnait toujours quand il bricolait dans la maison, un vieux morceau d'Al Jolson intitulé *Sonny Boy – Tu ne peux pas savoir / on ne peut pas expliquer / ce que tu représentes pour moi Sonny*. Son père se pencha pour attraper une vis qui était tombée par terre et quand il se redressa il attrapa brusquement le creux de ses reins de sa main droite. *Och un vai*, dit-il, je crois que je me suis froissé un muscle. Le remède pour les muscles froissés consistait à rester quelques minutes allongé sur le dos, lui dit son père, de préférence sur une surface dure et comme la surface la plus dure dans la pièce c'était le parquet son père s'allongea rapidement par terre près du lit de Ferguson. Quel point de vue inhabituel que de voir de haut son père allongé sur le plancher au-dessous de lui et, comme Ferguson se penchait sur le bord de son lit pour observer le visage grimaçant de son père, il se décida à lui poser une question, cette question il y avait pensé plusieurs fois au cours du mois passé mais il n'avait jamais trouvé le bon moment pour la poser : qu'avait fait son père avant de devenir le patron de 3 Brothers Home World ? Il vit le regard de son père errer au plafond comme s'il cherchait une réponse à la question, puis Ferguson remarqua que les muscles autour de la bouche de son père se tiraient vers le bas, une mimique qu'il connaissait bien et qui montrait que son père faisait un effort pour réprimer un sourire, geste qui annonçait à son tour qu'il allait se produire quelque chose d'inattendu. *J'étais chasseur de gros gibier*, dit son père d'un ton calme et naturel sans trahir par le moindre signe qu'il était sur le point de se lancer dans le plus incroyable ramassis d'absurdités qu'il ait jamais débitées à son fils, et pendant les vingt ou trente minutes suivantes il évoqua ses souvenirs de lions, de tigres et d'éléphants, la *chaleur accablante de l'Afrique*, il raconta comment il s'était taillé un chemin au travers de jungles touffues, avait traversé à pied le Sahara, escaladé le Kilimandjaro et la fois où il avait été presque entièrement avalé par un serpent géant et celle où il avait été capturé par des cannibales et sur le point d'être jeté dans une marmite d'eau bouillante mais à la dernière minute il avait réussi à se défaire des lianes qu'il avait aux poignets et aux

chevilles, à échapper à ses ravisseurs meurtriers et à disparaître dans l'épaisseur de la jungle, et l'autre fois où il prenait part à son dernier safari avant de rentrer au pays épouser la mère de Ferguson et s'était perdu au plus noir du cœur de l'Afrique, qui était connu comme *le continent noir*, et il errait dans une vaste savane sans limites où il vit un troupeau de dinosaures en train de brouter, les derniers dinosaures sur terre. Ferguson était assez grand pour savoir que la race des dinosaures était éteinte depuis des millions d'années, mais les autres histoires lui semblaient plausibles, pas nécessairement vraies peut-être mais probablement vraies et donc dignes d'être crues, enfin peut-être. À ce moment, sa mère entra dans la chambre et quand elle vit le père de Ferguson allongé sur le plancher, elle lui demanda s'il avait des problèmes de dos. Non, non, dit-il. Je me repose seulement, et il se releva comme s'il n'avait pas mal au dos, alla à la fenêtre et mit en marche le climatiseur.

Oui, le climatiseur rafraîchit la pièce et mit un terme aux éternuements, et comme il faisait plus frais, sa jambe ne le démangea pas autant sous son plâtre, mais il y avait aussi des inconvénients à vivre dans une chambre réfrigérée, tout d'abord le bruit qui était étrange et déroutant parce qu'il y avait des moments où il l'entendait et d'autres pas mais quand il l'entendait il le trouvait monotone et désagréable, mais le pire c'était le problème des fenêtres qui devaient rester fermées pour conserver l'air froid à l'intérieur, et comme elles étaient fermées en permanence et que le moteur était toujours en marche, il ne pouvait pas entendre les oiseaux chanter dehors alors que le seul avantage d'être enfermé dans sa chambre avec une jambe dans le plâtre c'était d'écouter les oiseaux dans les arbres juste sous sa fenêtre, les chants, les gazouillis, les trilles qui, selon Ferguson, étaient les plus beaux sons du monde. Le climatiseur avait donc ses plus et ses moins, ses avantages et ses inconvénients et, comme tant d'autres choses que le monde lui avait réservées au cours de sa vie, c'était là, selon l'expression que sa mère employait souvent, *un cadeau empoisonné*.

Ce qui le contrariait le plus dans le fait d'être tombé de l'arbre c'est que cela n'aurait pas dû arriver. Ferguson était prêt à accepter la douleur et la souffrance quand elles lui semblaient

nécessaires, comme de vomir quand il était malade ou de laisser le Dr Guston lui planter une aiguille dans le bras pour une injection de pénicilline, mais la douleur inutile violait les principes du bon sens, ce qui la rendait à la fois stupide et insupportable. Il était quelque peu tenté de rejeter la faute sur Chuckie Brower mais, en définitive, Ferguson comprenait bien que ce n'était là qu'une piètre excuse : quelle importance que Chuckie l'ait mis au défi de grimper dans l'arbre ? Ferguson avait accepté de le relever, ce qui revenait à dire qu'il avait accepté de monter dans l'arbre, qu'il avait voulu le faire, qu'il était donc personnellement responsable de ce qui était arrivé. Peu importait que Chuckie ait promis de suivre Ferguson s'il montait le premier et qu'il n'ait finalement pas tenu sa promesse en prétextant qu'il avait peur, que les branches étaient beaucoup trop hautes et qu'il n'était pas assez grand pour les attraper, le fait que Chuckie ne l'ait pas suivi ne comptait pas car, même s'il avait été dans l'arbre, comment aurait-il pu empêcher Ferguson de tomber ? Ferguson tomba donc, il lâcha prise au moment où il essayait d'attraper une branche qui se trouvait tout au plus à un demi-centimètre de l'endroit qu'il aurait pu agripper en toute sécurité, il lâcha prise et tomba et maintenant il se retrouvait étendu sur son lit avec la jambe gauche emprisonnée dans un plâtre qui allait faire partie de son corps pendant *un mois environ*, ce qui voulait dire plus d'un mois et il ne pouvait rendre personne responsable de sa mésaventure si ce n'est lui-même.

Il acceptait sa responsabilité, il admettait que s'il était aujourd'hui dans cet état, c'était entièrement sa faute, mais de là à dire que l'accident n'aurait pu être évité... Stupide, voilà ce que c'était, de la pure stupidité d'avoir continué à grimper alors qu'il n'arrivait pas tout à fait à saisir la branche suivante mais si la branche avait été quelques millimètres plus près il n'y aurait rien eu de stupide. Si Chuckie n'avait pas sonné à sa porte ce matin-là pour lui demander de venir jouer dehors avec lui, il n'y aurait rien eu de stupide. Si ses parents s'étaient installés dans une autre ville à l'époque où ils cherchaient la maison de leurs rêves, il n'aurait même pas connu Chuckie Brower, il n'aurait même pas su que Chuckie Brower existait et il n'y aurait rien eu de stupide parce que l'arbre qu'il avait escaladé ne se serait

pas trouvé dans son jardin. Quelle idée intéressante, se dit Ferguson, de penser que les choses auraient pu se dérouler autrement pour lui, tout en restant le même. Le même garçon dans une autre maison avec un autre arbre. Le même garçon avec des parents différents. Le même garçon avec les mêmes parents mais qui ne faisaient pas les mêmes choses qu'actuellement. Si son père était resté chasseur de fauves, par exemple, et qu'ils vivaient tous en Afrique ? Si sa mère était une actrice célèbre et qu'ils vivaient tous à Hollywood ? S'il avait un frère ou une sœur ? Si son grand-oncle Archie n'était pas mort et que lui-même ne s'appelait pas Archie ? Et s'il était tombé du même arbre en se cassant les deux jambes au lieu d'une seule ? Et s'il s'était cassé les deux bras et les deux jambes ? Et s'il s'était tué ? Oui, tout était possible et si les choses arrivaient d'une certaine façon, cela ne voulait pas dire qu'elles ne pouvaient pas se produire autrement. Tout pouvait être différent. Le monde pouvait bien être le même et pourtant, s'il n'était pas tombé de cet arbre, ce serait un monde bien différent pour lui, et s'il était tombé de l'arbre et, au lieu de se casser une jambe, s'était tué, non seulement le monde serait très différent pour lui mais il n'aurait plus du tout de monde à lui, et comme sa mère et son père seraient tristes quand ils le porteraient à sa tombe et l'enseveliraient dans la terre, si tristes qu'ils pleureraient pendant quarante jours et quarante nuits, pendant quarante mois, pendant quatre cent quarante ans.

Il restait encore une semaine et demie avant la fin des cours et le début des vacances d'été, ce qui signifiait que son absence ne le conduirait pas à devoir redoubler l'école maternelle. Voilà une chose dont il fallait être reconnaissant, lui dit sa mère, et elle avait sûrement raison, mais Ferguson ne se sentait pas porté à la reconnaissance, ces premiers jours qui suivirent l'accident, sans amis à qui parler à part Chuckie Brower qui passait en fin d'après-midi avec son petit frère pour voir son plâtre, avec son père absent du matin au soir à cause de son travail, avec sa mère qui partait plusieurs heures par jour en voiture à la recherche d'une boutique à louer pour y installer l'atelier de photo qu'elle comptait ouvrir à l'automne, avec Wanda, la femme de ménage, occupée la plupart du temps à faire la lessive et le ménage sauf

quand elle lui montait son déjeuner à midi ou qu'elle l'aidait à vider sa vessie en tenant la bouteille de lait dans laquelle il était censé faire pipi faute de pouvoir aller aux toilettes, quelles humiliations il devait supporter, tout cela à cause de cette chute stupide, et pour ajouter encore à sa frustration, il n'avait pas encore appris à lire, ce qui aurait été un bon moyen de passer le temps, et comme la télévision était au rez-de-chaussée dans le salon, inaccessible, momentanément hors d'atteinte, Ferguson passait son temps à méditer sur les impondérables questions de l'univers, à dessiner des avions et des cow-boys et à s'entraîner à l'écriture en recopiant les pages de lettres que sa mère lui avait préparées.

Puis l'horizon s'éclaircit quelque peu. Sa cousine Francie acheva son année de première et avant de partir travailler comme monitrice dans une colonie de vacances dans les Berkshires, elle vint plusieurs jours à la maison lui tenir compagnie, parfois seulement une heure, parfois trois ou quatre, et le temps qu'il passait en sa compagnie était toujours le moment le plus agréable de la journée, sans aucun doute le seul moment agréable, car Francie était sa cousine préférée, il l'aimait bien plus que n'importe quel autre membre de ses deux familles et comme elle faisait adulte, à présent, se disait Ferguson, elle avait de la poitrine, des courbes et un corps qui ressemblait à celui de sa mère, et tout comme sa mère elle avait une façon de lui parler qui le mettait à l'aise et le rendait calme, comme s'il ne pouvait rien lui arriver de mal quand il était en sa présence, parfois c'était même mieux d'être avec Francie plutôt qu'avec sa mère parce que quoi qu'il dise ou fasse elle ne se fâchait jamais contre lui, même pas quand il se laissait aller et devenait *turbulent*. L'astucieuse Francie avait eu l'idée de lui décorer son plâtre, une tâche qui lui prit trois heures et demie, à petits coups de pinceau très soigneux elle avait recouvert la surface blanche de tout un éventail de couleurs brillantes, des bleus, des rouges et des jaunes, dessinant un motif abstrait, un tourbillon qui lui donnait l'impression d'être monté sur un manège excessivement rapide et tout en appliquant la peinture sur cette nouvelle partie de son corps qu'il détestait tant, elle lui parlait de son petit ami, Gary, le grand Gary qui avant était arrière dans l'équipe

de football de son lycée mais qui était à présent à l'université, à Williams College dans les Berkshires, pas très loin de la colonie où ils allaient travailler tous les deux cet été, il lui tardait tant d'y être, dit-elle, puis elle lui annonça qu'elle était *épinglée*, un terme qui n'était pas familier à Ferguson à l'époque et Francie lui expliqua donc que Gary lui avait offert son épinglé de fraternité, mais *fraternité* était encore un mot qui échappait à Ferguson si bien que Francie reprit donc ses explications puis elle fit un grand sourire et dit que ça ne faisait rien, l'important c'était qu'être épinglée était le premier pas avant d'être fiancée, et l'idée c'était que Gary et elle allaient annoncer leurs fiançailles à l'automne et que l'été prochain, quand elle aurait eu ses dix-huit ans et achevé ses études au lycée, Gary et elle allaient se marier. Elle lui racontait cela, dit-elle, parce qu'elle avait une mission importante à lui confier et elle voulait savoir s'il était prêt à l'accepter. Accepter quoi ? demanda Ferguson. D'être le porteur d'alliances lors du mariage. Une fois de plus, Ferguson ne voyait absolument pas de quoi elle parlait et Francie expliqua donc de nouveau et quand il l'entendit dire qu'il allait devoir remonter toute l'allée centrale en portant l'alliance posée sur un coussin de velours bleu et que Gary allait la prendre et la glisser au quatrième doigt de la main gauche de la mariée pour conclure la cérémonie, Ferguson admit que c'était une mission importante, la plus importante peut-être qu'on lui ait jamais confiée. D'un hochement solennel de la tête il promit de s'en acquitter. Cela allait probablement le rendre très nerveux de remonter cette allée sous le regard de tant de gens, bien sûr et il y avait toujours le risque que ses mains se mettent à trembler et que l'alliance glisse à terre mais il devait le faire du moment que Francie le lui avait demandé car Francie était la seule personne au monde qu'il ne pourrait jamais décevoir.

Lorsque Francie repassa à la maison le lendemain après-midi, Ferguson comprit immédiatement qu'elle avait pleuré, nez rougi, des traces roses autour de chaque iris, un mouchoir serré en boule dans son poing, même un enfant de six ans était capable de deviner la vérité face à de telles preuves. Ferguson se demanda si Francie s'était disputée avec Gary, si brusquement et de manière inattendue elle n'était plus épinglée ce qui

voudrait dire que le mariage tombait à l'eau et qu'on ne ferait pas appel à lui pour porter l'alliance sur un coussin de velours. Il lui demanda pourquoi elle était si bouleversée mais au lieu de prononcer le nom de Gary comme il s'y attendait, Francie se mit à parler d'un homme et d'une femme nommés Rosenberg qui avaient été mis à mort la veille, *grillés sur la chaise électrique*, en prononçant ces mots avec ce qui semblait à la fois de l'horreur et du dégoût, et c'était mal, mal, mal, poursuivit-elle parce qu'ils étaient probablement innocents, ils n'avaient cessé de le clamer et pourquoi se seraient-ils laissés exécuter alors qu'ils auraient pu avoir la vie sauve en disant qu'ils étaient coupables ? Deux fils, dit Francie, deux petits garçons et pourquoi des parents auraient-ils fait de leurs enfants des orphelins en refusant de plaider coupables s'ils l'étaient, cela signifiait qu'ils devaient être innocents et qu'ils étaient morts pour rien. Ferguson n'avait jamais perçu une telle indignation dans la voix de Francie, il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi désespéré par une injustice commise contre des gens qu'on pouvait qualifier d'étrangers, car il lui paraissait évident que Francie n'avait jamais personnellement rencontré les Rosenberg et c'était donc une chose terriblement grave et importante dont elle parlait, une chose si grave que des gens avaient été *grillés* à cause de cela, quelle pensée horrible, être grillé comme un morceau de poulet plongé dans une casserole d'huile bouillante. Il demanda à sa cousine ce que les Rosenberg étaient censés avoir fait pour mériter un tel châtement et Francie lui expliqua qu'on les avait accusés d'avoir livré des secrets aux Russes, des secrets d'une importance capitale concernant la fabrication des bombes atomiques, et comme les Russes étaient communistes ce qui faisait d'eux nos ennemis mortels, les Rosenberg avaient été reconnus coupables de trahison, un crime épouvantable qui signifiait que vous aviez trahi votre pays et deviez être exécutés mais en l'occurrence le crime avait été commis par l'Amérique, le gouvernement américain avait tué deux innocents et, citant son petit ami et futur mari, Francie ajouta : *Gary pense que l'Amérique est devenue folle.*

Cette conversation frappa Ferguson comme un coup à l'estomac et il se sentit aussi perdu et effrayé que lorsque ses doigts avaient glissé de la branche et qu'il s'était mis à tomber de



l'arbre, cette horrible sensation d'impuissance, rien que de l'air autour de lui et sous lui, pas de mère ni de père, pas de Dieu, rien que le vide, du pur néant, et son corps lancé vers le sol sans rien d'autre en tête que la peur de ce qui allait se produire au moment du choc. Ses parents n'abordaient jamais avec lui des sujets comme l'exécution des Rosenberg, ils le protégeaient des bombes atomiques, des ennemis mortels, des erreurs judiciaires, des enfants transformés en orphelins et des adultes que l'on faisait griller, et d'entendre Francie lui parler de tout cela dans une grande effusion d'émotion et d'indignation prit Ferguson totalement par surprise, pas tout à fait comme un coup à l'estomac mais plutôt comme une scène tout droit sortie d'un des dessins animés qu'il regardait à la télévision, un coffre-fort en fonte tombant d'une fenêtre du dixième étage et lui atterrissant sur la tête. Splash. Cinq minutes de conversation avec sa cousine Francie et tout son univers se réduisait à cela : splash. Il existait un vaste monde tout autour, un monde de bombes, de guerres et de chaises électriques et il n'en connaissait rien ou presque. Il était bête, tellement bête et nul qu'il trouvait embarrassant d'être ce qu'il était, un gamin idiot, présent mais qui ne comptait pas, un corps occupant l'espace à la manière d'une chaise ou d'un lit, rien qu'une nullité stupide, et s'il voulait que ça change il avait intérêt à s'y mettre tout de suite. Miss Lundquist avait dit à ses élèves de maternelle qu'ils apprendraient à lire et à écrire en première année d'école primaire que cela ne servait à rien de précipiter les choses et qu'ils seraient prêts mentalement à commencer l'an prochain mais Ferguson ne pouvait pas attendre l'année prochaine il fallait qu'il commence immédiatement s'il ne voulait pas se condamner à passer encore un été dans l'ignorance, car lire et écrire, se dit-il, constituait le premier pas, le seul qu'il pouvait faire lui qui n'avait aucune importance et s'il y avait une forme de justice dans le monde, ce dont il commençait sérieusement à douter, quelqu'un allait se présenter et lui proposer son aide.

À la fin de la semaine, l'aide se présenta sous la forme de sa grand-mère qui était arrivée en voiture à West Orange le dimanche avec son grand-père et s'installa dans la chambre voisine de la sienne pour un séjour qui se prolongea jusqu'en

juillet. On lui avait fourni une paire de béquilles la veille de son arrivée, ce qui lui permettait de se déplacer librement à l'étage et mettait fin à l'humiliation de la bouteille de lait, mais il était pour l'instant hors de question qu'il descende seul au rez-de-chaussée, la descente de l'escalier était bien trop périlleuse, il fallait donc que quelqu'un le porte, encore un affront à supporter sans mot dire en bouillant de rancœur, et comme sa grand-mère n'en avait pas la force et que Wanda était trop petite, il fallait que ce soit son père ou sa mère qui le porte, ce qui l'obligeait à descendre tôt le matin puisque son père partait travailler un peu après sept heures et que sa mère était toujours à la recherche d'un local pour installer son atelier de photo, mais c'était sans importance, il ne tenait pas à faire la grasse matinée et il était préférable de passer les matins et les après-midis dans la véranda ombragée que de languir là-haut dans la tombe glaciale, et même si le temps était souvent chaud et humide, il retrouvait les oiseaux et cela faisait plus que compenser tous les désagréments. La véranda fut finalement l'endroit où il maîtrisa le mystère des lettres, des mots et des signes de ponctuation, où il s'efforça, sous la tutelle de sa grand-mère, de maîtriser des bizarreries telles que *where* et *wear*, *whether* et *weather*, *rough* et *stuff*, *ocean* et *motion* et l'impressionnante énigme de *to*, *too*, *two*. Jusqu'alors il ne s'était jamais senti particulièrement proche de la femme que le destin lui avait donnée pour grand-mère, cette nébuleuse Nana du centre de Manhattan, une personne gentille et affectueuse, pensait-il, mais si renfermée qu'il était difficile d'établir une relation avec elle et chaque fois qu'il se trouvait en présence de ses grands-parents, son grand-père plein d'entrain et follement amusant semblait occuper toute la place, laissant sa grand-mère dans l'ombre, presque entièrement effacée. Avec son corps rond et trapu, ses jambes épaisses, ses vêtements ternes et démodés, ses lourdes chaussures aux gros talons plats, il avait toujours semblé à Ferguson qu'elle appartenait à un autre monde, l'habitante d'une autre époque et d'un autre lieu, par conséquent elle ne pouvait jamais se sentir chez elle dans ce monde-ci, ne pouvait vivre dans le présent que comme une touriste, comme si elle ne faisait que passer et aspirait à retrouver l'endroit d'où elle était venue. Cependant elle savait

tout ce qu'il fallait savoir en matière de lecture et d'écriture et quand Ferguson lui demanda si elle voulait bien l'aider, elle lui tapota l'épaule en lui disant que bien sûr elle était d'accord, ce serait même un honneur. Emma Adler, femme de Benjy, mère de Mildred et de Rose, se révéla un professeur laborieux mais patient et elle s'attela à la tâche d'instruire son petit-fils avec une rigueur systématique en commençant le premier jour par un examen des connaissances de Ferguson car il fallait savoir exactement ce qu'il avait déjà appris avant de décider d'une méthode appropriée. Elle se réjouit de voir qu'il connaissait déjà les lettres de l'alphabet, les vingt-six, la plupart des minuscules et toutes les majuscules et puisqu'il était déjà si avancé, dit-elle, sa tâche serait beaucoup moins compliquée qu'elle ne l'avait imaginé. En conséquence, les leçons qu'elle lui donna se divisaient en trois parties, écriture pendant quatre-vingt-dix minutes le matin, puis une pause déjeuner, quatre-vingt-dix minutes de lecture l'après-midi, puis, après une autre pause (limonade, prunes et gâteaux), elle lui faisait quarante-cinq minutes de lecture à haute voix, ils étaient assis tous les deux sur le canapé de la véranda et elle pointait du doigt les mots dont elle pensait qu'il aurait du mal à les comprendre et de son index droit potelé elle tapotait la page sous des mots à l'orthographe compliquée comme *intrigue*, *melancholy* et *thorough*, et Ferguson, empli de l'odeur de lotion pour les mains et du parfum à l'eau de rose de sa grand-mère, imaginait le jour où tout cela deviendrait pour lui automatique, où il serait capable de lire et d'écrire aussi bien que n'importe qui d'autre. Ferguson n'était pas un enfant très adroit, sa chute du chêne en était la preuve, sans parler de toutes les autres chutes et les faux pas qui avaient empoisonné sa petite enfance, et la question de l'écriture lui posait plus de problèmes que celle de la lecture. Sa grand-mère lui disait, Regarde bien comment je fais, Archie, et elle traçait lentement une lettre six ou sept fois de suite sur une même ligne, des B majuscules par exemple ou des *f* minuscules, après quoi Ferguson essayait de l'imiter : il y arrivait parfois du premier coup, d'autres fois il n'y parvenait pas très bien et quand il n'y arrivait toujours pas au bout de la cinquième ou de la sixième tentative, elle posait sa main sur la sienne, enroulait ses doigts autour des siens et guidait le crayon

sur la page tandis que leurs deux mains traçaient la lettre correctement. Cette approche peau contre peau lui fit faire des progrès rapides car elle enlevait à l'exercice son côté abstrait pour le rendre tactile et concret comme si les muscles de sa main étaient entraînés à exécuter la tâche particulière qu'exigeait le contour de chaque lettre, et en répétant sans cesse l'exercice, en reprenant chaque jour les lettres qu'il avait déjà apprises et en y ajoutant quatre ou cinq nouvelles, Ferguson finit par maîtriser la situation et ne plus faire d'erreurs. Pour ce qui est de la lecture, les leçons avançaient vite dans la mesure où il n'y avait pas à se servir de crayon et où il pouvait survoler rapidement les textes et il rencontra peu d'obstacles en passant des phrases de trois ou quatre mots à des phrases de dix ou quinze mots en l'espace de deux semaines, et il était si fermement décidé à devenir un lecteur accompli avant que la visite de sa grand-mère ne prenne fin que c'était presque comme s'il se forçait à comprendre, contraignant son esprit à rester dans un tel état de réceptivité qu'une fois qu'il avait appris un fait nouveau, celui-ci demeurait inscrit et n'était jamais oublié. Sa grand-mère lui écrivait une à une des phrases et il devait les lui lire l'une après l'autre, à commencer par *Je m'appelle Archie*, puis *Regarde courir Ted*, puis *Il fait tellement chaud ce matin*, puis *Quand va-t-on retirer ton plâtre ?* puis *Je pense qu'il va pleuvoir demain*, puis *Comme il est curieux de noter que le chant des petits oiseaux est beaucoup plus beau que celui des gros* pour finir par, *Je suis vieille et je ne me souviens pas de mon apprentissage de la lecture mais je ne crois pas avoir été aussi rapide que toi*, puis il passa au stade de son premier livre, *Deux vilaines souris*, l'histoire d'un couple de rongeurs nommés Tom Thumb et Hunca Munca qui saccagent la maison de poupée d'une petite fille parce que la nourriture qu'ils ont trouvée à l'intérieur était factice, et Ferguson adora la violence de leur folie destructrice, la furie qui faisait suite à la déception de leur faim inassouvie, et en lisant le livre à haute voix à sa grand-mère, il ne trébucha que deux ou trois fois sur des mots difficiles dont le sens lui échappait comme *landau*, *toile cirée*, *tapis de foyer* et *fromager*. Une chouette histoire, dit-il à sa grand-mère, après l'avoir lue jusqu'au bout, et très drôle en plus. Oui, fit-elle, une histoire vraiment très amusante, puis, en

l'embrassant sur le sommet du crâne, elle ajouta : Je ne l'aurais pas mieux lue moi-même.

Le lendemain, sa grand-mère l'aida à écrire une lettre à tante Mildred qu'il n'avait pas vue depuis près d'un an. Elle vivait à présent à Chicago où elle était professeur, elle enseignait à de grands étudiants d'université comme Gary, mais Gary, lui, était dans une autre université, Williams College dans le Massachusetts alors que son université à elle s'appelait l'université Machin Chose. En pensant à Gary, il pensa naturellement aussi à Francie et il trouva bizarre que sa cousine de dix-sept ans commence déjà à parler de mariage alors que tante Mildred qui avait deux ans de plus que sa mère, ce qui la rendait nettement plus âgée que Francie, n'était toujours pas mariée. Il demanda à sa grand-mère pourquoi tante Mildred n'avait pas de mari mais on ne pouvait apparemment pas répondre à cette question car sa grand-mère secoua la tête et reconnut qu'elle n'en savait rien, supposant que c'était peut-être parce que Mildred était trop occupée par son travail ou tout simplement parce qu'elle n'avait pas encore rencontré l'homme qu'il lui fallait. Puis sa grand-mère lui tendit un crayon et une petite feuille de papier à lignes en lui expliquant que c'était le papier qui convenait le mieux pour écrire des lettres, mais avant de commencer il fallait qu'il réfléchisse bien à ce qu'il voulait raconter à sa tante et surtout qu'il se souvienne de faire des phrases courtes, non qu'il ne soit capable de lire de longues phrases à présent, mais l'écriture c'était une autre affaire, et comme ça prenait beaucoup de temps de tracer les lettres, elle ne voulait pas qu'il se décourage et qu'il abandonne avant la fin.

*Chère tante Mildred,* écrivit Ferguson, et sa grand-mère lui énonçait clairement les mots de sa voix chantante et haut perchée, enchaînant le son de chaque lettre comme s'il s'agissait d'une petite chanson et la mélodie montait et descendait à mesure qu'il faisait doucement avancer sa main sur la page. *Je suis tombé d'un arbre et je me suis cassé une jambe. Nana est chez nous. Elle m'apprend à lire et à écrire. Francie a peint mon plâtre en bleu, rouge et jaune. Elle est furieuse à cause de ces gens qu'on a grillés sur la chaise. Les oiseaux chantent dans le jardin. Aujourd'hui j'ai compté onze espèces d'oiseaux. Mon préféré c'est le chardonneret. J'ai lu Deux vilaines souris et Peewee, chien de cirque.*

*Qu'est-ce que tu préfères : la glace à la vanille ou la glace au chocolat ? J'espère que tu viendras nous voir bientôt. Bisous. Archie*

Il y eut une discussion à propos de l'emploi du mot *grillés* que sa grand-mère trouvait excessivement vulgaire pour parler d'un événement tragique mais Ferguson insista, disant qu'il ne pouvait pas faire autrement, qu'on ne pouvait pas changer le vocabulaire puisque c'était de cette façon que Francie lui avait présenté l'affaire et il trouvait que c'était le bon mot justement parce qu'il était si cru et dégoûtant. De toute façon c'était sa lettre, non ? Et il pouvait bien écrire ce qu'il voulait. Une fois de plus sa grand-mère secoua la tête. *Tu ne cèdes jamais, hein, Archie ?* Ce à quoi son petit-fils répondit : *Pourquoi je céderais puisque j'ai raison ?*

Peu après qu'ils eurent cacheté la lettre, la mère de Ferguson rentra à la maison plus tôt que prévu, il entendit le moteur de sa Pontiac rouge à trois portes qui descendait la rue, cette voiture qu'elle conduisait depuis que ses parents s'étaient installés à West Orange trois ans auparavant et que Ferguson et ses parents désignaient sous le nom de *La Tomate de Jersey* et quand elle l'eut rentrée au garage, elle traversa la pelouse à grands pas en direction de la véranda, elle marchait plus vite que d'habitude, à une allure rapide quelque part entre la marche et la course, et quand elle fut assez proche pour que Ferguson puisse distinguer ses traits, il vit qu'elle souriait, d'un grand sourire, un sourire inhabituellement grand et éclatant, puis elle leva le bras pour faire signe à sa mère et à son fils, un salut chaleureux, le signe qu'elle était d'excellente humeur, et avant même qu'elle ait pu monter les marches et les rejoindre dans la véranda, Ferguson savait exactement ce qu'elle allait dire car il était clair que ce retour précipité et cet air joyeux qu'elle affichait signifiaient que ses longues recherches étaient enfin terminées et que l'emplacement de son atelier de photographe venait d'être trouvé.

C'était à Montclair, leur dit-elle, à deux pas de West Orange et non seulement le local était assez vaste pour contenir tout ce dont elle aurait besoin, mais il était pile au milieu de l'artère principale. Il y avait des travaux à prévoir, bien sûr, mais le bail ne prendrait effet que le 1<sup>er</sup> septembre, ce qui lui laissait le temps de préparer ses plans pour démarrer les travaux dès le

premier jour. Quel soulagement, dit-elle, enfin des bonnes nouvelles, pourtant il restait encore un problème. Il fallait qu'elle choisisse un nom pour sa boutique et pour l'instant aucune de ses idées ne lui plaisait. Ferguson Photo n'allait pas à cause du redoublement du son *f*, Montclair Photo, c'était trop banal. Les Portraits de Rose, trop prétentieux. Rose Photo n'allait pas à cause du triple *o*. Portraits de Banlieue lui faisait penser à un manuel de sociologie. L'Image Moderne n'était pas mal mais ça lui évoquait plus un magazine de photographie qu'un atelier bien concret. Ferguson, l'Art du Portrait, Camera Central, F-stop Photo, Boutique de la Chambre Obscure, La Maison des Lumières, Rembrandt Photo, Vermeer Photo, Rubens Photo, Essex Photo. Ce n'est pas bon, dit-elle, ils sont tous mauvais et elle ne trouvait plus la moindre idée.

Ferguson intervint alors en posant une question. Comment s'appelait l'endroit où son père l'avait emmenée danser, quelque chose avec le mot *rose* dedans, l'endroit où ils étaient allés avant d'être mariés ? Il se rappelait qu'elle lui en avait parlé parce qu'ils y avaient passé de si bons moments et qu'ils avaient *dansé à en perdre la tête*.

Roseland, répondit sa mère.

La mère de Ferguson se tourna vers sa propre mère et lui demanda ce qu'elle pensait de *Roseland Photo*.

J'aime bien, dit sa mère.

Et toi, Archie ? Qu'est-ce que tu en penses ?

J'aime bien aussi, dit-il.

Moi aussi, ajouta sa mère. Ce n'est peut-être pas le meilleur nom qu'on ait inventé mais il sonne bien. Laissons passer une nuit. Si demain matin il nous plaît toujours, le problème est peut-être résolu.

Cette nuit-là, tandis que Ferguson, ses parents et sa grand-mère dormaient dans leur lit à l'étage, 3 Brothers Home World fut entièrement détruit par un incendie. Le téléphone sonna à cinq heures et quart du matin et en quelques minutes le père de Ferguson se retrouva dans sa Plymouth vert bouteille en route vers Newark pour constater les dégâts. Le climatiseur tournait à plein régime dans la chambre de Ferguson et il n'entendit pas le téléphone sonner ni le remue-ménage causé par le départ

précipité de son père avant l'aube, et ce fut seulement quand il s'éveilla à sept heures qu'il apprit ce qui s'était passé. Sa mère semblait agitée, plus bouleversée et désespérée que Ferguson ne l'avait jamais vue, elle ne se comportait plus comme ce bloc de sagesse et de sang-froid qu'elle avait toujours été à ses yeux mais comme quelqu'un d'exactly dans son genre, un être fragile en proie à la tristesse, aux larmes et au désespoir, et quand elle le prit dans ses bras, il éprouva une véritable frayeur, pas seulement parce que le magasin de son père avait brûlé et qu'ils n'auraient plus de quoi vivre, ce qui signifiait qu'ils allaient devoir s'installer à l'hospice et vivre de porridge et de morceaux de pain rassis pour le restant de leurs jours, ce qui était déjà assez terrible, mais ce qui était vraiment effrayant c'était de découvrir que sa mère n'était pas plus forte que lui, que les coups du sort la blessaient autant que lui, et qu'en dehors du fait qu'elle était plus âgée, il n'y avait aucune différence entre eux.

Ton pauvre père, lui dit sa mère. Il a passé toute sa vie à développer ce magasin, il a travaillé, travaillé et encore travaillé et tout est réduit à néant. Quelqu'un craque une allumette, un court-circuit se déclenche dans une cloison et vingt ans d'un dur labeur sont réduits à une poignée de cendres. Dieu est cruel, Archie. Il devrait protéger les braves gens dans ce monde mais il ne le fait pas. Il les fait souffrir tout autant que les méchants. Il a tué David Raskin, il a brûlé le magasin de ton père, il laisse des innocents mourir dans les camps de concentration, et on dit que c'est un Dieu bon et charitable. Quelle blague.

Sa mère se tut. De petites larmes brillaient dans ses yeux, remarqua Ferguson et elle se mordait la lèvre inférieure comme si elle s'efforçait d'empêcher d'autres mots de sortir de sa bouche, comme si elle comprenait qu'elle était déjà allée trop loin, qu'elle n'avait pas le droit de donner libre cours à tant d'amertume devant un enfant de six ans.

Ne t'inquiète pas, dit-elle. Je suis bouleversée, c'est tout. Ton père est assuré contre l'incendie et il ne va rien nous arriver. C'est un coup de malchance mais ce n'est que momentanément. Tout va finir par s'arranger. Tu le sais bien, Archie, n'est-ce pas ?

Ferguson hocha la tête mais seulement parce qu'il ne voulait pas bouleverser sa mère encore davantage. Oui, tout allait



peut-être s'arranger, se dit-il, seulement si Dieu était aussi cruel qu'elle le disait, peut-être pas. Il n'y avait rien de sûr. Pour la première fois depuis qu'il était venu au monde, il y avait de cela deux mille trois cent vingt-cinq jours, l'avenir était totalement incertain.

Et puis autre chose, qui était donc David Raskin ?



## 1.3

Son cousin Andrew était mort. *Tué au champ d'honneur*, c'est ainsi que le père de Ferguson le lui expliqua, le champ d'honneur se trouvant être une patrouille de nuit dans les montagnes glaciales qui séparaient la Corée du Nord et celle du Sud, une seule balle tirée par un soldat communiste chinois, dit son père, qui pénétra dans le cœur du cousin Andrew et le tua à l'âge de dix-neuf ans. On était en 1952 et Ferguson, alors âgé de cinq ans, s'imagina qu'il aurait dû se sentir aussi malheureux que toutes les autres personnes présentes dans la pièce, à commencer par tante Millie et la cousine Alice qui étaient incapables de tenir plus de dix minutes sans s'effondrer et éclater une fois de plus en sanglots, et ce pauvre oncle Lew qui fumait cigarette sur cigarette et gardait les yeux fixés au plancher ; en réalité, Ferguson n'arrivait pas à éprouver tout le chagrin dont il sentait bien qu'on l'attendait de lui, il y avait quelque chose de faux et d'artificiel à s'efforcer d'être triste alors qu'il ne l'était pas car le fait est qu'il n'avait jamais aimé son cousin Andrew qui l'avait traité de *demi-portion*, d'*avorton* et de *petit connard*, qui l'avait mené à la baguette lors des réunions de famille et qui l'avait enfermé une fois dans un placard *pour voir s'il était capable de le supporter*, et même quand il laissait Ferguson tranquille, il y avait tout ce dont il traitait sa sœur Alice, des qualificatifs cinglants comme *tête de cochon*, *cervelle d'oiseau* et *jambes d'allumettes* qui faisaient grimacer Ferguson de dégoût, sans parler du plaisir qu'Andrew semblait prendre à faire des croche-pieds ou à frapper son cousin Jack qui n'avait qu'un an de moins que lui mais mesurait une tête de moins. Même les parents de Ferguson admettaient

qu'Andrew était *un garçon perturbé* et d'aussi loin qu'il s'en souvienne, Ferguson avait entendu parler des bêtises que son cousin faisait à l'école, répondant aux professeurs, mettant le feu à des poubelles, cassant des carreaux, séchant les cours, tant de mauvais comportements que le proviseur avait fini par le renvoyer au milieu de son année de première, après cela il fut pris à voler une voiture et le juge lui donna le choix, la prison ou l'armée, Andrew s'engagea donc dans l'armée et six semaines après avoir été expédié en Corée, il était mort.

Il faudrait des années avant que Ferguson comprenne tout l'impact de cette mort sur sa famille, il était trop jeune à l'époque pour saisir tout l'effet que cela allait avoir sur lui – et qui ne deviendrait évident que lorsqu'il aurait sept ans et demi –, et les deux années qui s'écoulèrent entre l'enterrement d'Andrew et l'événement qui fit s'écrouler leur petit monde se passèrent dans le présent flou de l'enfance, les banales histoires d'école, le sport et les jeux, les amitiés, les programmes de télévision, les bandes dessinées, les livres de contes, les maladies, les genoux écorchés et les membres amochés, les bagarres occasionnelles, les dilemmes moraux et les innombrables interrogations sur la nature de la réalité, et pendant tout ce temps il continua à aimer ses parents et se sentit aimé en retour, surtout par sa mère pleine d'entrain et affectueuse, Rose Ferguson, propriétaire et responsable de Roseland Photo sur l'artère principale de Millburn, la ville où ils habitaient, et, à un degré moindre, plus précaire, aimé par son père, l'énigmatique Stanley Ferguson, qui parlait peu et paraissait souvent à peine conscient de l'existence de son fils, mais Ferguson comprenait que son père avait l'esprit très occupé, que la direction de 3 Brothers Home World était un travail accaparant, un boulot à plein temps, ce qui voulait dire nécessairement qu'il était distrait, mais en de rares occasions lorsqu'il ne l'était pas et qu'il pouvait concentrer son regard sur son fils, Ferguson savait très bien que son père savait qui il était, qu'il ne le confondait pas avec un autre. En d'autres termes, Ferguson vivait en sécurité, on pourvoyait à ses besoins matériels de manière aussi conséquente que régulière, il avait un toit au-dessus de la tête, trois repas par jour, des vêtements soigneusement entretenus, pas de problèmes de santé à

endurer, pas de détresse affective pour entraver ses progrès et à cette époque où il avait entre cinq ans et demi et sept ans et demi il était en train de devenir ce que les éducateurs auraient pu appeler un enfant normal, en bonne santé, d'une intelligence au-dessus de la moyenne, un bel exemple d'une enfance américaine du milieu du siècle. Mais il était trop occupé par les tumultes de sa propre vie pour s'intéresser à ce qui se passait en dehors du cercle de ses soucis immédiats, et comme ses parents n'étaient pas du genre à partager leurs préoccupations avec un jeune enfant, il n'avait aucun moyen de se préparer au désastre qui s'abattit le 3 novembre 1954, qui le chassa du paradis de son enfance et bouleversa radicalement sa vie.

Parmi les nombreuses choses dont Ferguson ignorait tout avant ce moment fatidique il y avait les suivantes :

1) La profondeur du chagrin de Lew et Millie après la mort de leur fils, aggravé par le fait qu'ils se voyaient comme des parents ratés puisqu'ils avaient élevé celui qu'ils considéraient comme une *personne handicapée*, un jeune délinquant dépourvu de conscience et de tout sens moral, un gamin qui se moquait des règlements et de l'autorité, qui était ravi de semer la pagaille partout où il pouvait, un menteur, un voyou irrécupérable, un sale type, et Lew et Millie étaient torturés par cet échec, se demandant s'ils avaient été trop sévères avec lui ou pas assez, se demandant comment ils auraient dû se comporter pour qu'il n'en arrive pas à commettre ce vol de voiture qui avait signé son arrêt de mort, et ils étaient déchirés à l'idée de l'avoir encouragé à s'engager dans l'armée, pensant que cela l'aiderait à retrouver le droit chemin alors que cela l'avait expédié dans une boîte en bois à six pieds sous terre, et ils se sentaient donc en plus responsables de sa mort, pas seulement de sa vie indisciplinée, agitée, gâchée mais aussi de sa mort sur les sommets glacés de cette montagne coréenne oubliée de Dieu.

2) Lew et Millie avaient un penchant pour l'alcool. C'était un de ces couples qui buvaient à la fois par plaisir et sous l'effet de la dépendance, un tandem de comédiens charmeurs, insoucians et un peu éméchés quand ils étaient imbibés dans les limites de leurs capacités – non négligeables –, et curieusement c'était Millie, maigre comme un clou, qui semblait la plus solide des

deux, il lui arrivait rarement de tituber ou de bafouiller alors que son mari bien plus costaud dépassait parfois les bornes, et même avant la mort d'Andrew, Ferguson se rappelait la fois où il avait vu son oncle couché sur le divan, complètement assommé et ronflant au beau milieu d'une réunion de famille très animée, ce que tout le monde sur le moment avait trouvé très drôle mais à présent, à la suite de cette mort, l'alcoolisme de Lew s'était aggravé, débordant largement les fêtes, les cocktails et les derniers verres pour la route pour se transformer en beuveries à l'heure du déjeuner et en lampées discrètes à la flasque qu'il transportait en permanence dans la poche intérieure de sa veste, ce qui l'aidait certainement à endormir la douleur de son cœur ravagé par la culpabilité mais qui commença à affecter son travail au magasin, où l'alcool le rendait parfois incohérent quand il vantait aux clients les mérites comparés des machines à laver Whirlpool et Maytag, et quand il n'était pas incohérent il lui arrivait d'être irritable et quand il était irritable il prenait souvent plaisir à insulter les clients, ce qui était incompatible avec la façon de faire chez 3 Brothers Home World, et donc le père de Ferguson devait intervenir, éloigner Lew du client offusqué et lui conseiller de rentrer à la maison pour cuver.

3) Une des habitudes bien connues de Lew était son goût pour les paris. Sans le travail de Millie qui était acheteuse pour le grand magasin Bamberger dans le centre de Newark, la famille aurait fait faillite depuis bien des années dans la mesure où la plus grande partie du salaire de Lew finissait dans la poche de son bookmaker. Et maintenant que son alcoolisme échappait à tout contrôle, il en allait de même de son goût pour les paris bien cotés, le rêve du coup spectaculaire qui n'arrive qu'une fois dans une vie, le genre de mise légendaire dont les parieurs parlent encore pendant des décennies et plus ses conjectures devenaient fantasques, plus ses pertes augmentaient. En août 1954, il avait trente-six mille dollars de dettes et Ira Bernstein, l'homme qui prenait ses paris depuis douze ans, commençait à perdre patience. Lew avait besoin d'argent liquide, pas moins de dix ou douze mille dollars, un sacré paquet pour démontrer ses bonnes intentions ou alors les types armés de battes de baseball et de poings américains allaient venir lui rendre une petite visite et comme

il ne pouvait pas demander l'argent à Stanley sachant que son frère cadet était très sérieux quand il lui avait juré qu'il ne le renflouerait plus jamais, il préféra le lui voler en détournant un chèque adressé à un fournisseur de 3 Brothers (la société GE) et en encaissant le montant sur son propre compte. Il savait bien qu'il finirait par se faire prendre mais il faudrait du temps avant qu'on ne s'aperçoive de cette anomalie parce que les échanges d'argent et de marchandises entre le magasin et ses fournisseurs reposaient sur un système de confiance mutuelle et la mise au net des comptes intervenait plusieurs mois après les transactions réelles et ces mois lui laisseraient le temps nécessaire pour arranger les choses. Fin septembre, l'oncle de Ferguson vit une occasion à saisir. Cela revenait à détourner un nouveau chèque mais si tout allait bien, les neuf mille dollars ainsi escamotés se transformeraient en un butin dix fois supérieur, ce qui serait plus qu'assez pour régler les deux chèques falsifiés, rembourser intégralement Bernstein et s'en tirer avec un joli petit magot. Les World Series allaient commencer, et les Indians étaient très largement favoris contre les Giants, c'était tellement évident que cela ne valait pas la peine de parier sur les Indians de Cleveland mais Lew se dit ceci : si les Indians étaient si forts, qu'est-ce qui pouvait les empêcher de gagner quatre matchs d'affilée ? Les pronostics pour un tel pari étaient beaucoup plus excitants. Dix contre un d'un seul coup alors qu'en misant son argent sur Cleveland, partie par partie, cela ne lui rapporterait que quelques pennies. Lew se chercha donc un nouveau bookmaker, c'est-à-dire quelqu'un qui ne s'appelait pas Bernstein et misa sur les Indians les neuf mille deux cents dollars qu'il avait volés à son frère, pariant qu'ils allaient gagner toute la série sans concéder une seule défaite contre les Giants. Personne ne sait où l'oncle de Ferguson regarda le premier match mais lorsque Stanley, Arnold, et le reste du personnel de 3 Brothers Home World se rassemblèrent autour des téléviseurs du magasin pour suivre l'action, accompagnés de cinquante ou soixante clients de passage qui n'étaient pas de véritables clients mais des supporters des Giants qui n'avaient pas la télévision, Lew s'éclipsa pour assister au match tout seul, peut-être dans un bar du quartier ou quelque autre endroit, un lieu inconnu où personne ne le vit

plongé dans l'horreur en voyant Mays rattraper la chandelle de Wertz au sommet de la huitième manche et plus terrible encore son effondrement total quelques minutes plus tard quand il vit Rhodes renvoyer une balle de Lemon et l'expédier dans les tribunes du champ droit. Un simple coup de batte d'un homme et la vie d'un autre était en ruine.

4) À la mi-octobre, la société GE informa Stanley qu'ils ne retrouvaient aucune trace du règlement d'une livraison de congélateurs, climatiseurs, ventilateurs et réfrigérateurs datant de début août. Déconcerté, Stanley alla voir la comptable de 3 Brothers, Adelle Rosen, une veuve bien en chair de cinquante-six ans qui avait toujours un crayon jaune dans les cheveux et qui croyait aux vertus d'une belle calligraphie et de colonnes strictement bien alignées, et lorsque Stanley lui eut expliqué le problème, Mrs Rosen sortit le chéquier de la société du tiroir de son bureau et trouva la souche du 10 août qui prouvait que le règlement avait bien été effectué en totalité pour la somme de 14 237,16 dollars dont ils étaient redevables. Stanley haussa les épaules. Le chèque avait dû s'égarer dans le courrier, dit-il, puis il demanda à Mrs Rosen de faire opposition sur le chèque du mois d'août et d'en émettre un nouveau à l'ordre du fournisseur. Le lendemain c'est une Mrs Rosen complètement interloquée qui vint dire à Stanley qu'on avait déjà fait opposition sur ce chèque et que cela remontait au 11 août. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Pendant une fraction de seconde, Stanley se demanda si Mrs Rosen ne l'avait pas trahi, si son employée jusque-là loyale, et dont tout le monde savait qu'elle était secrètement amoureuse de lui depuis onze ans, n'était pas coupable de trafiquer les comptes, mais il regarda Mrs Rosen dans les yeux, ses yeux troublés et remplis d'adoration et écarta cette idée absurde. Il convoqua Arnold dans le bureau et lui demanda ce qu'il savait des quatorze mille dollars manquants mais Arnold, qui ne semblait pas moins choqué et troublé que ne l'avait été Mrs Rosen confrontée au même mystère, affirma qu'il n'arrivait même pas à imaginer ce qui avait pu se passer et Stanley le crut. Puis il convoqua Lew. L'aîné du clan commença par tout nier mais Stanley n'aima pas la manière dont son frère évitait son regard, fixant le mur derrière son épaule tandis qu'ils parlaient, il lui mit donc la



pression et le cuisina à propos de l'opposition sur le chèque du mois d'août, insistant sur le fait qu'il était le seul à pouvoir l'avoir émise, le seul candidat possible puisque Mrs Rosen était hors de cause, tout comme Arnold et lui-même, il fallait donc bien que ce soit Lew, puis Stanley entreprit alors de creuser la question des récentes activités de parieur de Lew, le montant exact de ses mises, la somme totale de ses pertes, combien de paris sur les matchs de baseball, de football, de boxe, et plus il insistait, plus le corps de Lew semblait se décomposer comme s'ils étaient tous les deux en train de s'affronter sur un ring et que chaque mot était un nouveau coup, un crochet à la gorge, à la tête et petit à petit, Lew se mit à vaciller comme si ses genoux allaient flancher et se retrouva assis sur un fauteuil, le visage enfoui dans ses mains, hoquetant entre deux sanglots une confession hachée, à peine audible. Stanley fut effrayé par ce qu'il entendait car en réalité, Lew ne regrettait absolument pas ce qu'il avait fait et s'il regrettait une chose c'était seulement que son plan n'ait pas fonctionné, son magnifique plan imparable, seulement voilà, les Indians l'avaient laissé tomber et avaient perdu le premier match des World Series, et au diable Willie Mays, dit-il au diable Dusty Rhodes, et Stanley finit par comprendre que son frère était irrécupérable, que de la part d'un homme parfaitement adulte pointer du doigt deux joueurs de baseball et s'imaginer qu'ils étaient la cause de tous ses ennuis prouvait que son esprit n'était guère plus développé que celui d'un enfant, d'un enfant idiot qui plus est, de quelqu'un d'aussi démuni et handicapé que le propre fils de Lew, le soldat de seconde classe Andrew Ferguson, mort et enterré. Stanley fut tenté de dire à son frère de quitter le magasin et de ne plus jamais y remettre les pieds mais il ne pouvait pas faire cela, cela aurait été trop brusque, trop sévère et tandis qu'il se demandait ce qu'il allait pouvoir ajouter sachant qu'il ne pourrait rien dire tant que sa colère ne serait pas un peu retombée, au moins à un niveau qui ne lui ferait pas regretter ses propos, Lew reprit la parole et ce qu'il disait à Stanley c'est qu'ils y étaient tous jusqu'au cou et que le magasin était fichu. Le père de Ferguson n'avait pas la moindre idée de ce que Lew voulait dire, il s'abstint encore un moment de parler, commençant à se dire que son frère avait peut-être réellement perdu la raison et ensuite Lew se mit

à parler de Bernstein et de tout l'argent qu'il lui devait, plus de vingt-cinq mille dollars à présent et ce n'était là que la pointe de l'iceberg car Bernstein avait commencé à lui compter des intérêts et chaque jour le montant ne cessait de grimper toujours plus haut et au cours des deux dernières semaines il avait reçu une demi-douzaine de coups de téléphone, une voix menaçante au bout du fil lui ordonnait de payer ce qu'il devait ou alors il allait en subir les conséquences, ce qui pouvait signifier entre autres qu'une bande de types allait lui tomber dessus dans le noir et lui fracasser tous les os ou bien l'aveugler avec de l'acide, ou encore lacérer le visage de Millie, ou bien kidnapper Alice ou tuer à la fois Millie et Alice et il avait peur, confia Lew à son frère, tellement peur qu'il en avait perdu le sommeil et comment allait-il pouvoir réunir cette somme alors que sa maison était grevée de deux hypothèques et qu'il avait déjà emprunté vingt-trois mille dollars au magasin ? À présent c'étaient les genoux de Stanley qui commençaient aussi à flancher, il se sentit désorienté, pris de vertiges, il n'était plus lui-même et ne se sentait plus vraiment dans sa peau, il se laissa tomber sur un fauteuil de bureau en face de Lew, se demandant comment quatorze mille dollars avaient bien pu se transformer soudain en vingt-trois mille dollars et, tandis que les deux frères se regardaient par-dessus la surface de métal gris du bureau, Lew dit à Stanley que Bernstein lui avait proposé un marché et puisqu'il était lui aussi concerné, c'était le seul moyen de s'en sortir, la seule solution possible et que ça plaise à Stanley ou pas, il fallait que ce soit fait. De quoi parles-tu ? dit Stanley, prenant la parole pour la première fois au cours des sept dernières minutes. Ils vont mettre le feu au magasin pour notre compte, et quand on aura récupéré l'assurance, chacun prend sa part. Stanley ne répondit pas. Il ne dit rien parce qu'il ne devait pas répondre, parce que la seule pensée qu'il avait à l'esprit sur le moment c'était une envie folle de tuer son frère, et s'il osait prononcer ces mots à haute voix, s'il osait dire à Lew à quel point il avait envie de lui serrer la gorge jusqu'à ce que mort s'ensuive, sa mère depuis sa tombe allait le maudire et le torturer sans cesse pour le restant de ses jours. À la fin, Stanley se leva et se dirigea vers la porte, il l'ouvrit, s'arrêta sur le seuil et déclara : Je ne te crois pas. Puis il quitta la pièce

et dans son dos il entendit son frère Lew lui dire : Crois-moi, Stanley, il faut le faire.

5) Le premier réflexe de Stanley fut d'en parler à Rose, de partager son fardeau avec sa femme et de lui demander son aide pour neutraliser Lew, mais il ne cessait de lutter pour faire sortir les mots de sa bouche et il n'y arrivait jamais, reculant toujours à la dernière minute parce qu'il ne supportait pas l'idée d'entendre ce qu'elle allait lui dire, ce qu'il savait qu'elle ne manquerait pas de lui dire. Il ne pouvait pas faire appel à la police. Pour le moment aucun crime n'avait été commis et quelle sorte d'homme peut accuser son frère de préparer un crime potentiel sans avoir une preuve solide pour établir la réalité du complot ? D'un autre côté, même si Bernstein et Lew parvenaient à leurs fins, pourrait-il prendre sur lui d'aller à la police et de faire arrêter son frère ? Lew était en danger. On menaçait de l'aveugler, de tuer sa femme et sa fille et si Stanley entrait dans le jeu maintenant, c'est lui qui serait responsable de ces sévices, de ces morts, ce qui voulait dire qu'il était dans le coup lui aussi, qu'il faisait contre son gré partie de la conspiration quoi qu'il en pense, et si les choses tournaient mal et que Bernstein et Lew étaient arrêtés, il ne doutait pas un instant que son frère n'hésiterait pas à le dénoncer comme complice. Oui, il méprisait Lew, rien que de penser à lui le rendait malade et cependant il se méprisait profondément lui-même à cause de cette haine qu'il éprouvait, une haine honteuse et grotesque qui avait pour seule conséquence d'accroître son incapacité d'agir car en ne parvenant pas à se confier à Rose il comprit qu'il avait choisi le passé au détriment du présent, qu'il avait renoncé à son statut d'époux et de père pour retourner au monde obscur du fils et du frère, une place dont il ne voulait plus, mais à laquelle il ne pouvait échapper, il y avait été de nouveau aspiré, et pendant les deux semaines suivantes, il erra dans un état démentiel de terreur et de colère, coupé de tous par ce silence qu'il n'arrivait pas à rompre, bouillonnant de frustration, se demandant à quel moment la bombe qu'il avait dans la tête finirait par exploser.

6) Il comprit rapidement qu'il n'y avait pas d'alternative et qu'il fallait jouer le jeu, ou du moins faire semblant. Il fallait qu'il sache ce que Bernstein et consorts mijotaient pour être au

courant des détails de l'opération et pour apprendre cela il devait faire croire à Lew qu'il était de son côté, donc le lendemain, exactement vingt-quatre heures après leur dernière conversation, cet effrayant échange qui s'était terminé par ces mots : *Il faut le faire*, Stanley annonça à Lew qu'il avait changé d'avis, que contre toute raison et avec au cœur un infini dégoût il admettait qu'il n'y avait pas d'autre solution. Le mensonge produisit l'effet désiré. Convaincu que Stanley était désormais de son côté, un Lew reconnaissant, tout tremblant et quasiment dément se mit à traiter son frère comme un allié très cher et un confident parfaitement loyal sans se douter un seul instant que Stanley se comportait comme une sorte d'agent double dont l'unique intention était de faire échouer le complot et d'empêcher l'incendie de se produire.

7) Il y aurait deux hommes, lui apprit Lew, un incendiaire expérimenté sans casier judiciaire qui travaillerait en tandem avec un guetteur, la date était fixée à mardi prochain, la nuit du 2 au 3 novembre, qui devrait être une nuit sans pluie selon la météo. Le rôle de Lew était de débrancher l'alarme et de fournir aux hommes les clefs du magasin. Il comptait passer la nuit chez lui et suggérait à Stanley d'en faire autant, mais Stanley avait d'autres plans pour cette nuit-là, ou plutôt un seul plan : s'installer dans le magasin toutes lumières éteintes et faire fuir le pyromane avant qu'il ne puisse entrer en action. Stanley voulut savoir si les hommes seraient armés mais Lew n'en était pas sûr, Bernstein avait omis d'aborder ce point avec lui mais quelle importance, demanda-t-il, pourquoi se soucier de ce qui ne les concernait pas ? Parce que quelqu'un pourrait passer au mauvais moment devant le magasin, répondit Stanley, un flic, un homme qui promène son chien, une femme rentrant chez elle après une soirée, et il ne voulait pas qu'il y ait de blessés. Faire brûler une entreprise pour toucher trois cent mille dollars de l'assurance, c'était déjà assez grave, mais si en plus un passant innocent prenait une balle et se faisait tuer dans l'histoire, ils pourraient se retrouver en prison pour le restant de leur vie. Lew n'y avait pas pensé. Peut-être devrait-il en parler à Bernstein, dit-il, mais Stanley lui conseilla de laisser tomber puisque les hommes de Bernstein allaient faire exactement ce

qu'ils voulaient, sans tenir compte de l'avis de Lew. Cela mit un terme à la discussion et quand Stanley quitta son frère et pénétra dans la salle d'exposition du rez-de-chaussée, il comprit que la question de savoir si les hommes seraient armés ou pas était la grande variable inconnue, le seul élément qui risquait de faire échouer son plan. Ce serait peut-être une bonne idée qu'il s'achète un revolver avant mardi, se dit-il, mais quelque chose en lui répugnait à cette idée, il avait toute sa vie éprouvé de la répulsion à l'égard des armes à feu, à tel point qu'il n'avait jamais tiré un coup de revolver ni même tenu une arme entre ses mains. Son père avait été tué par une arme à feu et à quoi cela lui avait-il servi d'être armé dans cet entrepôt de Chicago trente et un ans plus tôt, cela ne l'avait pas empêché de se faire abattre, tué alors qu'il tenait à la main droite un .38 dont il ne s'était pas servi, et qui sait s'il n'avait pas été tué justement parce qu'il avait dégainé le premier, ne laissant à son assaillant d'autre choix que de tirer le premier pour sauver sa propre peau. Décidément, les armes à feu étaient une affaire compliquée et dès l'instant que vous pointiez une arme sur quelqu'un, surtout sur une personne armée, l'objet sur lequel vous comptiez pour vous protéger pouvait tout aussi bien vous transformer en cadavre. D'autre part, le type que Bernstein avait dégotté pour incendier 3 Brothers Home World n'était pas un tueur à gages mais un pyromane, un ancien pompier d'après Lew, un brave homme qui autrefois gagnait sa vie en éteignant des incendies et qui aujourd'hui les allumait, tant pour s'amuser que pour l'argent, pourquoi aurait-il besoin d'une arme pour faire cela ? Le guetteur, c'était une autre affaire, sans doute une brute baraquée qui viendrait armée au magasin, mais Stanley pensa qu'il attendrait à l'extérieur pendant que l'ex-pompier serait à l'œuvre, et comme Stanley serait déjà à l'intérieur du magasin avant que les deux hommes n'arrivent, il en conclut qu'il n'aurait pas besoin d'un revolver. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'il allait s'y rendre les mains vides mais une batte de baseball ferait aussi bien l'affaire, une Louisville Slugger de quatre-vingt-onze centimètres de long serait aussi efficace pour mettre le pyromane en fuite qu'un calibre .32. Stanley se trouvait dans un tel état d'esprit les deux semaines précédant le 2 novembre, avec le

tourbillon rugissant de pensées démoniaques, à moitié folles et totalement hors de contrôle qui faisait rage dans son esprit depuis le matin de la confession de Lew, qu'il trouva l'idée de la batte de baseball profondément drôle de manière perverse, si drôle qu'il éclata de rire quand l'idée lui vint, un bref éclat de rire qui surgit du tréfonds de ses poumons et explosa comme un éclat de chevrotine rebondissant contre un mur, car toute cette lugubre comédie avait commencé par une batte de baseball, celle qu'avait utilisée Dusty Rhodes au Polo Grounds le 29 septembre, et quelle meilleure façon y avait-il de mettre un terme à cette farce que d'empoigner une autre batte et de menacer de la flanquer dans la figure de l'homme qui voulait brûler son magasin ?

8) L'après-midi du 2 novembre, Stanley appela Rose pour lui dire qu'il ne rentrerait pas dîner à la maison ce soir-là. Il resterait, dit-il, travailler tard avec Adelle à revoir les comptes en prévision d'un audit prévu pour vendredi, il y avait des chances pour que cela les occupe jusqu'à environ minuit, Rose ne devait donc pas se soucier de l'attendre. Le magasin fermait à cinq heures le mardi et à cinq heures et demie tout le monde sauf Stanley était parti ; Arnold, Mrs Rosen, Ed et Phil, Charlie Sykes, Bob Dawkins, quant à Lew l'absent, il avait eu trop peur pour venir travailler ce jour-là et était resté chez lui toute la journée en prétextant une fièvre. Les hommes de Bernstein ne se montreraient pas avant une ou deux heures du matin et avec toutes ces heures creuses devant lui, Stanley décida de sortir dîner, s'offrant le plaisir d'une visite à son restaurant préféré de Newark, chez Moishe, spécialisé dans la cuisine juive d'Europe de l'Est, le genre de plats que la mère de Stanley lui préparait autrefois, du bœuf bouilli au raifort, des pirojkis aux pommes de terre, du poisson farci et de la soupe aux boulettes de *matza*, les gourmandises paysannes d'une autre époque, d'un autre monde, et Stanley n'avait qu'à pénétrer dans la salle de chez Moishe pour se retrouver projeté dans son enfance disparue car le restaurant lui-même était un véritable voyage dans le temps, un endroit usé jusqu'à la corde et inélégant avec ses toiles cirées en plastique bon marché et ses luminaires poussiéreux pendus au plafond, mais chaque table était décorée d'une bouteille d'eau de Seltz

teintée de bleu ou de vert, et quand il les voyait cela ne manquait jamais de provoquer en lui un élan de bonheur, et quand il entendait les serveurs ronchons, sans manières, parler avec leur fort accent yiddish, cela aussi le réconfortait mais il aurait eu bien du mal à expliquer pourquoi. Stanley commanda ce soir-là les plats de son enfance en commençant par du bortsch avec une grande cuillerée de crème aigre, suivi d'une assiette de harengs marinés puis en plat de résistance, une bavette (bien cuite) accompagnée de concombres et de galettes de pommes de terre, et tandis qu'il se versait des giclées d'eau de Seltz dans son verre à nervures et faisait honneur à son repas, il pensait à ses parents décédés et à ses deux impossibles frères qui lui avaient causé tant de chagrin au cours des années, et aussi à sa belle Rose, la personne qu'il aimait le plus et pourtant pas comme il aurait dû, jamais comme il aurait dû, et cela lui faisait de la peine d'admettre qu'il y avait en lui quelque chose d'étouffé, un blocage, un défaut de caractère qui l'empêchait de se donner à Rose autant qu'elle le méritait, et puis il y avait aussi le petit garçon, Archie, une véritable énigme celui-là, un petit gars sans aucun doute vif et intelligent, au-dessus de la moyenne, mais il avait été depuis le début le fils de sa mère, si attaché à elle que Stanley n'avait jamais réussi à accéder à lui, et au bout de sept années et demie il était encore désarçonné par son incapacité à deviner ce que pensait le garçon alors que Rose semblait toujours le savoir comme si elle possédait une connaissance innée, un pouvoir inexplicable qui brûlait chez les femmes mais n'était que rarement accordé aux hommes. Stanley n'avait pas l'habitude de s'appesantir sur de tels sujets, de concentrer ses pensées sur lui-même ni d'évoquer ses échecs et ses chagrins, les fils déchirés de son existence, mais le moment n'était pas ordinaire et après deux semaines de silence et de lutte intérieure, il était épuisé, à peine capable de tenir encore debout et même quand il tenait debout il était trop chancelant pour marcher droit, et après avoir réglé son dîner, tandis qu'il repartait en voiture pour 3 Brothers Home World, il se demanda si son plan n'était pas complètement stupide, s'il ne s'était pas fait des illusions en s'imaginant qu'il allait marcher simplement parce que c'était lui qui avait raison et que Lew et les autres avaient tort, auquel

cas il ferait peut-être mieux de rentrer à la maison et de laisser le magasin brûler de fond en comble.

9) Il regagna le magasin quelques minutes après vingt heures. Obscurité, silence total, le néant nocturne des téléviseurs éteints et des réfrigérateurs endormis, un cimetière d'ombres. Il se doutait bien qu'il regretterait toute sa vie ce qu'il était en train de faire, que son plan n'allait pas marcher, mais il n'avait pas d'autres idées et il était trop tard à présent pour en trouver. Il avait démarré cette entreprise quand il avait dix-huit ans, et ces vingt-deux dernières années, cela avait été sa vie, sa seule et unique vie, et il ne pouvait pas laisser Lew et sa bande d'escrocs le détruire parce que cet endroit était bien plus qu'un magasin, c'était la vie d'un homme, et la vie de cet homme c'était le magasin, le magasin et l'homme ne faisaient qu'un, mettre le feu au magasin c'était en même temps brûler l'homme. Vingt heures et quelques minutes. Combien d'heures encore à attendre ? Au moins quatre, peut-être cinq ou six, c'était bien long de rester là assis à ne rien faire en attendant dans une pièce plongée dans l'obscurité complète qu'un homme se pointe avec ses bidons d'essence et sa pochette d'allumettes assassines, mais il ne pouvait rien faire qu'attendre en silence et espérer que la batte de baseball serait aussi solide qu'elle en avait l'air. Il s'installa dans un fauteuil du bureau du fond, le fauteuil de Mrs Rosen, celui qui était placé dans le coin le plus éloigné d'où on avait la meilleure vue par la petite vitre rectangulaire dans la cloison qui séparait le bureau du magasin, et de là où il était placé il voyait tout l'espace jusqu'à la porte d'entrée ou du moins aurait pu le voir si le magasin n'avait été plongé dans une obscurité totale, mais l'homme à l'essence aurait sûrement sur lui une lampe de poche et dès que Stanley entendrait la porte s'ouvrir, la lumière s'allumerait ne serait-ce qu'une seconde ou deux et il saurait alors où se trouvait l'homme. Tout de suite après : il allait allumer les lumières en grand, bondir hors du bureau en tenant fermement la batte dans sa main levée, crier de toutes ses forces et ordonner à l'homme de déguerpir. Tel était son plan. Croise les doigts, Stanley, se dit-il, et si la chance n'est pas avec toi alors crois de bois crois de fer. En attendant, il restait assis dans le fauteuil de Mrs Rosen qui était monté sur roulettes et pouvait



pivoter sur le côté et d'avant en arrière, un fauteuil de bureau classique, tout à fait confortable pour s'y asseoir un certain temps mais pas vraiment l'endroit idéal pour un long séjour, à savoir les quatre ou cinq heures qu'il avait encore devant lui, et pourtant moins c'était confortable mieux cela valait, raisonna Stanley, car un léger état d'inconfort l'aiderait à rester aux aguets. C'était du moins ce qu'il pensait, mais tandis qu'il se tenait assis derrière le bureau de métal gris, se balançant sur le fauteuil de Mrs Rosen, se disant que c'était le pire moment de son existence, qu'il ne s'était jamais senti plus malheureux et aussi solitaire, que même s'il parvenait à se sortir entier de cette nuit, tout avait été fracassé, réduit en poussière par la trahison de Lew et qu'après cette nuit rien ne serait plus jamais comme avant, car à présent qu'il était en train de trahir Lew, Bernstein allait recourir à ses vieilles menaces, ce qui allait remettre Lew et Millie en danger et s'il leur arrivait quelque chose ce serait la faute de Stanley, il devrait vivre avec cela et mourir avec cela et pourtant comment pouvait-il ne pas faire ce qu'il était en train de faire, comment pouvait-il se laisser embarquer dans une arnaque à l'assurance et risquer la prison, non il ne pouvait pas les laisser brûler le magasin, il fallait les en empêcher, et pendant que Stanley continuait à penser à toutes ces choses, les mêmes choses auxquelles il n'avait cessé de réfléchir encore et encore au cours des deux semaines passées, il comprit qu'il n'en pouvait plus, qu'il avait atteint la limite de ce qu'il pouvait supporter, qu'il était usé, fatigué au-delà de toute limite, si exténué qu'il ne pouvait plus supporter d'être au monde et peu à peu ses yeux se fermèrent et au bout d'un moment il avait cessé de lutter pour les garder ouverts et avait posé sa tête sur ses bras repliés qui reposaient sur le bureau devant lui et deux ou trois minutes plus tard il était endormi.

10) Il dormait quand l'effraction eut lieu, suivie de l'arrosage du magasin par douze gallons d'essence et comme l'homme qui était venu exécuter le travail ne soupçonnait pas que Stanley dormait dans le bureau du fond il craqua l'allumette, il craqua l'allumette qui mit le feu à 3 Brothers Home World sans mauvaise conscience, sachant qu'il était en train de commettre un incendie volontaire mais non qu'il serait plus tard également

accusé d'homicide involontaire. Quant au père de Ferguson, il n'avait pas la moindre chance. Quand il ouvrit les yeux il n'était déjà plus qu'à moitié conscient, incapable de bouger à cause des vastes nuages de fumée qu'il avait déjà inhalés, et tandis qu'il luttait pour relever la tête et faire entrer un peu d'air dans ses poumons brûlants, le feu traversait la porte du bureau et dès qu'il fut entré dans la pièce il se rua sur le bureau où Stanley était assis et le dévora vivant.

Voilà les choses que Ferguson ignorait, les faits dont il n'avait pas pu avoir connaissance au cours des deux années qui séparèrent la mort de son cousin lors de la guerre de Corée et la mort de son père dans l'incendie de Newark. Au printemps de l'année suivante, son oncle Lew était en prison, ainsi que l'homme à l'essence Eddie Schultz, son complice le guetteur George Ionello et le cerveau de l'opération, Ira Bernstein, mais déjà Ferguson et sa mère avaient quitté leur banlieue du New Jersey pour New York et ils vivaient dans un appartement de trois chambres à Central Park West entre la 83<sup>e</sup> et la 84<sup>e</sup> Rue. L'atelier de photo à Millburn avait été vendu et comme l'assurance vie de son père avait versé à sa mère deux cent mille dollars net d'impôts, ils n'avaient pas de problèmes financiers, ce qui signifiait que même après sa mort, Stanley Ferguson, loyal, pragmatique et toujours responsable, continuait à les protéger.

D'abord le choc du 3 novembre et le spectacle des larmes de sa mère, l'assaut de ses étreintes intenses et étouffantes, son corps hoquetant et frissonnant serré contre le sien, puis quelques heures plus tard l'arrivée de ses grands-parents venus de New York, et le lendemain celle de tante Mildred et de son mari, Paul Sandler, et au milieu de tout cela les allées et venues d'innombrables Ferguson, les deux tantes éplorées, Millie et Joan, oncle Arnold au visage de marbre et même oncle Lew, le traître qui n'avait pas encore été démasqué, tant de chaos et tant de bruit, une maison où il y avait trop de monde, et Ferguson restait assis dans un coin et observait, ne sachant que dire ni penser, encore trop abasourdi pour pleurer. Il était inimaginable que son père puisse être mort. Il était encore vivant la veille au matin, assis

à la table du petit-déjeuner, tenant à la main un exemplaire du *Newark Star-Ledger*, disant à Ferguson qu'il allait faire froid et qu'il devait bien penser à prendre son écharpe pour aller à l'école, et ce n'était pas possible que ce soient là les derniers mots que son père lui adresserait jamais. Les jours passèrent. Il se tint sous la pluie aux côtés de sa mère tandis qu'ils faisaient descendre son père en terre et le rabbin entonna un chant funèbre dans un hébreu incompréhensible, des mots à la sonorité si affreuse que Ferguson eut envie de se boucher les oreilles et deux jours plus tard il retourna à l'école auprès de la grosse Mrs Costello et retrouva sa classe de deuxième année, mais tout le monde semblait avoir peur de lui ou être trop embarrassé pour lui adresser la parole, comme s'il avait un X imprimé sur le front pour les avertir de ne pas approcher, et même si Mrs Costello lui proposa gentiment de ne pas participer aux cours collectifs et de rester à sa table à lire le livre qu'il voulait, cela ne fit qu'aggraver les choses car il trouvait difficile de focaliser son esprit sur les livres qui lui donnaient tant de plaisir d'habitude car ses pensées ne cessaient de glisser des mots écrits sur la page pour se tourner vers son père, pas le père qui était enseveli dans la terre mais le père qui était monté au paradis, à supposer qu'un tel endroit existe et si son père y était vraiment, pouvait-il de là-haut le regarder en ce moment, le voir assis à son pupitre en train de faire semblant de lire ? Ce serait chouette d'imaginer ça, se dit Ferguson, mais en même temps à quoi bon ? Son père serait heureux de le voir, bien sûr, ce qui rendrait probablement le fait d'être mort un peu moins insupportable mais en quoi cela pouvait-il aider Ferguson d'être vu si lui-même ne pouvait voir la personne qui le regardait ? Plus que tout il voulait entendre parler son père. C'était ce qui lui manquait le plus et même si son père avait été un homme taciturne, passé maître dans l'art de donner des réponses courtes à de longues questions, Ferguson avait toujours aimé le son de sa voix, une voix douce et harmonieuse, et l'idée qu'il ne l'entendrait plus jamais l'emplissait d'une immense tristesse, d'un chagrin si profond et si vaste qu'il aurait pu contenir l'océan Pacifique qui était le plus grand océan du monde. *Il va faire froid aujourd'hui, Archie. Pense bien à mettre ton écharpe pour aller à l'école.*

Le monde n'avait plus aucune réalité. Chaque élément qui le composait n'était qu'une copie falsifiée de ce qu'il aurait dû être et chaque événement qui s'y produisait n'aurait pas dû arriver. Par la suite, Ferguson vécut longtemps sous le coup de cette illusion, passant ses journées à moitié endormi et luttant la nuit pour trouver le sommeil, fatigué d'un monde auquel il avait cessé de croire, doutant de tout ce qui se présentait à son regard. Mrs Costello lui demanda d'être plus attentif mais il n'avait plus à l'écouter à présent puisqu'elle n'était qu'une actrice qui tentait de jouer le rôle de sa maîtresse d'école et lorsque son ami Jeff Balsoni fit spontanément l'extraordinaire sacrifice de lui offrir sa carte de baseball de Ted Williams, la plus rare de toutes sur les centaines de cartes que comptait la collection Topps, Ferguson le remercia pour le cadeau, la mit dans sa poche et la déchira une fois rentré à la maison. Il était possible à présent de faire de telles choses. Avant le 3 novembre, elles lui auraient paru inconcevables mais un monde irréel était beaucoup plus vaste qu'un monde réel et il offrait plus qu'assez de place pour y être en même temps soi-même et pas soi-même.

D'après ce que sa mère lui raconta plus tard, elle n'avait pas prévu de quitter si vite le New Jersey mais brusquement le scandale éclata et soudain on ne pouvait plus faire autrement que de partir. Onze jours avant Noël, la police de Newark annonça qu'elle avait résolu l'affaire de 3 Brothers Home World et le lendemain matin les horribles détails faisaient la une de tous les journaux dans les comtés d'Essex et d'Union. Fratricide. Le roi des jeux d'argent arrêté. L'ex-pompier devenu pyromane en détention provisoire. Louis Ferguson sous le coup de multiples inculpations. Au lieu de l'envoyer à l'école, sa mère le garda à la maison ce jour-là, puis le lendemain et le surlendemain et tous les jours jusqu'à ce que l'école ferme pour les vacances de Noël. C'est pour ton bien Archie, lui dit-elle. Et comme il se moquait complètement de ne pas aller à l'école, il ne prit même pas la peine de lui en demander la raison. Bien plus tard, quand il fut assez grand pour comprendre toute l'horreur du mot *fratricide*, il comprit qu'elle essayait de le protéger des commentaires malveillants qui circulaient en ville, car son nom était devenu célèbre, être un Ferguson voulait dire que vous apparteniez

à une famille damnée. Et donc Ferguson, à bientôt huit ans, resta à la maison en compagnie de sa grand-mère pendant que sa mère s'occupait de mettre en vente la maison familiale et de chercher un photographe pour reprendre son atelier, et comme les journalistes n'arrêtaient pas de téléphoner, de lui poser des questions, de la supplier, de la harceler pour qu'elle leur ouvre et qu'elle leur donne *sa version de l'histoire*, le drame jacobéen aujourd'hui connu sous le nom de l'affaire Ferguson, sa mère décida que c'en était trop, et deux jours après Noël elle fit leurs valises, les chargea dans le coffre de sa Chevrolet bleue et ils partirent tous les trois pour New York.

Les deux mois suivants, sa mère et lui vécurent chez ses grands-parents dans l'appartement de la 58<sup>e</sup> Rue Ouest, sa mère retrouva la vieille chambre qu'elle avait partagée autrefois avec sa sœur Mildred et Ferguson campa dans le salon sur un petit lit pliant. L'aspect le plus intéressant de cet arrangement provisoire fut qu'il n'était plus obligé d'aller à l'école, une délivrance inattendue due au fait qu'ils n'avaient pas d'adresse fixe et tant qu'ils n'auraient pas trouvé un appartement à eux, il serait un homme libre. Tante Mildred s'insurgea contre l'idée qu'il n'aille pas à l'école mais la mère de Ferguson l'envoya promener. Ne t'en fais pas, dit-elle, Archie est un garçon intelligent et un petit temps de vacances ne peut pas lui faire de mal. Quand nous aurons une adresse nous commencerons à chercher une école. Chaque chose en son temps, Mildred.

Ce fut une période étrange, sans aucun rapport avec tout ce qu'il avait connu par le passé et totalement distincte de la tournure que les choses allaient prendre pour lui après leur installation dans leur appartement, *un curieux interrègne*, comme le dit son grand-père, un petit entre-deux de temps vide au cours duquel il passa chaque instant de la journée en compagnie de sa mère, ces deux camarades vaincus qui arpentaient le West Side de long en large, visitant ensemble des appartements, discutant des avantages et des inconvénients de chaque endroit, décidant d'un commun accord qu'un appartement sur Central Park West serait assez idéal, et puis cette déclaration surprenante de sa mère qui lui dit que la maison de Millburn était mise en vente meublée, avec tous les meubles, et qu'ils allaient repartir

à zéro, rien que tous les deux et quand ils eurent trouvé leur appartement ils passèrent des jours à acheter des meubles, cherchant des lits, des tables, des lampes et des tapis, n'achetant rien sans s'être mis d'accord tous les deux et, un après-midi, alors qu'ils cherchaient des chaises et des divans chez Macy's, le vendeur cravaté regarda Ferguson et demanda à sa mère : Pourquoi le petit garçon n'est-il pas à l'école ? Ce à quoi sa mère répliqua, en fixant d'un air sévère le vendeur trop curieux : *Cela ne vous regarde pas*. Ce fut le meilleur moment de ces deux mois étranges, ou l'un des meilleurs, inoubliable en raison de ce sentiment de bonheur qui monta soudain en lui quand sa mère prononça ces mots, il se sentit plus heureux qu'il ne l'avait été depuis des semaines, et quel sentiment de solidarité ces mots-là suggéraient, eux deux contre le monde entier, luttant pour remonter la pente, et *cela ne vous regarde pas* était le credo de ce double effort, le signe qu'ils dépendaient totalement l'un de l'autre. Après leurs achats de meubles, ils allaient au cinéma, se réfugiant dans le noir pour échapper quelque temps au froid hivernal de la rue, regardant le premier film qu'on projetait à ce moment-là, toujours du balcon parce que sa mère pouvait y fumer, des Chesterfield, une Chesterfield après l'autre tandis qu'ils regardaient des films avec Alan Ladd, Marilyn Monroe, Kirk Douglas, Gary Cooper, Grace Kelly et William Holden, des westerns, des comédies musicales, des films de science-fiction, peu importait le programme, ils entraient sans savoir en espérant qu'ils allaient aimer, *L'Aigle solitaire*, *Vera Cruz*, *La Joyeuse Parade*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *Un homme est passé*, *Les Ponts de Toko-Ri*, *Un amour pas comme les autres* et une fois, juste avant la fin de ces deux mois étranges, la dame dans la guérite vitrée qui leur vendait les billets demanda à sa mère pourquoi le petit garçon n'était pas à l'école et sa mère répondit : *Écrase, ma grande, et rends-moi la monnaie*.